

Université de Montréal

Les liens sociaux entre les dépendants et le maître/patron dans la *Correspondance* de
Cicéron

par
Sophie Drouin

Département d'histoire
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
En vue de l'obtention du grade de *maître ès arts*
en Histoire

décembre, 2009

copyright, Sophie Drouin, 2009

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé :
Les liens sociaux entre les dépendants et le maître/patron dans la *Correspondance* de
Cicéron

présenté par :
Sophie Drouin

a été évalué(e) par un jury composé des personnes suivantes :

.....Pierre Bonnechere.....
président-rapporteur

.....Christian Raschle.....
directeur de recherche

.....Benjamin Victor.....
membre du jury

.....
examineur externe

.....
représentant du doyen

Table des matières

<u>Introduction</u>	p. 8
<u>1. Liens amicaux, maritaux et sexuels entre ingénus et dépendants</u>	p. 22
1.1.L'amitié entre les dépendants et les ingénus.....	p.23
1.1.1.L'amitié des maîtres et des patrons envers le dépendant, une amitié intéressée?.....	p. 23
1.1.2 Définition de l'amitié par Cicéron.....	p. 27
1.1.3 La pression sociale contre l'expression des liens amicaux et affectifs entre ingénus et dépendants.....	p. 38
1.1.4 Les marques d'amitié entre maîtres et dépendants.....	p. 43
1.1.5 Représentativité des liens amicaux entre dépendants et ingénus dans la <i>Correspondance</i>	p. 59
1.1.6 Lien entre l'affranchissement et l'amitié.....	p. 60
1.1.7 Représentativité de la <i>Correspondance</i> de Cicéron: l'affranchissement par amitié ailleurs dans le monde romain.....	p. 71
1.2 Sexualité et mariage entre dépendants et ingénus.....	p. 75
1.2.1 Des liens sexuels presque absent de la <i>Correspondance</i>	p. 75
1.2.2 Représentativité et affranchissement par les liens sexuels dans la <i>Correspondance</i> et dans l'Empire romain.....	p. 82
1.2.3 Le mariage avec un affranchi(e): une mésalliance pour l'ingénu(e).....	p. 84
<u>2. Évaluer le dépendant: idéologie de la <i>fides</i></u>	p. 90
2.1. La <i>fides</i> , mesure universelle des dépendants.....	p. 91
2.2 Les dépendants comme représentant du maître et du patron.....	p. 94
2.3 Le bon dépendant.....	p. 97
2.4 Le mauvais esclave, le mauvais affranchi.....	p. 101
<u>3. Les dépendants absents ou sous-représentés dans la <i>Correspondance</i></u>	p. 105
3.1 Les esclaves féminines et les affranchies.....	p. 107
3.2 Les enfants.....	p.110
3.3 Les dépendants absents de la <i>familia urbana</i>	p. 113
<u>4. Conclusion</u>	p. 117
Tableaux des marques d'amitié distribuées selon les statuts.....	p. 124
Bibliographie.....	p. 132

Liste des tableaux

Tableau 1. Les marques d'amitié pour les esclaves.....	p. 117
Tableau 2. Les marques d'amitié pour les affranchis.....	p. 118
Tableau 3. Les marques d'amitié envers un dépendant esclave ou affranchi.....	p. 123
Tableau 4. Les marques d'amitié envers un individu ingénu ou dépendant.....	p. 123

À ma mère et à ma sœur jumelle qui ont rendu ce mémoire possible
Et à mon père Simon Drouin qui n'a pas vécu pour le voir...

Abstract:

This paper will answer these questions: What were the social relationships between Roman masters/*ingenui* and slaves/freedmen? Were these relationships more often between *ingenui* and freedmen than *ingenui* and slaves? Did these relationships influence positively the slaves' manumission in Cicero's Letters? This paper will index and analyse the social relationships between *ingenui* and slaves/freedmen in the *Letters*. By social relationships, are meant friendships, marriage ties, sexual relations, masters' and patrons' estimation of their slaves/freedmen behaviours. Some pages will be devoted to the slaves and freedmen not mentioned in the *Letters* to explain this absence in the context of Rome in the last century BC. The study of social relationships between slaves/freedmen and masters, patrons and *ingenui*, in a social approach rather than a purely legal one, permitted the conclusion that friendships and affection often existed between slaves/freedmen and their masters/patrons or other *ingenui* of the *Letters*. In addition, this study proves that friendships and affectionate ties were more numerous and lasting between *ingenui* and freedmen than between *ingenui* and slaves. Accordingly, I defend the importance of friendships and affections ties in the manumission's strategies of certain slaves.

Keywords:

Slavery, Slave, Cicero, Social Relationships, Marriage, Friendships, Freedman, Manumission.

Résumé français:

Ce travail de recherche cherche à répondre à deux questions : Quels sont les liens sociaux liant les maîtres et ingénus aux dépendants, sont-ils plus importants entre ingénus et affranchis qu'entre ingénus et esclaves? Ont-ils une influence positive sur l'affranchissement des esclaves dans la *Correspondance* de Cicéron ? Cette étude évolue par thème, passant des liens amicaux, matrimoniaux, sexuels aux évaluations des maîtres et des patrons sur leurs esclaves et affranchis. Avant la conclusion, quelques pages seront également dévolues aux esclaves et affranchis absents de la *Correspondance* pour expliquer cette absence et les situer dans le contexte de la fin de la République romaine. L'étude des liens sociaux liant les dépendants aux maîtres, patrons et ingénus, dans une approche soulignant les liens amicaux, affectifs, maritaux et sexuels plutôt que les liens sociaux purement juridiques, a permis de prouver l'existence assez fréquente de liens amicaux et affectifs entre les dépendants (esclaves et affranchis) et les maîtres, les patrons et les ingénus dans la *Correspondance*. L'étude de la *Correspondance* démontre également que ses liens amicaux et affectifs étaient plus nombreux et plus soutenus entre affranchis et ingénus qu'entre ingénus et esclave, mettant en lumière l'importance des liens d'amitié et d'affection dans le processus d'affranchissement de certains esclaves.

Mots clés:

Esclavage, Esclave, Cicéron, Liens sociaux, Mariage, Amitié, Affranchi, Affranchissement

Introduction

Pendant mon cheminement scolaire et intellectuel à l'université et au cégep, j'ai remarqué l'importance que prenait en histoire l'étude des continuités et des ruptures spatio-temporelles d'expressions culturelles, sociales, économiques, matérielles, etc. Cette importance transparaît par exemple dans les débats terminologiques concernant les périodes historiques occidentales : quelles continuités, quelles ruptures doivent être retenues pour établir des périodes historiques générales qui seraient historiquement et scientifiquement basées ? Ce débat a perdu de son actualité aujourd'hui, puisque la plupart des historiens ont abandonné l'idée d'une périodisation historique absolue. Les ruptures et continuités historiques jugées pertinentes pour justifier une périodisation propre varient selon les régions et les époques pour la population en général et pour les historiens, la périodisation pertinente d'un travail dépend de la problématique.

Cependant, dans cette recherche de continuités et ruptures « pertinentes », l'histoire sociale et marxiste a particulièrement souligné les conditions sociales des « travailleurs », en créant des périodisations de « société esclavagiste », « société féodale », etc. Cette volonté de périodisation encouragea de nombreux chercheurs à rédiger des études sur les « sociétés esclavagistes », celle de Rome, de la France coloniale, du Brésil, mais souvent en subordonnant leur écrit à une théorie politique et historique prédominante. Dans l'historiographie de l'esclavage, dont cette étude n'est qu'une tesselle dans la vaste mosaïque, de nombreuses études tentèrent de définir les caractéristiques de la société « esclavagiste ».

Par ailleurs, aucun consensus n'a été obtenu sur la caractéristique dominante de la société esclavagiste, à savoir si c'est le nombre d'esclaves, leur importance sociale ou leur importance comme main-d'œuvre qui fait d'une société où des esclaves existent légalement une société esclavagiste. Cependant, la société de l'Italie romaine de la fin de la République est souvent analysée comme une société esclavagiste, dont la population aurait été constituée de 20 à 30 % d'esclaves.¹ De plus, ces études sont parfois biaisées, soit par la haine des savants allemands,² soit par la volonté de montrer un esclavage moins brutal qu'il ne le fut réellement³ – une tradition qui se révéla persistante chez les étudiants classiques⁴ – ou, au contraire, de montrer une société totalement décadente, esclavagiste au point de faire douter le lecteur de l'existence de travailleurs libres dans ces sociétés.⁵

Bien sûr, ces écrits furent réalisés dans un contexte historique différent, et demeurent souvent des références. Par exemple, après la Révolution russe et surtout durant la guerre froide, la lutte politique se doubla d'une lutte idéologique qui investit l'histoire de l'esclavage. Le thème de l'esclavage antique au 20^e siècle fut particulièrement débattu pour défendre ou infirmer l'idéologie marxiste.⁶ Pour les marxistes, la société romaine en était au stade esclavagiste, un stade inférieur à la société capitaliste ou socialiste,⁷ alors que pour des classicistes, comme Vogt, l'esclavage était un moindre mal au regard de ce

¹ Ulrike Roth, p. 119 cf. Beloch, Brunt, Hopkins et Morley.

² cf. Jérôme Carcopino, *Les secrets de la correspondance de Cicéron. Tome I : La Correspondance de Cicéron contre Cicéron*, Paris, L'artisan du livre, 1947, 447 p.

³ cf. Gilberto Freyre, *The masters and the slaves* = *Casa Grande & Senzala, a study in the development of Brazilian Civilisation*, Berkeley, University of California Press, 1986, 537 p.

⁴ W. V. Harris, « Demography, Geography and the Sources of Roman Slaves », *The Journal of Roman Studies*, 89 (1999), p. 68.

⁵ cf. Joel Schmidt, *Vie et mort des esclaves dans la Rome antique*, Paris, Albin Michel, 2003, 284 p.

⁶ Moses I. Finley, *Esclavage antique et idéologie moderne*, Paris, Les Éditions de minuit, 1981, p. 80.

⁷ *Ibid.*, p. 51.

qu'il avait permis aux Anciens de réaliser.⁸ Ce mal était encore moins grand du fait que la pratique de l'esclavage par les Anciens était assortie d'humanité selon les classicistes.⁹

L'historiographie du 20^e siècle à ce sujet se divisa donc en deux discours : l'un marxiste, s'appuyant sur la théorie de la lutte des classes et essayant de souligner dans les sources la lutte esclavagiste, et un deuxième, dit « réaliste », représentant les capitalistes et plus proche des classicistes et des romanistes, s'objectant aux thèses marxistes, tâchant de minimiser l'importance des esclaves dans l'Antiquité, de ne pas souligner l'exploitation des esclaves et d'atténuer la brutalité de celle-ci.¹⁰ Les travaux produits au cours de cette lutte idéologique sont donc d'une facture inégale, même si l'érudition et le discernement intellectuel ont permis à des précurseurs de rejeter des modèles théoriques peu vraisemblables.

L'esclavage apparaît donc comme une grande continuité de la civilisation occidentale qui ne commença à « devenir un problème » à éradiquer que dans la deuxième moitié du 18^e siècle.¹¹ Durant l'Antiquité, en Italie romaine, le commerce d'êtres humains était un aspect ordinaire de la vie qui causait peu d'émois parmi la population libre,¹² et même parmi les affranchis, qui n'appelaient pas à l'abolition du système esclavagiste.¹³ Cependant, des ruptures, des différences existaient certainement entre l'esclavage pratiqué au Brésil, en Nouvelle-France et sous l'Empire romain. Pour s'en convaincre, il

⁸ *Ibid.*, p. 77.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Moses I. Finley, *Classical Slavery*, London, F. Cass, 1987, p. 4.

¹¹ Christian Delacampagne, *Histoire de l'esclavage ; De l'Antiquité à nos jours*, Paris, Librairie Générale Française, 2002, p. 10.

¹² Keith Bradley, *Slavery and society at Rome*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 1994, p. 2.

¹³ Susan Treggiari, *Roman freedmen during the late Republic*, Oxford, Clarendon Press, 1969, p. 241.

suffit de penser aux modifications de la condition servile durant l'Empire romain, par exemple aux innovations législatives sous les Antonins qui contrôlaient le droit de vie et de mort du maître sur son esclave¹⁴, et à partir d'Aurélien à la pratique de la *restitutio natalium*.¹⁵ Cette pratique était une fiction légale par laquelle l'empereur donnait une « naissance libre » à un affranchi, qui acquérait alors les droits d'une personne née libre. Le patron perdait alors tout droit à son héritage.¹⁶

L'esclavage constituant un immense sujet, ce travail se restreindra à poser la question suivante : « Quels liens sociaux unissent les maîtres et ingénus aux dépendants ? Sont-ils plus importants entre ingénus et affranchis qu'entre ingénus et esclaves ? Ont-ils une influence positive sur l'affranchissement des esclaves dans la *Correspondance* de Cicéron ? » Par liens sociaux, il sera entendu les liens d'amitié, de mariage, de sexualité entre un ingénu/patron et un esclave ou un affranchi. L'originalité de cette étude repose dans son intérêt pour les relations sociales des esclaves et des affranchis avec la population libre, et la recherche d'une corrélation entre ces relations sociales et les perspectives d'affranchissement des esclaves. Cette question est importante, car elle relève de la capacité de l'esclave d'agir sur ses chances de libération. Si les études sur l'esclavage dans la *Correspondance* ont été nombreuses, aucune ne s'est penchée sur cette problématique spécifique.

¹⁴ *Ibid.*, p. 231.

¹⁵ *Ibid.*, p. 88.

¹⁶ Université du Michigan, *natalium restitutio*, (en ligne) <http://www.umich.edu/~classics/programs/class/cc/372/sibyl/db/CJ-nataliumrestitutio.html> (page consultée le 11 octobre 2009)

Les principales études francophones ayant pour sujet les liens sociaux des esclaves et des ingénus sont deux livres de l'École française de Rome : *Servus : Rome et l'esclavage sous la République*, de Jean-Christian Dumont, et *Libertus : recherches sur les rapports patron-affranchi à la fin de la République romaine*, de Georges Fabre. La problématique de Dumont est la conception de l'esclavage par les Romains de la période des guerres puniques à la fin de la république. Il analyse le concept dans les oeuvres de Plaute et Térence, la législation, et surtout dans les oeuvres de Cicéron. L'analyse de Dumont du concept de l'esclavage selon Cicéron sera précieuse pour la réalisation de ce travail. Dumont ne se prononce pas directement sur les liens d'amitié pouvant naître entre un maître et un esclave. Cependant, la définition de Cicéron de l'esclave, qu'il donne comme un être coupable,¹⁷ irresponsable,¹⁸ moralement servile¹⁹ et, comme un criminel, placé par la cité sous la garde du citoyen²⁰, ne fait pas de l'esclave un bon ami selon la définition cicéronienne de l'amitié. Néanmoins, la définition cicéronienne de l'esclavage sous-entend que l'esclave vertueux (vertueux selon la définition romaine de la vertu pour un esclave) sera affranchi par le maître vertueux.²¹ Dumont passe sous silence les liens sexuels entre esclave et maître, et ne parle pas de mariage entre esclave et maître puisque le mariage romain est interdit aux esclaves²².

Dans les deux tomes de son volumineux *Libertus*, Fabre cherche à décrire les relations sociales et légales entre les affranchis et leur patron, et ce livre est précieux pour

¹⁷ Jean Christian Dumont, *Servus : Rome et l'esclavage sous la République*, École française de Rome, Palais Farnèse, p. 634.

¹⁸ *Ibid.*, p. 715.

¹⁹ *Ibid.*, p. 668.

²⁰ *Ibid.*, p. 724.

²¹ *Ibid.*, p. 668-669.

²² Georges Fabre, « *Libertus : recherches sur les rapports patron-affranchi à la fin de la République romaine* », Tome 1, Bordeaux, Université de Bordeaux III, 1977, p. 301

comprendre ce lien. Malheureusement, Fabre ignore une partie importante des travaux anglophones sur son sujet et analyse davantage les relations entre classes sociales qu'entre individus. Fabre, dans le premier tome de *Libertus*, souligne l'importance de l'amour et des relations sexuelles comme facteur d'affranchissement,²³ et pense que les mariages entre affranchis et ingénus étaient rares.²⁴ Pour lui, l'amitié exprimée à un affranchi qui n'est pas le sien vise moins l'affranchi que le patron de ce dernier.²⁵ Les conclusions de ces livres semblent contradictoires : en effet, l'amour qui a valu l'affranchissement de certaines esclaves a bien dû commencer avant cet affranchissement...

Ensuite, en anglais, l'ouvrage de Bradley, *Slavery and society at Rome*, constitue une excellente synthèse sur l'esclavage. L'ouvrage s'intéresse moins au droit romain que l'étude de Dumont, utilise davantage de traces archéologiques et de papyri dans sa démonstration qualitative plus que quantitative, et s'intéresse davantage au vécu et aux réalités sociales, matérielles et même conceptuelles des esclaves. Le but de Bradley dans ce livre est de reconstruire l'expérience vécue par les esclaves, de montrer que leur condition était analysée par leurs contemporains comme une condition sociale plutôt qu'économique et que le stoïcisme et la chrétienté n'ont pas amélioré le sort des esclaves. Pour cet auteur, il est possible qu'une affection mutuelle se développe entre un maître

²³ *Ibid.*, p. 290-291 et p. 434.

²⁴ *Ibid.*, p. 317.

²⁵ *Ibid.*, p. 424.

romain et son esclave.²⁶ Contrairement à Dumont, Bradley évoque la sexualité entre maîtres et esclaves qui était un devoir et un travail exécuté à la volonté du premier.²⁷

À ce sujet, Morabito, dans une étude sur le droit romain, *Les réalités de l'esclavage d'après Le Digeste*, ajoute que le mot le plus fréquent pour désigner une esclave, dans le contexte juridique d'une compilation de droit romain, *ancilla*, est très fréquemment un mot lié à sa fonction reproductrice.²⁸ Le travail de Morabito est une recherche détaillée des lois romaines et de leur évolution durant l'Empire romain dans le but de trouver ou d'infirmer l'existence d'une crise de la société esclavagiste lors du déclin de l'Empire. La démonstration de Morabito est à ce sujet un peu boiteuse, mais sa connaissance des références du Digeste à l'esclavage ne saurait être contestée. Cette analyse de liens conceptuels liés au mot *ancilla* effectuée par Morabito ajoute du poids à l'affirmation de Bradley sur le rôle économique de la reproduction et de la sexualité féminine, soulignant que le maître pouvait violer ses esclaves et devenir le père de ces *vernae*.²⁹

Au sujet de l'affection des maîtres pour de jeunes esclaves, Treggiari souligne aussi qu'ils élevaient souvent un ou des esclaves, *vernae* ou pas, qui devenaient l'objet de leur affection.³⁰ Dans son livre de 1969, *Roman Freedmen during the late Republic*, cette dernière souligne que l'affection du maître peut être un motif d'affranchissement et est même reconnu sur le plan législatif avec la *Lex Aelia Sentia*.³¹ Elle relève également

²⁶ Bradley, *op. cit.*, p. 141.

²⁷ *Ibid.*, p. 28.

²⁸ Marcel Morabito, *Les réalités de l'esclavage d'après Le Digeste*, Paris, Les Belles lettres, 1981, p. 131.

²⁹ Bradley, *op. cit.*, p. 49.

³⁰ Susan Treggiari, *Roman marriage : iusti coniuges from the time of Cicero to the time of Ulpian*, p. 409.

³¹ Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 15.

qu'un affranchi pouvait recevoir le titre d'ami de la part d'un ingénu.³² En résumant, l'affection, l'amitié et l'amour existaient entre affranchi et patron, et entre esclave et maître, même si cette situation idyllique et « romantique » ne devait pas être la norme.

Dans l'ensemble, ces extraits permettent de discerner des différences entre les auteurs au sujet de la problématique de ce travail : Fabre rejette la possibilité d'existence d'un lien social autre que la dépendance entre les affranchis et leur maître, alors que Dumont, Bradley et Treggiari s'entendent sur l'existence de liens affectifs entre certains esclaves et maîtres. Treggiari est cependant la seule à souligner le lien entre cette affection et l'affranchissement. Traditionnellement, le discours « réaliste » met l'emphasis sur les liens sociaux sans tensions entre maîtres et esclaves, et parfois sur l'amitié et l'affection pouvant naître entre eux. En contrepartie, le discours marxiste, s'il reconnaît parfois qu'une amitié ait pu exister entre un esclave et son maître, minimise, élude ou nie généralement qu'une telle amitié existât.

Dans la littérature romaine, la *Correspondance* de Cicéron permettra d'en savoir plus au sujet des relations sociales entre libres et dépendants, grâce à plusieurs de ses caractéristiques. Géographiquement, la recherche se concentrera sur Rome et ses périphéries, les auteurs de la source utilisée écrivant surtout leurs lettres à Rome et dans sa région immédiate. En outre, Cicéron en envoya aussi de ses huit *villae* réparties à Arpinum, Cumes, Formies, Antium, Pompéi, Tusculum, Astura et Caiete,³³ de la Cilicie

³² *Ibid*, p. 224.

³³ Jean-Noël Robert, *La vie à la campagne dans l'Antiquité romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1985, p. 150-152.

lorsqu'il y fut envoyé comme gouverneur (-51 à -50) et de Grèce durant son retour de Cilicie et son exil (-58 à -56).

Le mouvement géographique est important enfin de comprendre le contexte de production des textes, un contexte épistolaire susceptible de révéler les liens entre individus. Ces lettres sont authentiques et non remaniées, elles reflètent donc la vie quotidienne. Par contre, notre recherche ne saurait concerner que ces régions, surtout pour les études, qui utilisent parfois des sources américaines modernes parce qu'il y a peu de documents antiques écrits par des esclaves.

Pour l'Antiquité, nos études utilisent des sources archéologiques, littéraires et documentaires,³⁴ ainsi que des vestiges provenant de ses régions, mais aussi d'autres provinces romaines lorsqu'elles reflètent la réalité et le contexte de l'esclavage dans tout le monde romain de la période centrale.³⁵ Les papyri égyptiens ou d'Afrique du Nord³⁶ sont notamment un bon exemple, puisque ce matériel s'est beaucoup mieux conservé dans les régions désertiques qu'à Rome ou en Grèce sans être soumis à une tradition manuscrite. Ces écrits et vestiges permettront de juger plus exactement de la représentativité dans la *Correspondance* de la réalité sociale des dépendants.

³⁴ Ex : CPL 171, 171, 221 ; AE 1971.88.

³⁵ Du 2^e siècle avant J.-C. au 2^e siècle après.

³⁶ Par exemple : P. Cair. Masp. 67353 ; papyrus Oxyrhynchus (P. Oxy. 903).

Le droit romain a été étudié par de nombreux auteurs pour comprendre le statut et la vie de l'esclave et de l'affranchi romains.³⁷ Néanmoins, de nombreuses études sur l'esclavage durant l'Antiquité romaine ont prouvé que la législation n'était que plus ou moins respectée par les maîtres et les patrons.³⁸ Cicéron lui-même en donne l'exemple, qui tente, peut-être sous le coup de la colère, de trouver une façon de contourner la loi pour remettre son affranchi Chryssipe, qui a déserté son fils, en esclavage.³⁹ Dans ce contexte, la *Correspondance* de Cicéron n'en devient qu'un instrument plus précieux pour comprendre la pratique de l'esclavage et du patronage des affranchis au jour le jour par un politicien romain et un *homo novus* du 1^{er} siècle av. J.-C. Ce texte sera utilisé dans ce travail pour déduire les liens sociaux possibles entre les ingénus, leurs esclaves et leurs affranchis.

La volumineuse *Correspondance* de Cicéron permet de rassembler un important corpus de passages sur les esclaves et les affranchis, dont des lettres entières adressées à Tiron ou écrites par lui. À l'égard de l'authenticité, la *Correspondance* de Cicéron se distingue des correspondances de Sénèque et de Pline, qui sont des compositions littéraires et documentaires. Elle a également l'avantage de ne pas être un récit fictif, même si une sélection de lettres a été effectuée par Tiron, puis par la tradition manuscrite. Cette sélection, cependant, influencera peu notre analyse sur les esclaves et les affranchis, car

³⁷ cf. *ibid.*, p. 230-231 ; cf. Yvon Thébert, « L'esclave », dans *L'homme romain*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 179-225 ; cf. Jean Christian Dumont, *Servus : Rome et l'esclavage sous la République*, École française de Rome, Palais Farnèse, 1987, 834 p.

³⁸ Harris, *loc. cit.*, p. 73 ; Ramsay MacMullen, « Personal Power in the Roman Empire », *The American Journal of Philology*, 107 (1986), p. 514-515 ; Jean Christian Dumont, *op. cit.*, p. 684 ; Thébert, *loc. cit.*, p. 217 ; Georges Fabre, « *Libertus : recherches sur les rapports patron-affranchi à la fin de la République romaine* », Tome 1, Bordeaux, Université de Bordeaux III, 1977, p. 385-386.

³⁹ Att., VII, 2.

les passages les concernant ne devaient pas constituer un critère déterminant pour détruire des lettres.

Toutefois, pourquoi avoir choisi la *Correspondance* de Cicéron et non celle de Pliny le Jeune ou de Sénèque le Jeune ? Parce que, contrairement à ces deux autres correspondances, la *Correspondance* de Cicéron n'a jamais été soumise à une rédaction pour la publication par son auteur, bien que Cicéron ait eu l'idée de publier certaines de ses lettres, ce dernier est mort assassiné sans avoir eu le temps d'effectuer ce travail.⁴⁰ C'est son affranchi Tiron et son ami Atticus qui se sont chargés de l'édition posthume, du recopiage et de la publication de la *Correspondance*.⁴¹ Il en résulte que cette correspondance antique est la plus authentique qui nous soit parvenue, donc la plus à même de nous offrir un aperçu aussi réaliste que possible des liens sociaux entre les patrons et les maîtres et leurs esclaves et affranchis. La *Correspondance* de Cicéron intéresse cette recherche pour les informations historiques qu'elle recèle, pour les informations sur le genre littéraire épistolaire, plusieurs études sont suggérées en notes de bas de page.⁴²

L'édition des Belles Lettres de la *Correspondance* de Cicéron a été retenue pour étudier la problématique parce que, ayant été effectuée dans la seconde moitié du 20^e siècle, elle a bénéficié des avancées de la science de la reconstitution des textes antiques à partir de manuscrits différents et a été augmentée des fragments alors découverts. Cette maison

⁴⁰ Fam. XVI, 17.

⁴¹ Carcopino, *op. cit.*, p. 230 et 235.

⁴² K. H. Bohrer, *Der romantische Brief : die Entstehung ästhetischer Subjektivität*, 1987 ; N. Miller, *Der empfindsame Erzähler : Untersuchungen an Romananfängen des 18. Jahrhunderts*, 1968 ; R. M. G. Nickisch, *Brief*, 1991.

d'édition a l'avantage de présenter les lettres de la *Correspondance* dans un ordre chronologique plutôt que dans l'ordre de la tradition manuscrite et selon les catégories données par Tiron. Cependant, la *Correspondance* reste un ouvrage élitiste impliquant certains biais comme la sous-représentation des esclaves agricoles et des romains ingénus n'appartenant pas à la *Nobilitas*. En plus des lettres de Cicéron, les *Vies* de Plutarque seront utilisées dans le mémoire pour la biographie de l'orateur et de ses contemporains qu'elle contient.

La première hypothèse défendue dans ce travail sera que la *Correspondance* de Cicéron est révélatrice des liens sociaux, amicaux, matrimoniaux, sexuels existant entre des dépendants et des ingénus. C'est-à-dire que les liens amicaux, matrimoniaux et sexuels dont furent retrouvées des traces dans les papyri et les inscriptions funéraires sont ceux retrouvés dans la *Correspondance* de Cicéron.

Deuxième hypothèse : ces liens sociaux seront plus importants, en quantité et en qualité, entre ingénus et affranchis qu'entre ingénus et esclaves. Une des justifications de cette hypothèse est aisée à deviner : le droit romain ne donnait pas le droit de juste mariage aux esclaves.⁴³ Une seconde justification de cette hypothèse est que si l'amitié peut influencer positivement sur la manumission,⁴⁴ sans même en être la raison exclusive ou prédominante, ces liens d'amitié devaient parfois se poursuivre au-delà de l'affranchissement proprement dit, donc exister en plus grand nombre entre affranchis et ingénus qu'entre esclaves et ingénus.

⁴³ Paul Veyne, « Les Noces du couple romain », dans Paul Veyne, dir. *Sexe et Pouvoir à Rome*, Paris, Tallandier, 2005 (1984), p. 157.

⁴⁴ Bradley, *op. cit.*, p. 158.

Ma troisième hypothèse est que les liens d'amitié entre esclaves et ingénus ou entre esclaves et maîtres favorisent l'affranchissement des esclaves dans la *Correspondance* de Cicéron, étant donné que des tiers peuvent aider un esclave à payer son affranchissement ou, à défaut de lui donner de l'argent, lui en prêter dans ce but.⁴⁵ Les passages de la *Correspondance* de Cicéron pertinents à l'étude des liens sociaux des dépendants seront analysés un par un, puis confrontés et comparés à des analyses postérieures de ces mêmes écrits, ainsi qu'à des études spécialisées. Les passages retenus pour ma démonstration se concentreront autour des individus de la *Correspondance* de Cicéron dont le statut servile ou d'affranchi est établi, ce qui permettra de prouver l'hypothèse.

Néanmoins, il est probable que beaucoup plus d'individus de la *Correspondance* aient été des affranchis ou même des esclaves, sans que la certitude puisse en être établie, ne serait-ce que parce que leur statut n'est pas souligné dans les lettres que nous possédons, que leur maître ou patron en est absent ou que l'affranchi et le patron sont confondus ensemble à cause des rédactions successives de la *Correspondance* et des pratiques nominales romaines.⁴⁶ En effet, la coutume voulait alors que l'esclave prenne le nom et le prénom de son maître à l'affranchissement, en y ajoutant comme surnom son nom d'esclave.⁴⁷ Heureusement, le statut de certains individus est parfois établi par la *Correspondance* lorsque les correspondants en font mention, ou par d'autres sources

⁴⁵ Morabito, *op. cit.*, p. 248, cf. Julien Dig. 12.1.19 pr ; Marcellus Dig. 37.15.3 ; Scaevola Dig. 22.2.5 pr ; Papinien Dig. 19.5.7 ; Dig. 40.1.19 ; Paul Dig. 19.5.5.2 (Julien) ; Dig. 40.12.38.1 (constitution de Marc-Aurèle) ; Dig. 41.3.4.17 ; Ulpian Dig. 12.4.1 pr ; Dig. 12.4.3.2-3 (Oroculus)-4 ; Dig. 12.4.5.2-3-4 ; Dig. 38.2.34.

⁴⁶ Dumont, *op. cit.*, p. 752.

⁴⁷ Treggiari, *op. cit.*, p. 6-7.

littéraires antiques. De la même manière, la présence des *tria nomina* pour désigner un individu implique un statut libre de naissance ou acquis par affranchissement.

Cette étude essentiellement descriptive évoluera par thèmes, passant des liens amicaux, matrimoniaux, sexuels aux évaluations des maîtres et des patrons sur leurs esclaves et affranchis. Avant la conclusion, quelques pages seront également dévolues aux esclaves et affranchis absents de la *Correspondance* pour expliquer cette absence et les situer dans le contexte de la fin de la République romaine.

Dans cette étude, j'utiliserai dorénavant le terme « dépendant » pour désigner un affranchi ou un esclave, ou le groupe des esclaves et des affranchis. Cicéron, dans sa correspondance, utilisait le terme de *seruus* pour les deux. L'homonymie de l'affranchi et de l'esclave sous le vocable d'esclave fait ainsi de la différence sociale entre les deux comme un élément secondaire, l'affranchi étant essentiellement un esclave avec un statut social amélioré.⁴⁸ Je préfère toutefois le mot « dépendant » à la terminologie cicéronienne afin d'éviter la confusion avec l'idée française d'esclave, puisque les esclaves et les affranchis sont tous les deux dépendants de leur maître ou patron. Dans cet ouvrage, le terme dépendant n'aura donc aucun lien avec le concept moderne de personne dépendante.

Tout au long de mon mémoire comme dans ma problématique, les termes ingénus et maîtres deviennent synonymes. Cela est dû à la sélection des correspondants dans la *Correspondance* de Cicéron, retenus pour leur haut statut social. Ainsi, la grande majorité

⁴⁸ Dumont, *op. cit.*, p. 637.

des maîtres sont des ingénus, à l'exception de deux cas,⁴⁹ M. Pomponius Dionysius et Philotime, qui ont eux-mêmes des esclaves, et dont on ignore tout des relations sociales avec ces derniers.

1. Liens amicaux, maritaux et sexuels entre ingénus et dépendants

Ces liens sociaux forment le coeur des relations que les gens entretiennent de nos jours. Cependant, ces relations entre la majorité des dépendants et les maîtres s'inscrivent, sont pensées et intégrées dans le système esclavagiste, plutôt qu'à son encontre. Le petit nombre de relations sociales entre ingénus et dépendants que l'on retrouve dans la *Correspondance* est révélateur des limites des relations sociales que pouvaient établir un dépendant et son maître ou patron. Le petit nombre des relations sociales apparaissant dans la *Correspondance* est également révélateur de la limite de l'efficacité des liens sociaux que peut faire jouer un esclave pour tenter d'obtenir son affranchissement, si ces liens sociaux sont opératoires dans ce domaine.

Les *operae* n'empêchaient pas de lier des relations sociales échappant à la logique du commandement. Au contraire, la présence nombreuse des esclaves et des affranchis dans les familles riches du dernier siècle de la République,⁵⁰ permettaient à ces liens sociaux de s'établir. L'exploitation du travail des esclaves constituait en effet la raison principale de leur possession et commerce, même si leur possession était également une question de

⁴⁹ 1-Éros est esclave de Philotimus, affranchi de Terentia, femme de M. Tullius. Ad. Att. X, 15.

2- M. Pomponius Dionysius mentionne ses esclaves dans Ad. Att. VIII, 10.

⁵⁰ Richard Saller, "Slavery and the Roman Family", M. Finley ed., *Classical Slavery*, London, F. Cass, 1987, p. 66,

prestige.⁵¹ Les *operae* entraînaient leur présence dans la société. Ainsi, les esclaves, selon Saller, ajoutaient une pression sur les relations familiales en constituant une source de compétition pour l'attention affective et sexuelle des membres de la famille.⁵² Aux esclaves de Saller, il est possible d'ajouter les affranchis, lorsqu'ils vivaient chez leur patron comme Tiron.⁵³ D'autant plus que les relations sexuelles et le mariage, le maître ou le patron pouvait les exiger dans les *operae*. En outre, il est utile de rappeler pour cette étude la différence conceptuelle entre le mot français famille et le mot latin *familia*. La *familia* servile désigne les esclaves dans l'expression *familia urbana*, *familia rustica*, mais n'a pas la connotation affective de notre mot famille. D'ailleurs, les Romains faisaient la distinction entre la *familia* servile et l'unité familiale liée par le mariage et la filiation.⁵⁴

1.1. L'amitié entre les dépendants et les ingénus

1.1.1. L'amitié des maîtres et des patrons envers le dépendant, une amitié intéressée ?

L'amitié est un concept difficile à cerner. Comment se définit-elle exactement ? Où débute-t-elle ? Comment s'exprime-t-elle ? Cette dernière question est pertinente pour ce travail. Qu'est-ce qui constitue une marque d'amitié et non de simple intérêt ? Car, à la rigueur, toute marque d'amitié provenant d'un patron et d'un maître ne pourrait

⁵¹ Bradley, *op. cit.*, p. 14.

⁵² Saller, *loc. cit.*, p. 82.

⁵³ Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 146. Fam. 4. 3.

⁵⁴ Saller, *loc. cit.*, p. 67.

constituer qu'un hypocrite subterfuge. L'esclave et l'affranchi récompensés, ne seraient-ce que par des marques d'affection, pourraient travailler avec plus d'ardeur.⁵⁵

En effet, ces marques d'affection pourraient rassurer l'esclave en éloignant les craintes de châtiments cruels,⁵⁶ lui donner une motivation de travail, l'amener à espérer davantage que le jour de son affranchissement approche et l'inciter à développer une affection pour son maître. Ceci diminuerait son désir de rébellion et de fuite, et la probabilité qu'il commette des exactions.⁵⁷ Parmi celles-ci, le vol est celle dont le maître se plaignait le plus à propos des affranchis.⁵⁸ Les châtiments étaient d'autant plus craints par les esclaves que le maître avait sur eux un important pouvoir de mort.⁵⁹

La cité ne s'intéressait ni au jugement ni à la forme de l'exécution, laissés au bon vouloir du maître.⁶⁰ D'autant que l'affranchi, grâce à l'affection de son patron, pouvait accéder à des fonctions importantes dans la maisonnée⁶¹ qui parfois lui permettaient de s'enrichir et d'acquérir de nombreuses relations sociales haut placées, comme ce fut le cas pour Tiron. Dans tous les cas, le favori, esclave ou affranchi, devait rester à la hauteur des attentes pour ne pas perdre la confiance du patron et les avantages qui en résultaient.⁶²

⁵⁵ Dumont, *op. cit.*, p. 769.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 748.

⁵⁷ Thébert, *loc. cit.*, p. 207.

⁵⁸ Fabre, *op. cit.*, p. 410.

⁵⁹ Claire Lovisi, « La peine de mort au quotidien », dans *La mort au quotidien dans le monde romain*, Paris, De Boccard, 1995, p. 23.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ Fabre, *op. cit.*, p. 435-436.

⁶² Thébert, *loc. cit.*, p. 188.

De plus, l'affection du maître pour un esclave qui travaillait « bien » pouvait laisser comprendre aux autres que cet esclave était méritant, apprécié et se dirigeait vers son affranchissement. L'attention et l'affection du maître ne constitueraient-elles pour lui qu'un outil visant à valoriser, favoriser et mettre en valeur l'esclave au comportement désiré, afin de susciter l'émulation chez les autres esclaves ? Treggiari perçoit l'affranchissement du bon serviteur comme une façon de conserver la docilité des esclaves restants, de maintenir leur moral et de les encourager à bien servir.⁶³ Mais il est difficile logiquement de concevoir que les maîtres romains affranchissaient immédiatement un bon esclave, surtout qu'il représentait un investissement, souvent de grande valeur pour le maître peu fortuné. Dans cette situation, le maître, surtout s'il était peu fortuné, aurait été mieux avisé de récompenser son esclave par un cadeau peu coûteux qui aurait adouci un peu son esclavage et celui de ses *conservi*.

S'il est impossible de nier qu'il y avait des avantages pour les maîtres et les patrons à afficher de l'affection et même de l'amitié pour son esclave ou son affranchi, par contre, il semble excessif de ne voir en toute forme d'affection exprimée par le maître ou le patron pour un dépendant qu'une forme développée d'hypocrisie et d'utilitarisme. De la même façon, le dépendant avait aussi intérêt à jouer sur les sentiments affectifs de son maître ou patron pour essayer d'acquérir sa faveur.

Cependant, les besoins relationnels et émotionnels des humains n'ayant pas changé si considérablement depuis l'Antiquité, il est probable que des relations d'amitié se nouaient avec les personnes que l'on côtoyait, du moins avec quelques-unes, malgré le

⁶³ Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 18.

statut. Ainsi, il suffit de penser à la situation de Cicéron à la fin de sa vie, après son deuxième divorce et la mort de sa fille.⁶⁴ À l'exception des amis qui le visitent, sa maison est remplie d'esclaves et d'affranchis. Même son fils semble absent, pour ce que les lettres qui nous sont parvenues peuvent nous en dire. Dans ces conditions, surtout à la campagne, Cicéron devait passer beaucoup de temps dans la seule compagnie de ses dépendants. Ce contexte est idéal pour que le « sentiment d'affection, de sympathie qu'une personne éprouve pour une autre et la relation qui en résulte »⁶⁵ naissent, se développent ou s'entretiennent entre Cicéron et quelques-uns de ces dépendants, surtout que pour un homme comme Cicéron, l'utile, le bon et l'agréable se rejoignent souvent.⁶⁶

Le désir du maître ou du patron d'obtenir les services de ses dépendants et le bénéfice que représentaient ces services pour lui n'étaient pas irréconciliables avec la possibilité de ressentir de l'amitié envers certains de ses dépendants. Ces services étaient moins un obstacle pour l'affection et l'amitié du maître envers ses dépendants que la pression de la société romaine exercée dans le sens contraire. Les services et la fidélité d'un dépendant pouvaient être appréciés du maître ou du patron, non pas à leur juste valeur, mais au point de susciter une certaine dépendance du maître, une certaine confiance, et enfin, de la sympathie et de l'affection.

La définition moderne de l'amitié qui est donnée à la page précédente, celle du *Larousse*, est celle qui sera recherchée dans la *Correspondance* de l'Arpinate. Néanmoins, il est

⁶⁴ Plutarque, *Cicéron*, XXXXI, 8.

⁶⁵ Collectif, *Le petit Larousse illustré*, Paris, Larousse, 1998, p. 60.

⁶⁶ cf. Cicéron, *De Finibus*, III et IV.

possible de s'interroger : comme dans le cas des mots famille et *familia*, serait-il possible que le mot français d'amitié et le terme latin d'*amicitia* soient des faux amis ? Autrement dit, est-ce que cette définition de l'amitié donnée par le *Larousse*, un des dictionnaires de la langue française les plus usuels, pourrait être utilisée, sans glissement sémantique, en lieu et place d'*amicitia* ? De quel outillage mental disposaient les Romains de la haute société pour penser et conceptualiser l'amitié ?

1.1.2 Définition de l'amitié par Cicéron

Le *Thesaurus linguae latinae* définit l'*amicitia* comme l'intimité et la relation amicale de chaque homme.⁶⁷ Une autre définition y est donnée, qui est tirée d'une citation de l'Arpinate : « l'amitié est la volonté à l'égard d'un autre de bonnes choses, parce que l'on estime, honore ou aime⁶⁸ cet autre lui-même. »⁶⁹ La définition du *Larousse*, au contraire, ne met pas de l'avant ce désintéressement, ni le perfectionnement moral qu'il est sensé favoriser. Cependant, la définition de Cicéron citée dans le *Thesaurus* met également l'accent sur l'appréciation et l'affection pour un ami.

Il fut dit au chapitre précédent que l'amitié est un concept difficile, mais heureusement Cicéron fut de ceux qui l'analysèrent,⁷⁰ et c'est sa définition qui permettra de reconnaître ce qui constituera des marques d'amitié. Dans son petit livre sur *Laelius de Amicitia*, il s'oppose à la vision utilitariste de l'amitié des épicuriens pour défendre « une amitié

⁶⁷ Collectif, « Amicitia », *Thesaurus linguae latinae*, Munich, K. G. Saur; Horsham, PA, 2007. Consulté sur DVD le 13 juin 2009.

⁶⁸ Le verbe utilisé est *diligit*.

⁶⁹ Cic. Inv. 2, 166, cité dans Collectif, « Amicitia », *Thesaurus linguae latinae*, Munich : K. G. Saur; Horsham, PA, 2007. Consulté sur DVD le 13 juin 2009.

⁷⁰ cf. Cicéron, *Laelius de amicitia*.

sincèrement désintéressée, au sens où elle ne procède pas de l'intérêt égoïste, et orienté, dans sa plus grande généralité, par un souci de perfectionnement moral au service indivisible du développement éthique de l'individu et de l'harmonie du corps social. »⁷¹

Souvent, ce traité de Cicéron est utilisé pour comprendre l'*amicitia* en tant que métaphore d'une alliance politique entre « grands ». Cependant, il me semble qu'il s'agit d'un point de vue moderne, d'une coupure artificielle qui n'était point perçue comme le sujet du traité par l'auteur, qui dédit cet ouvrage à son meilleur ami⁷² : Atticus, un épicurien. Or, le lien qui unit Cicéron à Atticus n'est en rien une alliance politique. En effet, Atticus, à cause de la philosophie à laquelle il adhérerait, ne devait pas faire de politique : « *Épicure avait prescrit de vivre caché : λάθε βιώσας et il n'avait point admis qu'on s'opposât à cette injonction, soit les exigences de la justice, soit celle de l'honneur.* »⁷³ Néanmoins, Épicure avait permis l'activité politique pour protéger sa vie, par instinct de survie,⁷⁴ mais Atticus n'en arriva jamais à ce point. La logique aurait été de dédicacer un livre sur l'amitié en politique à son meilleur allié politique, pas à son meilleur ami épicurien, enfin d'harmoniser la dédicace avec le sujet du traité. Cicéron n'en fait rien.

Pour le philosophe stoïcien, le concept d'amitié désintéressée que l'écrivain met de l'avant dans le *De Amicitia* est un thème qui s'accorde mal avec l'alliance politique, qui, elle, constitue une amitié très intéressée. Pour cause, le traité de Cicéron sur l'amitié est à

⁷¹ François Prost, « La philosophie cicéronienne de l'amitié dans le *Laelius* », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1 (2008), p. 114-115.

⁷² Jérôme Carcopino, *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, Tome 2 : *La propagande impériale*, Paris, L'artisan du livre, 1947, p. 241.

⁷³ *Ibid.*, p. 263.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 264.

remettre dans un contexte d'écrits et de concepts propres au stoïcisme, dans une quête de l'amitié idéale entre sages et presque sages. C'est-à-dire que ce traité est une description théorique de ce que devrait idéalement être l'amitié entre sages. Par conséquent, il s'ensuit que le *Laelius* n'est pas une description d'événements historiques, mais une description de ce qui devrait être.⁷⁵ Cicéron lui-même ne se classait pas comme un stoïcien puisqu'il ne partageait pas leur avis sur l'inflexibilité et leur manque de sympathie humaine.⁷⁶ Sa définition de l'amitié identique à celle de Sénèque⁷⁷ n'en est pas moins stoïcienne, car Cicéron partageait leur vision éthique.⁷⁸

Cicéron poursuit en écrivant que l'amitié est « ce qui justifie la sympathie entre les bons esprits [...] arrache l'individu à l'animalité du besoin et ouvre à l'accueil d'autrui. »⁷⁹ Pour Cicéron, l'amitié comporte également un devoir d'assistance envers l'ami, tout en ayant plusieurs degrés : il y a une forme parfaite d'amitié, et l'amitié basée sur les intérêts et le plaisir.⁸⁰ L'ami parfait choisit ses amis non sur le critère de ses intérêts, mais sur ceux de l'*Honestum*.⁸¹ Les bons sont donc amis des bons,⁸² et puisque cette amitié n'est pas basée sur l'intérêt, elle persiste dans le malheur.⁸³ L'amitié comme alliance politique

⁷⁵ Margaret R. Graver, *Stoicism and Emotion*, Chicago & London, University of Chicago Press, 2007, p. 179.

⁷⁶ Mark Morford, *The Roman Philosophers, From the time of Cato the Censor to the death of Marcus Aurelius*, London, Routledge, 2002, p. 37.

⁷⁷ Richard Saller, *Personal Patronage Under the Early Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 12-13.

⁷⁸ Morford, *op. cit.*, p. 37.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 115.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 117.

⁸¹ Pierre Flobert, « *Honestum* », dans *Dictionnaire latin français ; Gaffiot de poche*, Paris, Hachette, 2001, p. 343.

⁸² Prost, *loc. cit.*, p. 119.

⁸³ *Ibid.*, p. 117.

est donc une amitié entre bons dans l'intérêt du groupe, important dans le stoïcisme.⁸⁴

Logiquement, si un des deux amis s'écarte de la sagesse et n'agit plus dans l'intérêt de la communauté, la relation d'amitié devrait prendre fin.

D'autre part, la politique, même dans le temps de Cicéron, n'était pas un lieu de perfection où les sages devaient abonder. Un sage dans un système républicain devait donc s'accommoder sans doute des moins pires « amis » dans l'assemblée. Cette affection était moins dirigée, évidemment, vers l'ami politique qu'envers la communauté, la forme idéale se distinguant de celle basée sur l'utilité mutuelle.⁸⁵ Les bons, d'un point de vue cicéronien, sont les gens qui tentent de se rapprocher du Bien,⁸⁶ dont la sagesse constitue indubitablement une part. De plus, dans la tradition romaine, la seule aide que doit recevoir le politicien réside dans les conseils de ses amis, ce qui explique pourquoi il doit s'entourer d'amis.⁸⁷ Du reste, l'absence de structures de partis dans les institutions politiques romaines explique également le système des amitiés politiques intéressées.⁸⁸

L'amitié politique ou basée sur le clientélisme⁸⁹ était plus ou moins une vraie amitié dans le sens moderne. En effet, c'était une relation basée sur l'utilité mutuelle,⁹⁰ donc aucune affection ou véritable sympathie n'était nécessaire, comme le prouve aisément la fin des différents triumvirats romains. Difficile, en effet, d'imaginer qu'à deux reprises des

⁸⁴ Pour l'importance du bien de la communauté, Graver, *op. cit.*, p. 185, pour les gens de biens ou les sages comme amis potentiels, *ibid.*, p. 180.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 181.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 121-122.

⁸⁷ Claudia Moatti, « Experts, mémoire et pouvoir à Rome, à la fin de la République », *Revue historique*, vol. 2, n° 626 (2003), p. 309.

⁸⁸ Beryl Rawson, *The Politics of Friendship ; Pompey and Cicero*, Forest Grove, Oregon, Sydney University Press, 1978, p. 3.

⁸⁹ Richard Saller, *Personal Patronage Under the Early Empire*, p. 13.

⁹⁰ Échange de *official* et *beneficia*. *Ibid.*

amitiés réelles se soient transformées en haine meurtrière par légions interposées. Bien sûr, l'alliance politique ne constituait pas un empêchement au développement d'une amitié véritable. Au contraire, il est probable que l'affection pouvait naître d'une longue coopération politique, surtout dans une assemblée comme le sénat, où les idéologies politiques n'étaient pas développées comme aujourd'hui.⁹¹ L'amitié politique était basée sur la coopération publique et un vocabulaire utilisant le champ lexical de l'amitié,⁹² sans qu'une amitié autre, moins utilitaire, ne cessent d'exister dans la plèbe ou la *nobilitas*.

Dans ce contexte politique, l'amitié se traduit par un devoir d'assistance entre les amis et les gens désirant le « bien », un devoir d'assistance ne disparaissant pas dans le malheur. Cette définition de l'amitié politique diffère également de l'amitié dans la façon dont les modernes la comprennent : le caractère affectif de l'amitié y est secondaire, pour laisser place à un respect mutuel officiel.⁹³ La relation d'amitié politique entre Pompée et Cicéron est ici exemplaire, non pas parce qu'elle serait normative dans le genre, mais de par sa capacité à montrer les différences entre l'amitié réelle et politique. Cette amitié pratiquée par l'élite dans un but de services mutuelles et de patronage était nommée amitié. Cette « amitié » politique recoupait ou se distinguait de l'amitié affective. Dans le cadre de ce travail, c'est l'amitié affective dans les liens sociaux qui est étudiée.

Par exemple, le respect et l'« amitié » des deux alliés politiques l'un envers l'autre présentent des variations importantes dans le temps, Cicéron se brouillant avec Pompée à plusieurs reprises pour des motifs essentiellement politiques, notamment lorsque

⁹¹ *Ibid.*, p. 4.

⁹² *Ibid.*, p. 3.

⁹³ *Ibid.*, p. 4.

Gabinus envahit l'Égypte sans avoir consulté le sénat⁹⁴. D'ailleurs, Rawson formule l'hypothèse que les amitiés politiques étaient particulièrement importantes pour Cicéron parce que, en tant qu'*homo novus*, n'étant pas né patricien, il manquait de relations familiales influentes.⁹⁵

Pourtant, s'il n'y avait pas nécessairement de liens affectifs entre Cicéron et certains de ses *amici* comme Pompée, l'affection de Cicéron pour d'autres amis qu'il fréquentait plus assidûment est évidente.⁹⁶ Beaucoup d'amitiés étaient personnelles et sans rapport avec la politique.⁹⁷ Séparés l'un de l'autre, Atticus et Cicéron correspondaient parfois quotidiennement. L'absence d'Atticus pèse également à Cicéron,⁹⁸ et ce qu'il écrit dans une de ses lettres permet de dissiper tous doutes :

*Là-dessus il me suffira de dire que je souhaite être uni à toi par les liens les plus multipliés et les plus étroits, si serrés que soient déjà ceux de l'amitié ; tant s'en faut que je consente à relâcher quoi que ce soit de ce qui nous attache l'un à l'autre.*⁹⁹

Partant de cette définition, il est possible de se convaincre que l'amitié selon Cicéron recèle un caractère affectif sans lien avec le milieu politique. Cependant, cette définition ne traite aucunement du statut des amis dans la société. Ainsi, si les participants de la conversation du *De Amicitia* appartiennent tous à la haute société romaine et au milieu philosophique, c'est qu'en effet, les traités, comme la majorité des discours publics à

⁹⁴ *Ibid.*, p. 132. Cic. Pis. 75.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 4-5.

⁹⁶ Cf. P. A. Brunt, « "Amicitia" in the late Roman Republic », dans *The Crisis of the Roman Republic. Studies in Political and Social History*, Cambridge/New York, Robin Seager, ed., 1969, p. 199-218 ; R. J. Rowland « The origins and development of Cicero's friendship with Pompey », *Rivista Storica dell'Antichità*, 6-7 (1976), p. 329-341.

⁹⁷ Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 186.

⁹⁸ Att. IV, 18, 5.

⁹⁹ Att. VI, 2, 1.

Rome, s'adressaient à une élite sociale et politique, et non pas à des esclaves ou à la masse des plébéiens.

L'esclave pouvait-il être un ami malgré les limites de sa capacité d'action ? Le maître de l'esclave, en contrôlant son pécule, son temps et ses travaux, peut s'opposer à cette *amicitia*. Par conséquent, si le maître l'encourage, l'« ami » ingénu risque d'y voir une preuve d'*amicitia*... du maître. Néanmoins, l'*amicitia* entre un esclave et un ingénu bien vu du maître est possible. À cet égard, on remarque toutefois que jamais, dans la *Correspondance*, le mot *amicus* ne s'applique à un esclave. À première vue, on pourrait croire que les dépendants ne sont pas concernés. Ce serait oublier que la discussion du traité *De Amicitia* s'inscrit dans un discours stoïque plus large.

En effet, le stoïcisme postule que les êtres humains ont une tendance à contribuer aux intérêts d'autrui et du groupe.¹⁰⁰ Une perception que partageait Cicéron, puisqu'il le fait dire exactement à Caton dans le *De Finibus*.¹⁰¹ Mais est-ce qu'un dépendant est un autrui ? L'orateur répond par l'affirmative lorsqu'il écrit que tout humain devrait considérer tous les autres comme apparentés parce qu'ils sont humains.¹⁰² Cicéron, en tant qu'être humain, devrait donc, s'il est un sage suivant l'idéal stoïcien, avoir une tendance à sympathiser avec les autres humains et à améliorer le sort des gens qu'il estime en voie d'acquérir la sagesse. Cette philosophie implique que cette sympathie, si elle atteint le niveau de l'amitié entre sages ou individus d'un même niveau de sagesse,

¹⁰⁰ Graver, *op. cit.*, p. 175-176.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 175 ; Cicéron, *De Finibus*, 3.62.

¹⁰² *Ibid.*, p. 176 ; Cicéron, *De Finibus*, 3.62.

consistera en une concorde entre les amis, en un duo amical qui traitera l'autre comme soi-même dans une affection mutuelle.¹⁰³

Cette idéologie de l'idéal et du théorique n'était sans doute pas sans conséquence dans la vie réelle des adeptes du stoïcisme, car, sans se considérer comme des sages achevés, beaucoup d'entre eux visaient sans doute à acquérir plus de sagesse, donc à tendre vers cet idéal. Par exemple, un stoïcien était, par sa philosophie, amené à évaluer le niveau de sagesse des autres, leurs décisions et comportements. Par conséquent, il devait trouver des sages ou des personnes en train d'acquérir la sagesse autour de lui.

Comment donc cette pratique de l'amitié se vivait-elle au jour le jour lorsqu'elle s'intéressait à des humains de statuts sociaux inférieurs ? Il est probable que, chez un dépendant, la caractéristique affective était importante, puisque le devoir d'assistance qui lie deux amis dans la définition cicéronienne est obligatoire pour l'esclave et l'affranchi sous forme d'*operae*. Le problème, c'est que le système des *operae* pour les affranchis et les tâches ordonnées aux esclaves se superposent aux conséquences logiques de l'amitié selon Cicéron. Il faut donc distinguer en quoi les marques d'amitié se distinguent des conséquences attendues de la servitude.

L'affection de l'esclave ou de l'affranchi pour son maître apparaissait-elle sous la forme d'un travail particulièrement zélé, bien fait et enthousiaste ? Probablement, mais l'espoir seul de l'affranchissement pouvait également pousser un esclave à faire du zèle. D'ailleurs, l'esclave n'étant pas libre de ce qu'il pouvait dire ou faire, il ne peut jamais y

¹⁰³ *Ibid.*, p. 178-179.

avoir de certitude sur ce qu'il pensait vraiment,¹⁰⁴ tant qu'il était contraint et soumis à la force des maîtres.¹⁰⁵ Dans ces conditions, il faut rappeler que l'esclavage constitue légalement un rapport social de domination du propriétaire sur sa marchandise¹⁰⁶ et que l'expression des émotions ou volontés de l'esclave-marchandise est conditionnée par le maître.

En outre, lorsque les émotions et volontés des esclaves étaient librement exprimées, c'est-à-dire quand ils s'étaient débarrassés des contraintes que le maître et la société romaine exerçaient sur eux,¹⁰⁷ c'était rarement pour exprimer de l'amitié et de l'affection pour leur maître.¹⁰⁸ Par contre, il était tellement difficile et désespéré pour un esclave de tenter de se débarrasser des forces ligüées contre lui que seuls les esclaves désespérés devaient prendre des mesures pour se venger. Au contraire, les esclaves qui se voyaient, grâce à la bonté de leur maître, à l'abri ou relativement à l'abri des mauvais traitements devaient ressentir une certaine reconnaissance et un certain attachement pour ce maître. Il est difficile d'évaluer les émotions des esclaves, puisqu'il manque de sources littéraires pour documenter, librement, leur point de vue.¹⁰⁹

Néanmoins, certains maîtres semblaient ou voulaient voir ces « signes » de l'affection des esclaves et étaient d'autant plus en colère lorsque l'affranchi leur faisait défaut parce qu'ils découvraient alors avoir été trompés. Le besoin ou le désir d'être aimé et apprécié

¹⁰⁴ Keith Bradley, « Animalizing the Slave : the Thruth of Fiction », *Journal of Roman Studies*, 90 (2000), p. 114.

¹⁰⁵ Keith Bradley, *Slaves and Masters in the Roman Empire, A Study in Social control*, New York, Oxford University Press, 1987 (1984), p. 123.

¹⁰⁶ Bradley, *Slavery and Society at Rome*, p. 4.

¹⁰⁷ Bradley, *Slaves and Masters in the Roman Empire, A Study in Social control*, p. 130.

¹⁰⁸ Bradley, *Slavery and Society at Rome*, p. 109 et p. 125.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 7.

des maîtres ou des ingénus ne doit pas être sous-estimé. Cette « affection » qu'ils percevaient parfois, sincère ou seulement fabulée, pouvait également nourrir leur ego ou les aider à surmonter des difficultés de socialisation ou de mauvaise estime d'eux-mêmes. L'esclave et l'affranchi devaient être des amis moins indépendants et, dans cette amitié, le patron-ami devait être capable d'exercer des pressions psychologiques enfin d'amener l'ami d'un rang inférieur à adopter le comportement désiré. Les maîtres et les patrons pouvaient se prendre d'affection pour leurs dépendants d'autant plus facilement que certains d'entre eux étaient des membres de la *familia urbana*, la maisonnée urbaine.¹¹⁰

Les marques d'amitié des patrons et des maîtres envers leur dépendant apparaissent plus aisément : il s'agit d'un zèle à prendre soin de son dépendant, de l'utilisation d'un vocabulaire affectif à son endroit, de lettres de consolation expédiées pour « consoler » de la perte d'un dépendant... Néanmoins, théoriquement, en mettant en parallèle les définitions cicéroniennes de l'amitié, de l'esclavage et de l'affranchissement, l'affranchi est, par définition, l'ami de son patron, un *bonus* qui cherche le bien, la liberté, un ancien criminel, certes, mais réhabilité par le jugement du maître.

En effet, par l'affranchissement, ce dernier en a fait un membre de son groupe politique, donc un individu responsable qui n'est plus dangereux, ni pour son nouveau patron, ni pour lui-même.¹¹¹ Cette conclusion est à mettre entre parenthèses, cependant, parce qu'il n'est guère certain que Cicéron ait réfléchi à ses deux définitions ensemble et que, s'il l'a effectivement fait, il n'est pas sûr qu'il les ait appliquées à ses affranchis. De plus, il se

¹¹⁰ Andrew Garland, « Cicero's *Familia Urbana* », *Greece & Rome, Second Series*, 39 (1992), p. 165.

¹¹¹ Dumont, *op. cit.*, p. 724.

plaint lui-même que l'affranchissement fait disparaître la crainte chez les anciens esclaves.¹¹²

Cela signifie qu'après son affranchissement, le nouvel affranchi pouvait abandonner son zèle au travail ou le respect qu'il affectait pour son maître dans le but d'être affranchi. Ce sont les conséquences de la perte de cette crainte que Cicéron déplore, car selon lui, cette crainte obligeait l'esclave à bien se comporter, bref, à obéir à son maître et à le respecter¹¹³ comme le voulaient le bien et l'harmonie dans la cité.¹¹⁴ A contrario, des affranchis pouvaient trouver un intérêt à garder l'affection de leur maître, et certains pouvaient réellement nourrir une affection presque « parentale » pour un maître dont la présence et la volonté avaient été et étaient si omniprésentes dans leur vie.

L'objet de cette recherche sera le lien amical « véritable » d'un point de vue moderne entre un dépendant et un ingénu, même si le vocabulaire amical utilisé à leur égard a quand même été répertorié avant que la distinction ne soit effectuée. Parce que s'il existait une amitié personnelle qui devait avoir une importance dans la vie de tous les esclaves, l'amitié politique avait aussi ses conséquences dans l'amitié des affranchis des élites romaines, qui avaient un rôle politique non négligeable.

Les affranchis étaient de fait utilisés comme agent de liaison entre « amis » politiques lorsqu'ils étaient séparés les uns des autres, de la même manière, le fait remarquer Treggiari, que les affranchis étaient souvent utilisés pour gérer le commerce de leur

¹¹² Fabre, *op. cit.*, p. 381 ; Cicéron, *Pro Rabirio Postumo*, 16.

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ Prost, *loc. cit.*, p. 115.

maître. Ainsi doit se comprendre la relation de Cicéron vis-à-vis des affranchis d'Appius Claudius, Phania et Cilix qui faisaient circuler l'information entre les deux « amis » politiques.¹¹⁵ Cette « amitié » ne pouvait être plus forcée, puisqu'elle était probablement le fruit des pressions de César et Pompée.¹¹⁶ Appius Claudius Pulcher, en effet, était le frère de Clodius, que Cicéron détestait au point de défendre Milon au procès pour l'assassinat de Clodius deux années plus tard, arguant que l'assassinat de ce dernier était un service public.¹¹⁷ Il est fort probable à ce moment qu'aucune « amitié » ne liait plus Claudius et Cicéron, et que Phania et Cilix n'étaient plus de l'entourage de Cicéron.

1.1.3 La pression sociale contre l'expression des liens amicaux et affectifs entre ingénus et dépendants

Le traité de Cicéron *Laelius* sur l'amitié est dédié à Atticus.¹¹⁸ Le présent travail aurait été beaucoup plus simple s'il l'avait plutôt été à Tiron, mais de nombreuses raisons expliquent que cette dédicace à un affranchi, ou pire, à un esclave, aurait été inconvenante et dangereuse sur le plan politique pour Cicéron. La raison principale en est la théorie unificatrice du pouvoir, qui sans être la seule qui existait dans l'Antiquité, était très populaire à Rome.¹¹⁹ Cette théorie expliquait que le pouvoir paternel et étatique était de même nature.¹²⁰

¹¹⁵ Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 220.

¹¹⁶ Rawson, *op. cit.*, p. 11.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 141. Asconius, 41C, 46G.

¹¹⁸ Prost, *loc. cit.*, p. 120.

¹¹⁹ Dumont, *op. cit.*, p. 750.

¹²⁰ Michel Meslin, *L'homme romain ; Des origines au I^{er} siècle de notre ère*, Bruxelles, Éditions complexe, 2001, p. 118.

Selon cette idée, le fils devait au père la même obéissance que le citoyen au magistrat, que l'esclave au maître et l'affranchi au patron. Le pouvoir du père était le même que celui du magistrat, du patron et du maître. Toutes ces relations étaient asymétriques, favorisant un dominant sur un dominé, la relation maître-esclave, puis patron-affranchi, ne représentant que les exemples extrêmes d'un outillage mental habitué aux relations sociales hiérarchisées.¹²¹ Dans le même ordre d'idées, la République était souvent comparée à une maison,¹²² et le peuple romain à une grande famille.¹²³

Or, la société romaine était traditionnellement oligarchique, et le Romain normal croyait qu'il existait un *ordo rerum*, un ordre des choses hérité des ancêtres.¹²⁴ Une des plus grandes craintes de nombreux Romains et de Cicéron était l'inversion de l'ordre social hiérarchique.¹²⁵ Hors, l'esclave, qui était en bas de cette hiérarchie et avait le plus à gagner d'un renversement social, était le représentant par excellence de cette menace.¹²⁶

Aussi, si l'amitié rapprochait trop un dépendant de son maître ou de son patron, cela créait une circonstance permettant à ce dépendant d'influencer son maître ou patron. Ce déplacement de la source du pouvoir était dénoncé au moindre indice de l'influence possible d'un dépendant sur un magistrat romain. Cette attitude était partagée aussi par les citoyens romains respectables, même ceux qui ne participaient pas à l'activité politique.

¹²¹ Bradley, *Slavery and Society at Rome*, p. 4.

¹²² Richard P. Saller, « Familia, Domus, and the Roman Conception of the Family », *Phoenix*, 38 (1984), p. 344. (Cic. Fam. 13.23.1 ; Senèque Ep. Mor. 47.4 ; Pline Ep. 8.14.16.)

¹²³ Meslin, *op. cit.*, p. 115.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 59.

¹²⁵ Thébert, *loc. cit.*, p. 215.

¹²⁶ M. Clavel-Leveque, « Introduction », dans *Texte, Politique, Idéologie : Cicéron, pour une analyse du système esclavagiste : le fonctionnement du texte cicéronien*, Paris, Les Belles Lettres, 1976, p. 3-4.

Parce que l'esclave était perçu comme moralement perversi, irresponsable et criminel, un citoyen digne de ce nom ne devait pas permettre à un esclave de s'emparer de sa *potestas* sur sa famille. Non seulement l'esclave, mais l'affranchi également, pouvaient être de nature servile, corrompue moralement.¹²⁷ Le patron ou maître non seulement ne devait pas être « soumis » à son dépendant, mais il ne devait pas même le paraître,¹²⁸ car cela aurait constitué un objet de scandale.¹²⁹ C'est ce qui peut être déduit du 3^e paragraphe de la lettre Q. fr., 1, 2, que Cicéron adresse à son frère Quintus :

Une chose, en revanche, m'a toujours fort tourmenté, lorsque j'entendais dire qu'il avait sur toi plus d'influence qu'il ne convenait à la gravité d'un homme de ton âge, magistrat de ton rang, d'un esprit comme le tien, car imagines-tu le nombre de gens qui m'ont prié de les recommander à Statius ? Combien de fois je l'ai entendu lui-même, au cours d'une conversation, me sortir sans broncher des formules comme : « Je n'ai pas été de cet avis, j'ai donné tel avertissement, j'ai persuadé de ceci, j'ai détourné de cela ? En pareille matière, la fidélité fût-elle parfaite (et je la crois telle, puisque c'est ton opinion), n'empêche que la simple apparence d'un pareil crédit accordé à un affranchi ou à un esclave ne peut que nuire à notre dignité- oui, il faut t'en persuader (car, après tout, si j'ai le devoir de ne rien avancer à la légère, je dois aussi me garder des silences trop habiles) : tous les propos des gens qui désirent te décrier : c'est Statius qui en a donné matière ; jusqu'à présent on avait seulement pu se rendre compte que ta sévérité t'avait fait plus d'un ennemi ; après son affranchissement, ces ennemis ont eu de quoi alimenter leurs médisances.

Si un *pater familias* n'était pas capable de conserver tous les pouvoirs de sa charge pour lui-même et de les exercer efficacement dans les limites de sa maison, de la même façon un tel homme ne pourrait pas diriger la République sans danger. C'est ce qui inquiète et chagrine Cicéron lors de l'affranchissement de Statius,¹³⁰ qui donne du crédit à l'opinion

¹²⁷ Fabre, *op. cit.*, p. 44.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 437.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 387.

¹³⁰ Att., 11, 18. et Att., 19, 1.

publique, vraie ou fausse. De plus, ces accusations qui se répandaient dans l'opinion publique constituaient aussi des attaques politiques. En outre, l'Arpinate était un grand amateur de bons mots¹³¹ et ne dédaignait pas à tenter d'assimiler ses opposants ingénus à des esclaves.¹³² La responsabilité de ce « défaut d'apparence » qui nuit à la dignité des *Tulli* est mise sur le compte de Statius, mais quelques chapitres plus tard, Cicéron révèle ou dénonce l'influence de Statius sur Quintus :

*Dans les envois de lettres, je te l'ai dit souvent, tu as montré trop de complaisance. Supprime, si tu le peux, toutes celles qui sont injustes, ou insolites, ou en contradiction avec d'autres. Statius m'a raconté qu'on te les apporte toutes rédigées, qu'il les lit et t'avertit si elles sont contraires à la justice ; mais qu'avant qu'il ne fût là, il ne faisait aucun triage : d'où des recueils de lettres choisies, celles qu'on te reproche.*¹³³

La responsabilité de Statius, que Cicéron blâme, ne saurait être exagérée. En novembre-décembre 59, au moment de la rédaction de cette lettre, il n'est affranchi que depuis 6 mois environ¹³⁴ et travaille toujours pour son ancien patron, en effectuant des *operae* ou non. En d'autres termes, il fait ce que son patron lui dit et, devant Cicéron qui l'accuse, tente de se défendre en montrant sa bonne influence sur Quintus, peut-être avec moins de discrétion que si son interlocuteur n'avait pas été de la famille. L'influence de Statius sur Quintus devait être réelle, puisque ce dernier avait une certaine sympathie pour cet affranchi, dont il trouvait la fidélité agréable,¹³⁵ et qu'il aida à payer son entrée dans les Lupercales.¹³⁶ Ces passages montrent que le « danger » des « délégations » de pouvoir

¹³¹ Françoise Gonfroy, « Homosexualité et idéologie esclavagiste chez Cicéron », *Dialogues d'histoire ancienne*, 4 (1978), p. 226. Cicéron, *De Oratore*, II, 277.

¹³² *Ibid.*, p. 227. Cicéron, *Philippicae*, II, 45 ; *In Pisonem*, 20 ; *Pro Domo Sua*, 126.

¹³³ Q. fr. I, 2, 8.

¹³⁴ Att. II, 18.

¹³⁵ Fam. XVI, 16.

¹³⁶ Att. XII, 5.

aux dépendants était réel, parce que même si Statius ment pour se protéger, son mensonge semble crédible à Statius, et probablement à Cicéron.

Le danger de l'inversion des règles sociales ne s'arrêtait pas à ces responsabilités et pouvoirs « prêtés » aux dépendants, qui étaient mis sur le compte de la confiance et de l'affection de leur maître ou patron. Selon les dires de Cicéron lors du procès de Verrès, l'ami ou le proche d'un affranchi risquait, à cause de cette fréquentation, d'adopter le comportement coupable de l'ancien esclave, au point d'agir comme un esclave et de rendre son âme comparable à celle d'un esclave.¹³⁷

Il est possible que Cicéron ait noirci le tableau pour servir les intérêts de son plaidoyer. Néanmoins, le vocabulaire de l'esclavage est, au moins idéologiquement et dans les attaques politiques, un vocabulaire profondément négatif, qui continue à suivre les affranchis malgré leur affranchissement et leur citoyenneté.¹³⁸ Dans la pratique, aucun passage de la *Correspondance* ne semble témoigner du fait que Cicéron ait pensé réellement que ses esclaves ou affranchis puissent le pousser à avoir une attitude servile. La *Correspondance* contient de nombreux passages où des ingénus témoignent de l'affection à des dépendants et du chagrin en leur absence ou après leur mort.¹³⁹

¹³⁷ Fabre, *op. cit.*, p. 444. Cicéron, *In Verrem*, II, I, 124-V, 154.

¹³⁸ Jean Andreau, « L'affranchi », dans *L'homme romain*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 238-239.

¹³⁹ Att. I.12.4 ; Fam. V, 20 ; Att., VII, 2.3.

1.1.4 Les marques d'amitié entre maîtres et dépendants

Par marques d'amitié, on entend les marques d'affection et de sympathie exprimées dans le cadre d'une relation sociale relevant de l'amitié personnelle. Les marques d'amitié retenues pour cette étude dénoteront un zèle du patron à prendre soin de son dépendant au-delà du strict nécessaire : s'assurer qu'il ne manque de rien pour son confort, le recommander lui plus que son maître, plaider la cause d'un membre de sa famille, le saluer personnellement, lui fournir des informations pour son divertissement ou insister pour échanger une correspondance personnelle avec lui, différente de celle adressée à son patron.¹⁴⁰

Ces attentions supplémentaires ont été analysées soit comme un devoir d'assistance amical dans le sens cicéronien du *Laelius*, soit comme une preuve d'affection dans le sens d'une amitié moderne. Un autre indice d'affection ou d'amitié moderne est l'utilisation d'un vocabulaire affectif et amical. Selon Georges Fabre, c'est seulement Tiron qui bénéficie, et une seule fois, d'un terme du vocabulaire affectif,¹⁴¹ mais en parcourant la *Correspondance*, de nombreux autres passages affectueux envers un dépendant apparaissent, avec notamment l'usage du verbe *amo* pour certains dépendants. Certains passages contenant des qualificatifs particulièrement élogieux sur un dépendant seront également retenus comme marques d'amitié, parce qu'ils laissent peu de doutes sur l'affection que le maître ou le patron portait à ce dernier.

¹⁴⁰ Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 222.

¹⁴¹ Fabre, *op. cit.*, p. 423. Fam. XVI, 14, 2.

Un indice supplémentaire d'affection est le désir de correspondre avec un dépendant, ou une correspondance active, indépendamment de son maître.¹⁴² Ce désir constitue une marque d'affection, mais aussi de reconnaissance de la personnalité du dépendant par rapport à son maître ou patron. Correspondre avec lui par le courrier du maître ne suffit plus : ce changement marque l'existence d'un rapport particulier avec le dépendant, qui n'est pas (ou plus) exactement le rapport que les deux ingénus entretiennent entre eux. Peut-être cette demande provient d'une volonté de l'ingénu de recevoir plus de nouvelles spécifiques à la personne du dépendant ou du désir d'entretenir une correspondance que son maître ne lise pas systématiquement. Dans les deux cas, la personnalité du dépendant est reconnue. Ainsi, la théorie de Fabre sur la transparence des affranchis qui ne seraient que les dépositaires passifs de l'affection qu'un ingénu porte à leur patron¹⁴³ me paraît devoir être relativisée.

En plus de ces signes d'affection directe, il existe des signes indirects. C'est-à-dire que l'affection entraîne parfois assez rapidement le regret de l'absence de l'ami. La tristesse et le regret de l'absence ou de la mort d'un dépendant pour des raisons qui ne sont pas seulement utilitaires sont donc révélateurs de cette affection, comme l'est la rédaction de consolations pour la mort d'un esclave et d'un affranchi. Les consolations étaient un thème littéraire commun de l'Antiquité romaine, et plusieurs lettres et passages de la *Correspondance* sont des consolations. Ce thème littéraire était né du stoïcisme, une pensée qui enseignait aux philosophes à accepter la mort comme normale, « stoïquement », comme la langue française l'a retenue. Donc, les gens éduqués

¹⁴² Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 222.

¹⁴³ Fabre, *op. cit.*, p. 422.

écrivait à leurs proches pour les consoler de la mort de quelqu'un afin de leur donner des raisons de ne pas être tristes.¹⁴⁴

L'historiographie a souvent considéré ces lettres en dehors du contexte de l'idéologie stoïcienne, comme la preuve de l'existence d'une sentimentalité très différente dans l'Antiquité, démontrant que les anciens ne ressentaient pas autant de tristesse qu'un moderne à la mort d'un enfant ou, dans le cas de la lettre de Cicéron évoquant la mort de son lecteur Sosithée, que normalement un maître romain ne devait rien ressentir à la mort d'un esclave : « *Je ne sais que t'écrire encore ; et je suis, ma foi, assez troublé en t'écrivant. Un jeune esclave fort gentil, qui était mon lecteur, Sosithée, vient de mourir, et j'en ai plus de chagrin qu'on n'en devrait, semble-t-il, avoir pour la mort d'un esclave.* »¹⁴⁵

Les consolations sont donc des lettres qui sont envoyées à un correspondant ébranlé et attristé par la mort d'une personne dans son entourage. Le but était de l'aider à faire son deuil, ce qui, pour un stoïcien, signifiait accepter sagement sa mort, donc aimer ses proches sans attentes irréalistes et en pleine conscience de leur condition de mortels, sans être dévasté émotionnellement lorsque cette personne meurt, de la même façon que l'on n'est pas dévasté par un gobelet brisé.¹⁴⁶ Cela ne signifie pas que les gens valent autant que des gobelets, mais que la mort d'un humain est un événement attendu et accepté par

¹⁴⁴ Cf. Collectif, « Consolatio as a literary genre », dans Hubert Cancik et Helmut Schneider, éd., *Brill's New Pauly : encyclopaedia of the ancient world*, vol. 5, Leiden, Brill, 2002, p. 704-706.

¹⁴⁵ Att., I, 12, 14.

¹⁴⁶ Graver, *op. cit.*, p. 177-178.

le sage comme faisant partie de l'ordre des choses, de la même façon que le sage doit être capable d'envisager l'éventualité de sa propre mort.

Donc, lorsque Cicéron écrit qu'il a plus de chagrin qu'il ne devrait en avoir pour la mort d'un esclave,¹⁴⁷ cela signifie qu'il est plus chagriné qu'un sage ne devrait l'être. Cependant, le statut d'esclave est nommé et permet d'illustrer la différence entre les membres de l'unité familiale et le groupe des dépendants, même pour un dépendant apprécié. La mort d'un enfant légitime ou d'un parent doit être plus attristante que celle d'un esclave. Un autre passage de consolation est envoyé par Cicéron à Atticus, au sujet de la mort d'Athamas,¹⁴⁸ un individu dont le statut est inconnu. Le nom grec laisse croire à un statut servile ou affranchi, mais pourrait aussi bien être celui d'un pérégrin ou même d'un ingénu grec ayant reçu la citoyenneté romaine.

Ces passages de la *Correspondance* révélant des indices d'amitié ont été classés dans quatre tableaux descriptifs placés en appendice 1 qui en donneront une perspective d'ensemble : un pour les esclaves, un deuxième pour les affranchis, un troisième pour les dépendants dont le statut d'esclave ou d'affranchi n'a pu être déterminé avec certitude, et un quatrième tableau pour les individus qui étaient peut-être des dépendants, mais qui étaient probablement des pérégrins ou des ingénus. Le troisième et le quatrième tableau sont nécessaires à l'analyse parce que, dans la *Correspondance*, il n'est pas toujours possible de connaître le statut des dépendants, esclave ou affranchi, même lorsqu'ils sont

¹⁴⁷ Att., I, 12, 14.

¹⁴⁸ Att., XII, 10.

des serviteurs de Cicéron.¹⁴⁹ De plus, le statut de certains individus, dépendants ou ingénus, est impossible à déterminer. Par exemple, Smadja écrit à ce sujet que le statut des médecins Alexis (Alexio) et Metrodorus est incertain.¹⁵⁰

Après avoir consulté ces tableaux, il peut sembler que les passages de la *Correspondance* dans lesquels s'expriment des signes d'affection et d'amitié envers des dépendants ou des dépendants possibles sont nombreux, mais ces passages doivent être remis dans leur contexte : ils proviennent d'une sélection effectuée dans 11 livres. De plus, ces passages ne concernent qu'un nombre très restreint d'individus dont le statut de dépendants est confirmé par la *Correspondance* : quatre esclaves, treize affranchis et trois dépendants au statut non spécifié, mais il a fort à parier qu'Alexis, que Cicéron aime comparer à son Tiron, était également un affranchi.¹⁵¹

De plus, deux des esclaves sont aussi mentionnés dans les passages concernant les affranchis. Donc, il n'y a en tout que 18 dépendants concernés par ces marques d'amitiés. Ce nombre exclut Cilix et Phantias, qui sont des surveillants de l'« amitié politique » de Cicéron envers leur patron Appius Claudius Pulcher. À ce sujet, les marques d'amitié de Cicéron envers Phantias sont remises en perspective dans une autre lettre.¹⁵² Ainsi, lorsque Cicéron écrit à Appius que « [...] Phantias va [lui] manquer beaucoup »¹⁵³, il n'est

¹⁴⁹ Andreau, *loc. cit.*, p. 238

¹⁵⁰ E. Smadja, « Esclaves et affranchis dans la *Correspondance* de Cicéron : les relations esclavagistes », dans *Texte, Politique, Idéologie : Cicéron, pour une analyse du système esclavagiste : le fonctionnement du texte cicéronien*, Paris, Les Belles Lettres, 1976, p. 88.

¹⁵¹ Att., V, 20, 9.

¹⁵² Fam., II.1.2 ; 13.2.

¹⁵³ Fam., III, 1, 2.

pas sincère. 16 dépendants reçoivent ainsi des marques d'amitié, alors qu'il y a environ une centaine de dépendants nommés dans la *Correspondance*.

Par conséquent, une minorité des dépendants qui sont nommés dans la *Correspondance* font l'objet de preuves d'amitié ou d'affection de la part d'un ingénu. De même, la comparaison des tableaux entre eux prouve que les marques d'amitié et d'affection sont d'abord dirigées vers des affranchis plutôt que des esclaves. Sans Cilix et Phantias, objet d'une amitié politiquement calculée, 11 affranchis reçoivent des marques d'affection et de sympathie de Cicéron, contre seulement 4 esclaves.

L'incertitude quant au statut des bénéficiaires de cette affection dans le 3^e tableau ne permet pas d'ébranler cette thèse, puisqu'il est fort probable qu'Alexis, vers lequel 2 des 4 marques d'amitié de ce tableau sont dirigées, était un affranchi. Par ailleurs, Rufio,¹⁵⁴ le second dépendant au statut incertain, est plus probablement un affranchi qu'un esclave. Le passage intègre pratiquement Rufio parmi le groupe des familiers de Cicéron, qui inclut le maître ou le patron de Rufio : « *Mais, je te le jure, ton cher Rufio est regretté comme s'il était l'un de nous ; pour ma part, je ne te reproche pas de l'avoir emmené là où tu fais construire ; car, si Vélia n'a pas moins de valeur que le Lupercal, je préfère néanmoins ton site urbain à tout ce que je vois ici.* »¹⁵⁵

¹⁵⁴ Fam., VII, 20.

¹⁵⁵ *Ibid.*

Or, le groupe auquel appartiennent Cicéron et le patron/maître de Rufio, C. Trébatius Testa,¹⁵⁶ est un groupe d'ingénus appartenant à l'élite de l'oligarchie romaine, parmi lesquels un affranchi brillant ou doué jurerait moins qu'un esclave, dont le statut sociopolitique encore plus éloigné de l'ingénu rendrait l'inclusion parmi le « nous » encore plus difficile. Par contre, on ne peut exclure la possibilité que Rufio, s'il était esclave à ce moment-là, ait été réellement regretté par une certaine élite. Certes, un affranchi a davantage de liberté qu'un esclave dans ses relations sociales et professionnelles, mais certains esclaves réussissaient à travailler pour d'autres personnes que leur patron pour augmenter leur pécule.¹⁵⁷ Ainsi, ils arrivaient à côtoyer d'autres individus, qui pouvaient apprécier leurs qualités, leurs talents ou le plaisir de leur présence.

Si Rufio était un architecte qui louait ses services ou dont les services étaient loués par son maître, son talent, son professionnalisme ou son caractère avaient pu lui attirer la sympathie, voire l'affection, de quelques membres de l'élite, dont Cicéron, qui pouvait glisser dans une lettre à son maître une marque de cette estime. Cependant, cet avis n'est pas celui de Shackleton-Bailey, pour qui Rufio était peut-être un esclave à cause de la même formule *unus e nobis*, faisant référence à l'esclavage de Cicéron et des meilleurs privés alors d'une république fonctionnelle sous la « dictature » de César si *nobis* signifie

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ Jean Andreau, « Les esclaves “hommes d'affaires” et la gestion des ateliers et commerces », dans *Mentalités et Choix économiques des Romains*, Lieu, Éditeur, p. 116.

our circle.¹⁵⁸ La seconde possibilité envisagée par Bailey est que le passage soit à comprendre littéralement et signifie que Rufio n'était pas un homme libre.¹⁵⁹

Avec l'ajout de ce 3^e tableau, il est possible de conjecturer deux possibilités extrêmes : que ces 3 dépendants soient des affranchis, et donc que les marques d'amitié soient dirigées 14 fois vers des affranchis contre 4 vers des esclaves, ou la figure inverse, moins vraisemblable, que ces 3 dépendants soient des esclaves, dans lequel cas les marques d'amitié sont dirigées 11 fois vers des affranchis contre 7 vers des esclaves. Dans les deux cas, les affranchis conservent la majorité, mais il est possible que la différence entre les marques d'amitié soit plus près de 1.5 : 1 que de 3 : 1. Une variation du simple au double.

Dans ces conditions, c'est l'inclusion du quatrième tableau qui fait pencher davantage et plus sûrement la balance du côté des affranchis. Ce tableau, qui note les passages recelant des marques d'amitié et d'affection envers des individus susceptibles d'être des dépendants, a en effet logiquement plus de chances de concerner des affranchis que des esclaves, puisque la liberté plus importante de ces derniers les rend plus faciles à confondre avec les ingénus.

Prenons par exemple Asclapon de Patras.¹⁶⁰ L'addition du nom de lieu indique probablement une naissance pérégrine, mais il pourrait s'agir d'un affranchi romain

¹⁵⁸ Cicéron, *Cicero : epistulae ad familiars*, vol. 2, éd. par D.R. Shackleton Bailey, Cambridge, Cambridge University Press, 1977, p. 473.

¹⁵⁹ *Ibid.*

¹⁶⁰ Fam. XIII, 20.

vivant à Patras. L'origine géographique des esclaves était peu valorisée socialement, surtout dans la nomenclature, les noms de racine grecque ou latine ne permettant pas d'extrapoler l'origine géographique.¹⁶¹ De la même manière, l'origine géographique de peu d'affranchis est connue.¹⁶² Cependant, la « race » à laquelle il appartenait était plus importante pour un esclave que son lieu de résidence ou de naissance. Ce savoir permettait d'estimer son caractère, selon les préjugés de l'époque.¹⁶³

Un autre exemple d'individus probablement ingénus ou affranchis plutôt qu'esclaves est représenté par Glycon et Achille.¹⁶⁴ Étant donné que Glycon a épousé la soeur d'Achille, il ne peut être esclave, puisque ces derniers n'ont pas le droit au mariage romain.¹⁶⁵ Les esclaves pouvaient contracter des mariages informels, nommés *contubernium*, mais le texte de la lettre de Cicéron à Brutus en latin est clair, il s'agit d'un *matrimonium*, un mariage valide légalement.¹⁶⁶

Pourtant, Glycon pourrait avoir le statut de citoyen romain ingénu ou pérégrin, puisque les premiers pouvaient également contracter des *matrimonia*, et que les seconds avaient des mariages valides entre eux.¹⁶⁷ Achille, comme Glycon, est sans doute un affranchi, puisqu'il est capable d'essayer de le sauver, ce qu'un esclave aurait moins de liberté et de capacité à faire. Les esclaves ayant parfois des familles,¹⁶⁸ il n'est pas possible cependant d'exclure sur ce point une naissance servile pour Achille, ou même son statut servile au

¹⁶¹ Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 6.

¹⁶² *Ibid.*, p. 246-247.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 9.

¹⁶⁴ Ad Br., I, 6.

¹⁶⁵ Treggiari, *Roman marriage*, p. 52.

¹⁶⁶ *Ibid.*

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 49.

¹⁶⁸ Roth, *op. cit.*, p. 150.

moment de l'emprisonnement de Glycon. L'incertitude quant au statut des individus du quatrième tableau permet donc d'extrapoler que l'écart entre le nombre d'affranchis et d'esclaves recevant des marques d'amitié était fort probablement plus élevé que 1.5 :1.

Les affranchis de la *Correspondance* qui reçoivent des marques d'affection ne dépassent pas seulement en nombre les esclaves, ils reçoivent plus de marques d'affection qu'eux, beaucoup plus. Les esclaves ne reçoivent que 8 des marques d'affection envers des dépendants qui apparaissent dans la *Correspondance* contre 44 destinées à des affranchis. Si on tient compte des doutes qui planent sur le statut d'Alexis, de Rufio et de la majorité des individus du 4^e tableau, il apparaît que les affranchis reçoivent beaucoup plus d'affection par écrit que les esclaves.

Ces résultats indiquent sans doute un favoritisme envers les affranchis, mais surtout le changement de statut assez rapide des favoris esclaves qui reçoivent alors de nombreuses marques d'affection en tant qu'affranchis par la suite. De plus, la dépendance plus importante d'un esclave envers son maître devait nuire à sa mobilité géographique. Autrement dit, l'esclave est plus susceptible qu'un affranchi de vivre et travailler proche de son maître, dans la même maisonnée, la même ville ou la même villa. Dans le contexte d'un échange épistolaire, cela signifie qu'un esclave est moins susceptible de recevoir une marque d'affection écrite de son maître qu'un affranchi, dont la mobilité géographique ne suit pas nécessairement celle de son patron. De même, si un esclave développe un lien amical avec un ingénu de la haute société qui n'est pas son maître, il y a davantage de probabilités qu'ils vivent tous deux au moins dans la même ville.

La plus grande dépendance géographique des esclaves envers leur maître est certainement responsable d'une partie de l'énorme écart entre le nombre de marques d'affection dirigé vers les esclaves par rapport aux affranchis. En font foi les situations exceptionnelles qui ont entraîné la mise par écrit de ces marques d'amitié : Antérus est recommandé par Marcus junior, alors en Grèce, à Tiron en Italie,¹⁶⁹ la mort de Sosithée, qui amène Cicéron à exprimer son affection pour le décédé,¹⁷⁰ la maladie de Tiron qui l'a retenue en Grèce,¹⁷¹ et finalement les allées et venues de Dionysius entre son maître Atticus et l'ami de ce dernier, Cicéron.

D'ailleurs, 3 des 8 marques d'amitié destinées aux esclaves concernent Dionysius, ce qui équivaut au nombre de passages amicaux adressés à l'esclave Tiron. Ceci ne signifie en rien que, durant cette période, Cicéron préférait Dionysius à son futur affranchi, seulement que les allées et venues de l'esclave d'Atticus ainsi que la *Correspondance* importante entre Cicéron et le maître de Dionysius ont entraîné la production de plus de marques d'amitié écrites.

Une autre caractéristique des marques d'amitié relevées dans la *Correspondance* est qu'elles concernent surtout deux dépendants. Dionysius et Tiron représentent en effet à eux deux une importante part du corpus : 37 marques d'affection et d'amitié sur les 44 destinées à des affranchis dont le statut est confirmé leur sont destinées. De plus, des 8 passages dénotant une affection ou de l'amitié pour un esclave, 6 ont aussi Tiron et

¹⁶⁹ Fam. XVI, 21, 7-8.

¹⁷⁰ Att. I, 12, 4.

¹⁷¹ Fam. XVI, 10, 1, 2 ; 14, 1-2 ; 15, 1-2.

Dionysius pour destinataires. Évidemment, Cicéron avait sans doute une préférence pour ces derniers. De surcroît, l'importante formation intellectuelle de ces deux affranchis préférés ne peut être un hasard. Smadja avait déjà noté l'importance pour Cicéron de l'acquisition d'une certaine culture par ses dépendants.¹⁷² Il est possible d'ajouter que l'excellence de cette connaissance de la culture gréco-romaine constitue un important facteur de rapprochement et d'amitié avec ses dépendants, probablement parce que Cicéron accorde beaucoup de valeur aux connaissances intellectuelles et choisit des amis qui ont les mêmes champs d'intérêt que lui.

À ce sujet, une compétition existait sans doute entre les esclaves pour attirer sur eux l'affection ou l'attention du maître, afin de favoriser leur affranchissement. Pour certains esclaves ayant été plusieurs années, voire plusieurs décennies au service du maître, il n'était pas émotionnellement ou logiquement possible d'abandonner une telle habitude, un tel réconfort et un tel appui dans l'affection et la sympathie de ce dernier suite à l'affranchissement. Surtout que cet appui et cette affection pouvaient permettre à l'affranchi de s'élever dans la hiérarchie romaine et d'accumuler plus de revenus, surtout lorsque le patron était lui-même un homme d'une certaine importance, comme Cicéron et ses correspondants. L'importance de l'ascension sociale durant l'Antiquité est bien démontrée par le fait que certains hommes étaient prêts à se vendre à des hommes influents enfin d'obtenir des chances de promotion sociale par leur entremise.¹⁷³ L'esclave, puis l'affranchi, s'inscrivait en effet souvent sous le patronage de leur maître.

¹⁷² Smadja, *loc. cit.*, p. 90.

¹⁷³ Jacques Ramin et Paul Veyne, « Droit romain et société : les hommes libres qui passent pour esclaves et l'esclavage volontaire », *Historia*, 30, 4 (1981), p. 496-497.

D'autre part, le patronage pouvait unir un ami au statut social supérieur à un client moins favorisé. Le patronage n'excluait pas la possibilité d'une relation amicale mais impliquait toujours une relation hiérarchisée entre le patron et le client. Cette relation était souvent présentée comme une amitié s'exprimant par l'échange de faveurs réciproques,¹⁷⁴ et en définitive, cette relation pouvait aisément évoluer vers des sentiments d'affection et de sympathie entre le client et le patron. Ainsi, les échanges de services réciproques constituent encore de nos jours une composante de nombreuses relations amicales, sans que la différence hiérarchique ne soit d'une importance marquée dans notre société.

Ce lien social de patronage amical pouvait s'établir entre un affranchi et un ingénu, qu'il soit son patron ou pas, comme ce fut le cas entre Dionysius et Cicéron,¹⁷⁵ certes avec des hauts et des bas.¹⁷⁶ La relation orageuse entre l'Arpinate et cet affranchi d'Atticus est probablement typique d'une relation entre individus caractériels : Dionysius était prompt à entrer dans des crises de colère¹⁷⁷ et Cicéron, orgueilleux,¹⁷⁸ prenait probablement la mouche facilement, même si quelques tensions étaient causées par le double patronat de Dionysius.

Toutefois, en comptant les marques d'affection et de mécontentement de Cicéron pour Dionysius dans la *Correspondance*, on constate que les premières sont deux fois plus fréquentes, et que la dernière mention de Dionysius n'autorise pas à conclure qu'ils se

¹⁷⁴ Treggiari, *Roman social history*, p. 46-47.

¹⁷⁵ Att., VIII, 4.

¹⁷⁶ Pour les marques d'amitié : Att., IV, 14, 2 ; Att., IV, 11, 2 ; Att., IV, 15, 10 ; Att., IV, 18.5 ; Att., IV, 19, 2 ; Att., V, 3, 3 ; Att., V, 9, 3 ; Att., VI, 1, 12 ; Att., VII, 4 ; Att., VII, 7 ; Att., VII, 18 ; Att., X, 16 ; Att., XIII, 2b-3, 1 début ; Att., IV, 8a, 1 ; Att., IV, 15, 1, et pour les marques de mécontentement et de querelles : Att., VII, 8 ; 18 ; Att., VIII, 4 ; 5 ; 10 ; Att., IX, 12 ; 15 ; Att., X, 16.

¹⁷⁷ Att., VIII, 5.

¹⁷⁸ Plutarque, *Vie de Cicéron*, VIII et XXIII.

soient quittés en mauvais termes, ou même qu'ils ne soient pas restés amis (probablement avec des interruptions) jusqu'à la mort de Cicéron, qui survient 2 ans et 5 mois plus tard.¹⁷⁹ Pour comparaison, la *Correspondance* ne fait aucune mention de Tiron entre -49 et -46,¹⁸⁰ sans qu'il y ait raison de croire qu'ils aient été séparés plus de quelques mois par la maladie de Tiron.¹⁸¹

Dans le cadre de son patronage d'affranchis ou d'ingénus, Cicéron est amené à écrire des références pour plusieurs individus. Seules les références qui démontraient une affection et une sympathie ou une relation amicale ont été retenues dans le cadre de ce travail. Dans les autres, comme celles énumérant les qualités du dépendant, il est possible que Cicéron recommandait sans jamais l'avoir vu un dépendant qui était responsable du commerce outre-mer¹⁸² pour le propriétaire du commerce. Bradley, dans son livre *Slavery and Society at Rome*, montre par ailleurs que le patronage, lorsqu'il le fallait, s'étendait jusqu'aux esclaves des clients. C'est ce que permet d'établir une lettre de Cicéron,¹⁸³ qui recommande un esclave à l'un de ses correspondants. Par conséquent, il est important, dans le cadre de cette recherche, de respecter la distinction entre les liens d'amitié tels que nous l'entendons et ceux du clientélisme exclusivement politique, puisque les partenaires d'une relation de patronage s'appelaient souvent *amici*.¹⁸⁴

¹⁷⁹ William C. McDermott, « M. Cicero and M. Tiro », *Historia*, 21, 2(1972), p. 266.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 265.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 266.

¹⁸² Jacques Ramin et Paul Veyne, *loc. cit.*, p. 121 de : Dig. 40. 9. 10(Gaius).

¹⁸³ Fam. XIII, 45.

¹⁸⁴ Richard Saller, *Personal Patronage Under the Early Empire*, p. 12.

De même, si l'on doit être d'accord avec Morabito lorsqu'il soutient que le fait que le maître soigne son esclave n'est pas une marque de « bon rapport » entre les deux, mais est plus à mettre en lien avec la rentabilité,¹⁸⁵ il est logiquement difficile de soutenir que les soins apportés par Cicéron à Tiron ont pour but principal la rentabilité. Pour cause, les soins qui lui sont prodigués dépassent de loin la mesure du strict nécessaire : il lui envoie un cuisinier et quelqu'un qui l'aime bien pour lui tenir compagnie.¹⁸⁶ Treggiari écrit d'ailleurs à ce sujet que « *the correspondence between the two shows that the worst Cicero could be accused of was feather-bedding his freedman.* »¹⁸⁷

Tiron est d'ailleurs le dépendant qui reçoit le plus de marques d'affection dans le corpus : 30 marques sur les 72 répertoriées. En comparaison, Dionysius en reçoit seulement 13. La question se pose pourtant, s'agit-il seulement de marques d'amitié ? Hormis l'hypothèse faisant de Cicéron et Tiron des amants, dont il sera traité plus loin, une autre a été émise selon laquelle Tiron serait le fils de Cicéron né d'une concubine esclave.¹⁸⁸ Pour accepter cette thèse, il faut évidemment rejeter l'année de naissance donnée par St-Jérôme à Tiron, qui serait alors trop vieux pour être le fils de Cicéron.¹⁸⁹ En outre, Tiron est qualifié d'*alumnus* de Cicéron pour décrire la relation de Tiron avec son maître, puis de patron par Aulu-Gelle, mais seulement par lui.¹⁹⁰

¹⁸⁵ Morabito, *op. cit.*, p. 247.

¹⁸⁶ Fam., XVI, 15, 1-2.

¹⁸⁷ Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 218-219.

¹⁸⁸ McDermott, *loc. cit.*, p. 265.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 263. St-Jérôme, texte de R. Helm (1913) 168 *ad Olymp.* 194.1. Suet. *Rel.* P. 135, no 105 (*De viris illustribus*) A. Reifferscheid (1860).

¹⁹⁰ Hanne Sigismund Nielsen, « *Alumnus* : a Term of relation denoting Quasi-Adoption », *Classica & Mediaevalia*, 38(1987), p. 144. Aulu-Gelle, *Noctes Atticae*, XIII.9.1 « *Ciceronis alumnus et libertus adjutorque in litteris studiorum eius* »

Ce terme est problématique en lui-même, car il avait de nombreuses significations : il pouvait signifier élève ou partisan, mais pouvait également être utilisé tout simplement pour montrer de l'affection.¹⁹¹ Le mot pouvait aussi être un synonyme de fils ou désigner un esclave *verna* accepté peu après sa naissance dans la famille de son maître et élevé comme un fils, du moins émotionnellement.¹⁹²

Si Tiron était dans ce dernier cas, la question de savoir pourquoi Cicéron aurait attendu si longtemps avant de l'affranchir semble importante. La réponse est peut-être liée à l'âge de Tiron, ou du peu de différence qu'il pouvait y avoir dans la pratique à Rome entre le statut d'un fils, d'un esclave *alumnus* bien-aimé ou d'un affranchi, si l'état de fils naturel ou d'*alumnus* bien-aimé de Tiron était connu et respecté de toute la famille. Probablement qu'Aulu-Gelle voulait écrire « élève » lorsqu'il écrivait que Tiron était l'*alumnus* de Cicéron ou un *verna* élevé avec affection. C'est l'opinion de Shackleton Bailey, qui prend pour preuve le passage de la lettre Fam. XVI, 3 dans lequel Cicéron écrit « *me, magistrum tuum* »¹⁹³ et le passage Fam. XVI, 10 dans lequel Cicéron utilise le verbe *docui* avec Tiron en accusatif.¹⁹⁴ Néanmoins, Tiron aurait pu être le fils de Cicéron et son élève, mais s'il aurait été son fils, il serait fort probable que les écrivains postérieurs à Aulu-Gelle auraient relevé ce lien de parenté. Pourtant, une chose est certaine, le terme *alumnus* était presque toujours utilisé pour montrer de l'affection.¹⁹⁵

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 148.

¹⁹² *Ibid.*, p. 146.

¹⁹³ Cicéron s'adresse à Tiron dans ce passage.

¹⁹⁴ Cicéron, *Cicero : epistulae ad familiares*, vol. I, D.R. Shackleton Bailey, éd. Cambridge, Cambridge University Press, 1977, p. 346.

¹⁹⁵ Hanne Sigismund Nielsen, *Fosterer and Alumnus in Imperial Rome*, Lieu, Éditeur, p. 143.

La relation de Tiron et Cicéron semble alors, et jusqu'à preuve du contraire, une relation d'amitié et non d'amour filial, et cela malgré la faveur particulière dont cet affranchi jouissait dans la famille de Cicéron et les études auxquelles il eut droit. Il devait être rare qu'un esclave ait accès à de telles études, mais pas exceptionnellement rare, puisque la formation d'un esclave permettait au maître de spéculer sur le prix de l'élève et ne constituait en rien la preuve d'une affection particulière.¹⁹⁶

1.1.5 Représentativité des liens amicaux entre dépendants et ingénus dans la *Correspondance*

La *Correspondance* est-elle représentative des marques d'amitié que pouvait espérer un esclave ou un affranchi d'un ingénu dans la société romaine ? La formation stoïque d'un Cicéron, qui l'amenait à considérer l'humanité de ses affranchis,¹⁹⁷ l'éloignait-elle des standards de son époque ? Des marques d'amitié envers des dépendants par des ingénus ou des marques d'amitié de dépendants pour des ingénus se retrouvent-elles ailleurs que dans la *Correspondance* ? Oui. Notamment, le Digeste donne de nombreux exemples d'affection ou de sympathie pour des dépendants, affranchis surtout : un patron adopte son affranchi,¹⁹⁸ consent à ce qu'il obtienne la *restitutio natalium*, des testateurs recommandent des affranchis à leurs héritiers, les chargeant d'avoir une affection paternelle¹⁹⁹ ou des rapports amicaux avec eux,²⁰⁰ etc.

¹⁹⁶ Morabito, *op. cit.*, p. 247.

¹⁹⁷ Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 13.

¹⁹⁸ Morabito, *op. cit.*, p. 255. Dig. 1.5.27. (Ulpien)

¹⁹⁹ *Ibid.* Dig. 33.1.21.4. (Scaevola)

²⁰⁰ *Ibid.* Dig. 33.2.32 pr (Scaevola); 34.1.5. (Modestin).

Cependant, il est possible d’opposer aux marques d’affection apparaissant dans le Digeste que les législateurs les ont inventées en idéalisant le lien entre patron et affranchi. Néanmoins, il existe des preuves de marque d’affection et de sympathie envers des dépendants qui ont traversé les âges sans passer par la tradition manuscrite et à propos desquelles de tels soupçons ne sauraient être formulés. En effet, de nombreuses tombes indiquent l’affection que les patrons et les maîtres pouvaient avoir pour leurs dépendants : ainsi, une épitaphe²⁰¹ commémore un *alumnus* né de parents esclaves qui vécut 1 an et demi, mais fut affranchi avant, avec le prénom et le nom de son maître. À vrai dire, parmi les 28 inscriptions apparaissant dans CIL mentionnant le mot *alumnus* et le lien existant entre le nourricier et celui-ci, le quasi-adoptant est 15 fois un patron et 1 fois un maître.²⁰² Donc, lorsqu’il s’agit de quasiment adopter afin de prendre soin émotionnellement d’un enfant, la préférence va aux jeunes esclaves. Ce fut probablement le cas de Tiron. Le cas des *alumni* mis à part, dans le papyrus P. Oxy 494, un maître mentionne l’affection de son esclave pour lui.²⁰³

1.1.6 Lien entre l’affranchissement et l’amitié

Hormis la prédominance des affranchis quand il s’agit de recevoir des marques d’affection et d’amitié, les passages relevés dans la *Correspondance* démontrent à plusieurs reprises un lien de cause à effet entre l’amitié du maître et l’affranchissement. Ce lien, c’est Quintus qui l’exprime avec le plus de clarté dans la lettre Fam., XVI, 16, 1-2. À cet égard, le texte latin est plus clair que la version française : « *cum eum indignum illa fortuna hac nobis amicum quam seruum esse maluisti.* » *Amicum*, dans cette phrase,

²⁰¹ CIL VI 23289 et 8716.

²⁰² Nielsen, *loc. Cit.*, p. 179.

²⁰³ Bradley, *Study in Social Control*, p. 98.

renvoie directement au concept romain d'*amicitia*, qui unit les individus par des échanges de services et d'assistances réciproques. De plus, Quintus, dans une lettre à Cicéron, indique même que l'affranchissement fait d'un esclave un ami.²⁰⁴

Cette lettre exprime encore beaucoup de joie de la part du frère de Cicéron, qui se sent concerné par l'affranchissement de Tiron. À cet égard, Bradley souligne avec pertinence que l'affranchissement est un événement joyeux et, dans le cas de Tiron, un événement familial.²⁰⁵ Par sympathie, le patron pouvait ressentir la joie de son esclave et considérer son geste comme un véritable acte de bonté. L'affranchi entrait en effet dans la famille, sûrement à un niveau subalterne aux membres du noyau familial originel dans les familles de la *nobilitas*, mais son nom de famille devenait celui du *patronus* et il devenait attaché à la famille de son patron, même après la mort de ce dernier.²⁰⁶

Logiquement, la remarque de Quintus se tient. L'amitié est une relation d'affection et de sympathie envers un individu, qui doit être digne de cette affection. Autrement dit, la relation d'amitié en est une qui reconnaît la valeur d'un individu par rapport à la masse des amis possibles. Or, le statut d'esclave dénie la reconnaissance juridique de sa personnalité individuelle.²⁰⁷ Ce statut est loin d'être valorisé ou d'être considéré neutre dans la société romaine, c'est celui d'un être incapable, pervers, stupide et corrompu

²⁰⁴ Fam. , XVI, 6.

²⁰⁵ Bradley, *Slavery and Society at Rome*, p. 1.

²⁰⁶ Morabito, *op. cit.*, p. 186.

²⁰⁷ Andreau, *loc. cit.*, p. 194.

spirituellement.²⁰⁸ Au point qu'un stigma restait attaché aux affranchis, d'avoir un jour eut ce statut dégradant.²⁰⁹

En extrapolant davantage, nous pourrions inverser les termes de la phrase de Quintus : l'amitié, selon la conception romaine semble à Quintus incompatible avec l'esclavage. En effet, les *operae* dues par l'esclave au maître et les châtiments pouvant s'abattre sur lui s'il s'y dérobe rendent nul le concept romain d'amitié entre le maître et son esclave. Autrement dit, cette « amitié » ne peut être volontaire si elle est obligatoire. Dans le même ordre d'idées, une *amicitia* entre un ingénu et un esclave semble problématique, puisque l'esclave n'a pas assez d'autonomie pour pouvoir assister un ingénu : sa volonté s'efface bien souvent devant celle de son maître, qui décide à sa place.²¹⁰

Même si le maître ne libère pas immédiatement un ami esclave pour lequel il a une certaine estime, la reconnaissance de la valeur de sa personnalité s'oppose au caractère juridique de son statut. Essentiellement, l'esclave est reconnu comme une bonne personne, jugée favorablement par son maître, mais incapable d'exercer sa volonté indépendamment de son maître. Par conséquent, l'esclavage devient inutile, sauf d'un point de vue économique, puisque le bon esclave, jugé tel par le maître, est d'abord celui qui obéit de lui-même.²¹¹ Qui plus est, le paiement d'une somme au maître ou les *operae* permettent au maître de libérer l'esclave sans trop de pertes financières.²¹²

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 213 et p. 215.

²⁰⁹ Morabito, *op. cit.*, p. 175.

²¹⁰ Bradley, *loc. cit.*, p. 116.

²¹¹ C'est bien à cela que Cicéron mesure la fidélité si importante de ces affranchis. Smadja, *loc. cit.*, p. 98.

²¹² Morabito, *op. cit.*, p. 169. Ainsi, celui qui paie sa liberté ne doit pas d'*operae* à son maître.

De plus, la valeur que donne le maître à cet esclave par son amitié contraste alors avec son bas statut dans la société, ce qui peut apparaître comme une injustice, car si les Romains de l'époque étaient incapables de remettre le système esclavagiste en cause,²¹³ ils étaient capables de s'outrager que ce statut soit celui de gens qu'ils estimaient : il pouvait leur sembler injuste que de tels individus soient esclaves. C'est bien ce qu'écrit Quintus : « il ne méritait pas la condition où il était ».²¹⁴ Théoriquement, le statut d'esclave ne convenait donc pas à un individu qui s'était démarqué au point de devenir l'ami de son maître, mais une telle contradiction entre le statut et la valeur de l'ami devait plus jouer dans un milieu aisé comme celui des *Tullii* que dans un milieu pauvre, où l'esclave devait représenter un important investissement économique.

Dans la *Correspondance*, c'est l'affranchissement de Tiron et de Dionysius qui souligne le plus l'amitié que Cicéron leur porte. D'abord, dans le cas de Tiron, la très haute estime de Cicéron pour lui est évidente dans les trois lettres datant de l'époque de son esclavage, tout comme la crainte de l'Arpinate de le perdre.²¹⁵ Pour Bradley, il est certain qu'il y eut toujours des maîtres pour libérer leurs esclaves par gratitude et affection, comme c'est le cas pour Tiron.²¹⁶ Ainsi, Cicéron exigeait de Tiron sa guérison comme condition de son affranchissement, puisque l'idée de sa perte l'inquiétait tellement.

Le lien entre l'amitié de Cicéron pour Dionysius et l'affranchissement de ce dernier est plus difficile à établir. Une des raisons en est que Dionysius appartient à Atticus.

²¹³ Bradley, *Slavery and Society at Rome*, p. 135 et p. 137

²¹⁴ Fam., XVI, 16, 1-2.

²¹⁵ Fam., XVI, 10, 1, 2 ; XVI, 14, 1-2 ; XVI, 15, 1-2 et Bradley, *Slavery and Society at Rome*, p. 1.

²¹⁶ Bradley, *Slavery and Society at Rome*, p. 158 et Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 15.

Néanmoins, l'amitié, l'affection et la sympathie de l'orateur pour ce dernier pendant son esclavage ne laissent aucun doute.²¹⁷ Il écrit une note à l'intention de Dionysius dans une lettre destinée à Atticus pour le saluer et le qualifie d'homme merveilleux qui fait ces délices.²¹⁸ Le délai ne fut certes pas court entre les premières lettres élogieuses et l'affranchissement de Dionysius : deux ans et un mois.²¹⁹ Le délai reflète-t-il le temps que Cicéron prit pour obtenir l'affranchissement par Atticus ? Il est intéressant à ce sujet que la lettre concerne deux affranchissements simultanément,²²⁰ comme si un délai concernant probablement la forme de l'affranchissement avait conditionné le moment de celui-ci. Sinon pourquoi ne pas avoir affranchi Eutychides et Dionysius indépendamment l'un de l'autre, au moment de la prise de décision ?

Cicéron désirait l'affranchissement d'Eutychides, et il est possible de soutenir qu'il désirait également celui de Dionysius. L'indice principal en est le prénom de Dionysius, Marcus, celui de Cicéron. Un prénom fréquent, mais que cette lettre confirme avoir été donné en l'honneur de Cicéron.²²¹ De même, le verbe qui donne le nouveau nom de M. Pomposius Dionysius est au passif : impossible alors de savoir qui, d'Atticus ou du principal intéressé, a décidé du nom.

Que le nouveau prénom ait été choisi par Atticus ou Dionysius, il semblait à cette personne que le prénom devait faire honneur à Cicéron, même si Dionysius avait possiblement été élevé chez Atticus ou y avait travaillé beaucoup plus d'années. Certes,

²¹⁷ Att., IV, 14, 2 ; Att., IV, 11, 2.

²¹⁸ *Ibid.*

²¹⁹ Att., IV, 8, daté de juin -56, et affranchissement dans Att., IV, 15 le 27 juillet -54.

²²⁰ Att., IV, 15.

²²¹ *Ibid.*

Dionysius servait chez Cicéron depuis au moins un an,²²² mais était-ce suffisant pour que le prénom de Dionysius reflète celui de Cicéron ? La dénomination avait quand même une importance à Rome, surtout lorsqu'elle reflétait le statut de citoyen romain. Sur ce point, il faut noter que Dionysius, Eutychidès ou leur patron fit un choix au lieu de se contenter de répéter les noms et prénom habituels du patron, comme le voulait la coutume.²²³ L'amitié qui liait Dionysius et Cicéron expliquait-elle ce prénom, ou Atticus ou Dionysius sentait-il que l'ancien esclave devait montrer sa reconnaissance à Cicéron pour avoir encouragé et financé son affranchissement ?

Aucune certitude ne peut être établie, mais la probabilité que Cicéron ait travaillé à l'affranchissement de Dionysius augmente lorsque l'on répond à la question *Cui bono* ? En effet, Dionysius servait depuis un an chez Cicéron, qui avait l'intention de le garder à son service, comme le prouve sa hâte de le revoir exprimée à la fin de la même lettre²²⁴ et son mouvement de colère lorsqu'il refuse de le suivre en exil.²²⁵ L'affranchissement de Dionysius le rendait disponible pour passer la plupart de son temps à instruire Quintus et Marcus junior. Dans ces conditions, Atticus avait différentes alternatives : refuser que Cicéron garde gratuitement son esclave à son service durant des années, le louer à Cicéron (si ce dernier avait suffisamment d'argent pour ce faire), l'affranchir (Cicéron et Dionysius se chargeant alors de faire vivre l'affranchi) ou le vendre ou le céder gracieusement à Cicéron.

²²² Cicéron, *Correspondance*, T. III, L. –A. Constans, dir, Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 72.

²²³ Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 250.

²²⁴ Fam., IV, 15, 10.

²²⁵ Att. VII, 18.

Néanmoins, Cicéron était très endetté, et il est légitime de s'interroger sur ses moyens de louer ou acheter Dionysius au prix du marché pour un esclave aussi savant, ce qui laissait deux solutions : le don sans contrepartie ou l'affranchissement. Cette dernière paraît plus probable, considérant l'investissement nécessaire à la formation ou l'achat de Dionysius. Une solution ingénieuse aurait été pour Cicéron de payer une partie de l'affranchissement de Dionysius, gonflant ainsi le pécule de ce dernier, la somme devant par la suite être remboursée (avec ou sans intérêt) en *operae* chez lui. Ceci expliquerait le choix du prénom, tout en permettant à Cicéron, qui avait peu d'estime pour ce mode de paiement, d'éviter la question du salaire.²²⁶ Évidemment, l'amitié de Cicéron pour Dionysius explique en grande partie pourquoi il souhaitait l'avoir comme instituteur pour son fils et son neveu, puisqu'un individu moins instruit aurait sûrement fait l'affaire. À défaut, Tiron aurait sans doute pu s'en charger.

De plus, dans plusieurs endroits de la *Correspondance*, à cette *amicitia* romaine semble précéder une « amitié moderne », dans ce sens qu'à l'affranchissement précède une période durant laquelle le maître ou un ami du maître exprime de l'affection pour l'esclave. Ainsi, les lettres affectueuses, voire alarmées de Cicéron²²⁷ envoyées à Tiron lorsqu'il n'a pu accompagner son maître de retour de Cilicie précèdent son affranchissement d'un mois et demi au maximum. La première lettre dénotant l'affection de Cicéron pour Dionysius (Denys) fut écrite environ 2 ans avant son affranchissement. De même, à un moindre degré, lorsque Eutychidès reçoit son affranchissement à la fin de

²²⁶ Cicéron, *De Officiis*, 1, XLII.

²²⁷ Fam. XVI, 14, 1-2, Fam. XVI, 15, 1-2, Fam., XVI, 10.

juillet 54, Cicéron remercie Atticus de l'avoir libéré et semble y voir la preuve de l'amitié d'Atticus à son égard.²²⁸

Ainsi, il semble que Cicéron ressentait une dette envers Eutychidès pour la sympathie qu'il lui avait témoignée lors de son exil... de 3 à 4 années auparavant.²²⁹ Dans ce dernier cas, difficile de penser que cette sympathie ait été la principale cause de l'affranchissement d'Eutychidès comme l'écrit Smadja,²³⁰ mais la preuve que la sympathie de l'esclave avait touché l'orateur réside dans le fait qu'il s'en rappelait plusieurs années plus tard. On constate également que Cicéron suivait de près l'affaire de l'affranchissement d'Eutychidès, puisque dans une lettre précédant d'un mois l'affranchissement, il demande à Atticus de l'informer sur ce qu'il a fait au sujet de l'esclave.²³¹

Cicéron avait-il intercedé pour l'affranchissement d'Eutychidès ou de Dionysius ? C'est effectivement possible, mais rien ne le prouve directement et avec certitude. Toutefois, à deux reprises dans la *Correspondance*, l'amitié pour un esclave précède son affranchissement, tandis que l'affranchissement de Tiron est principalement motivée par l'amitié. Ainsi, le cas de Tiron constitue un exemple d'affranchissement pour cause d'affection. Il est probable que ce soit également le cas pour Dionysius et Eutychidès, par l'intermédiaire d'Atticus, mais qu'au contraire de Tiron, la *Correspondance* n'est gardé que des traces partielles d'une des causes de leur affranchissement. La faute n'en

²²⁸ Att., IV, 15, 1.

²²⁹ Att., IV, 15, 1.

²³⁰ Smadja, *loc. cit.*, p. 94.

²³¹ Att., IV, 16, 9.

incombe peut-être pas à la sélection de la tradition manuscrite, puisque Atticus et Cicéron pouvaient discuter des affranchissements lorsqu'ils se voyaient sans ressentir le besoin de reprendre leur discussion dans une lettre subséquente.

Néanmoins, l'idée selon laquelle les esclaves reçoivent plus de marques d'affection avant leur affranchissement et la conclusion que les affranchis reçoivent plus de marques d'affection que les esclaves se basent sur une distorsion due à la chronologie de la *Correspondance* et à l'importante part du corpus portant sur Dionysius et Tiron et doivent par conséquent être rejetées. Les questions suivantes doivent être posées : Tiron ou Dionysius auraient-ils eu moins la possibilité de conserver ces lettres avant leur affranchissement ou recevaient-il moins de lettres avant leur affranchissement ? Dans les faits, la chronologie du corpus de sources sur les esclaves et les affranchis dans la *Correspondance* ne dépend pas des correspondants dépendants, mais bien des archives de Cicéron. Les lettres appartiennent ainsi presque toutes à la même période chronologique.

En effet, Shackleton Bailey, dans sa biographie de l'Arpinate, indique que presque toutes les lettres appartiennent aux 20 dernières années de sa vie.²³² C'est-à-dire que la *Correspondance*, en plus de fournir peu d'informations sur le début de la carrière de l'orateur et politicien, n'en fournit guère plus sur les dépendants de l'époque. Impossible d'être certain que Cicéron n'ait pas eu un autre esclave ou affranchi favori mort avant que Tiron n'accède à cette faveur.

²³² Shackleton Bailey, *Cicero*, London, Duckworth, 1971, p. xii.

Somme toute, la conclusion selon laquelle les affranchis reçoivent plus de marques d'affection que les esclaves est hautement probable à la lumière de la *Correspondance*, mais aussi de la simple logique : l'esclave n'est affranchi que, comme le dit Quintus, lorsque sa condition semble indigne de lui à son maître.²³³ Le rapprochement entre le maître et l'esclave devait prendre un certain temps. De plus, le maître devait choisir de façon tout à fait subjective le moment où il estimait son esclave pleinement digne de l'affranchissement ou d'une réduction du prix de son affranchissement. Dans ces conditions, les délais dépendaient de la sensibilité et même de la fantaisie du maître. Ainsi, pourquoi ne pas affranchir Tiron sur-le-champ, puisqu'il risquait de mourir, plutôt qu'après son rétablissement, environ 1 mois plus tard ?²³⁴

Néanmoins, si l'esclave était à la merci de son maître, il ne faut pas oublier que dans cette relation amicale esclave-maître ou esclave-ami du maître, l'esclave n'a pas qu'un rôle passif. Pour maintenir cette relation, l'esclave doit se comporter en « ami ». C'est-à-dire que l'esclave doit être obéissant pour être agréable au maître et digne d'être affranchi. Il est en effet inutile d'attendre des *operae* d'un esclave désobéissant après un affranchissement, puisqu'une fois la peur du châtiment disparue,²³⁵ il serait encore plus désobéissant. Donc, l'affranchissement est une mesure pour les esclaves obéissants, qui par leur comportement se rendent plus « aimables » à leur maître et à ses amis. Fabre le comprenait déjà lorsqu'il écrivait que l'affection « implique, tout autant qu'un élan de la part de Cicéron, une action de Tiron pour se rendre aimable. »²³⁶

²³³ Fam., XVI, 16, 1-2.

²³⁴ Fam., XVI, 15, 1-2.

²³⁵ Fabre, *op. cit.*, p. 381.

²³⁶ *Ibid.*, p. 423.

Par ailleurs, la présence d'un affranchi ou d'un esclave de confiance auprès des hommes de la haute société romaine est une pratique bien attestée dans la *Correspondance*, qui en donne plusieurs exemples. Dans certains cas, comme ceux de Tiron, Statius,²³⁷ d'Apella²³⁸ (l'affranchi de M. Fabius Gallus²³⁹) et d'Alexis (l'esclave ou l'affranchi d'Atticus, si la comparaison avec Tiron faite par Cicéron peut être suivie jusque-là), le lien de confiance était doublé d'une relation amicale et affective entre le dépendant et son patron.

Pour autant, l'obéissance et « l'amabilité » de l'esclave ne garantissaient pas que le maître le considérerait comme un ami et le jugerait digne d'être affranchi. Un exemple de ce cas de figure apparaît dans la *Correspondance*, lorsque Cicéron déplore la mort d'un esclave fort gentil, Sosithée,²⁴⁰ mais qui n'en était pas pour autant devenu un affranchi, peut-être parce que son maître le considérait trop jeune. De plus, est-il utile d'ajouter que la *Correspondance* offre des exemples d'esclaves qui passent au statut d'affranchi sans que ne soit connue la relation qu'ils entretenaient avec leur maître ? Aegypta en est un exemple. Il apparaît d'abord dans une lettre comme un esclave qui aime bien Tiron et que Cicéron envoie le rejoindre, puis, dans des lettres subséquentes, comme un affranchi.²⁴¹ Est-ce que Cicéron aurait pu développer de l'amitié envers cet Aegypta ? Rien ne permet de l'établir.

²³⁷ Fam., XVI, 16, 2.

²³⁸ C'est également l'avis de Shackleton-Bailey, qui le compare à Tiron : *Epistulae ad Familiares*, vol. II, p. 430.

²³⁹ Fam., VII, 25.

²⁴⁰ Att., I, 12, 4.

²⁴¹ Comme esclave : Fam., XVI, 15 ; Att., VIII, 15 ; comme affranchi : Att., XII, 37 ; Att., XIII, 3.

Finalement, ce passage mentionnant l'amitié entre Tiron et Aegypta, à défaut d'être utile à la compréhension de l'amitié efficace qui entraîne l'affranchissement, permet de révéler un autre réseau de liens amicaux entre dépendants, esclaves à ce moment. La lecture de la *Correspondance* montre ainsi que si l'affranchissement par amitié existait à Rome, en ce qui concerne entre autres les affranchis de confiance que les maîtres de la haute société se choisissaient comme auxiliaires, de nombreux esclaves appréciés par leur maître ou aimés d'eux n'étaient pas affranchis pour autant. Même si l'esclave n'était pas, dans le développement d'une relation amicale, un objet passif, il n'en demeurerait pas moins que l'initiative et le pouvoir demeuraient en grande partie dans la volonté et la personne du maître.

1.1.7 Représentativité de la *Correspondance* de Cicéron : l'affranchissement par amitié ailleurs dans le monde romain

L'affranchissement par amitié existait dans l'Empire romain et la relation entre Cicéron et Tiron est devenue la preuve par excellence de l'existence d'amitié entre dépendants et maîtres/patrons. Toutefois, à quel point est-ce que Cicéron est représentatif de son époque ? Treggiari soutient que, comme Horace, Cicéron traitait ses esclaves comme des êtres humains,²⁴² alors que d'autres, comme Carcopino, cherchaient à faire le contraire. Dans ce contexte, pour mesurer la représentativité de Cicéron lorsqu'il affranchissait un esclave par amitié, il faut se tourner vers d'autres témoignages de l'Antiquité, et vers les traces archéologiques.

²⁴² Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 13. Horace, *Satirae*, ii. 7. 75ff.

D'ailleurs, les sources juridiques de l'Antiquité indiquent qu'un ami de l'esclave peut lui donner de l'argent pour lui permettre d'être affranchi.²⁴³ Une manière d'être affranchi pour l'esclave était de réunir un pécule assez important pour s'acheter à son maître par le biais d'un tiers qui devait l'affranchir. L'argent de ce rachat était en principe déboursé par l'esclave, mais pas obligatoirement.²⁴⁴ Néanmoins, il fallut attendre Marc-Aurèle et Verus pour que l'esclave qui ne serait pas affranchi par l'acheteur subventionné par ses soins puisse aller se plaindre devant les autorités romaines.²⁴⁵ La constitution de Marc-Aurèle et Verus prouve que des esclaves étaient prêts à risquer leur pécule ou leur espoir de liberté sur la bonne foi d'un tiers, ce qui donne une idée du lien de confiance qui avait alors été établi entre l'esclave et ledit tiers.

Cependant, le don d'argent par un ami ne peut constituer qu'un affranchissement « indirect » d'amitié. De plus, le Digeste évoque une autre méthode pour un tiers de permettre l'affranchissement d'un esclave ne lui appartenant pas : le versement d'une somme en argent au maître.²⁴⁶ Mais ces dons étaient-ils effectués par amitié ? Sans nul doute certains l'étaient, mais d'autres pouvaient être motivés par le désir de marier une affranchie qui appartenait à un autre ou de libérer des proches encore esclaves.

²⁴³ Morabito, *op. cit.*, p. 167. cf. Ulpien Dig. 40.1.4.10.

²⁴⁴ *Ibid.*

²⁴⁵ *Ibid.* Marcien d. 40.1.5 pr.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 167 et 248. Par esclave : (chez un auteur anonyme) Dig. 40.1.6 (Alfenus) ; Dig. 15.3.2 (Iavolenus) ; Dig. 41.4.9 (Julien) ; Dig. 16.1.13 pr (Gaius) ; Dig. 37.15.3 (Marcellus) ; Dig. 15.1.50.3 (Papinien) (il emprunte l'argent à un tiers) ; Dig. 41.3.4.16 (Paul, Sabinus, Cassius) ; Dig. 41.4.2.14 (Celsus) ; Dig. 44.5.2.2 (Ulpien) ; Dig. 4.3.7.8 (Pomponius) ; Dig 15.1.11.1 (le maître peut déduire du pécule la somme que l'esclave doit lui verser pour l'obtention de sa liberté) ; Dig 15.3.3 pr (emprunte l'argent à un tiers) ; Dig. 16.3.1.33 (Julien) (indirectement : il dépose la somme chez un tiers afin qu'il la remette à son maître) ; Dig. 33.8.8.5 (Labéon) ; Dig. 38.1.32 (Modestin). L'argent est fourni par un tiers chez Dig. 12.1.19 pr (Julien) ; Dig. 37.15.3 (Marcellus) ; Dig. 22.2.5 pr (Scaevola) ; Dig. 19.5.7 (Papinien) ; Dig. 40.1.19 ; Dig 19.5.5.2 (Julien) ; Dig. 40.12.38.1 ; Dig. 41.3.4.17 ; Dig. 12.4.1 pr (Ulpien) ; Dig. 12.4.3.2-3 (Proculus)-4 ; Dig. 12.4.5.2-3-4 ; Dig. 38.2.34.

Les solidarités familiales jouaient parfois un rôle important dans les stratégies d'affranchissement, comme le prouve la loi Aelia Sentia en tolérant l'affranchissement de fils nés esclaves par leur père avant cet âge.²⁴⁷ Cette loi, émise en l'an 4 av. J.-C., interdisait les affranchissements d'esclaves avant qu'ils n'aient atteint l'âge de 30 ans,²⁴⁸ mais prévoyait des exceptions pour permettre à l'affranchi et à l'ingenu d'affranchir ses propres enfants. Logiquement, à défaut de famille, un esclave affranchi pouvait ressentir une affection quasi familiale pour ses co-esclaves d'autrefois... et juger de la filiation véritable d'un fils d'esclave pouvait être difficile à l'époque romaine. Les esclaves et les affranchis pouvaient non seulement profiter ainsi de solidarité familiale, mais sans doute de solidarités quasi-familiales permettant aux jeunes esclaves d'être libérés plus tôt en « abusant » de la loi. Autrement, le Digeste reste muet sur l'affranchissement pour cause d'amitié. La raison en est probablement que les juristes étaient moins intéressés par le pourquoi que par le comment des affranchissements.

Ce sont les inscriptions et les sources épigraphiques qui donnent la confirmation ultime que des affranchissements par amitié eurent lieu dans l'Empire romain. De ces témoignages ont été répertoriés par Treggiari : des exemples d'affranchissement par amitié ont subsisté dans les inscriptions des monuments funéraires érigés par des patrons pour leur affranchi et par des affranchis pour leur patron.²⁴⁹ De plus, un papyrus égyptien

²⁴⁷ Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 209. Gaius, *Institutiones*, 19 (*Lex Aelia Sentia*).

²⁴⁸ Thomas E. J. Wiedemann, « The Regularity of Manumission at Rome », *The Classical Quarterly, New Series*, vol. 35, n° 1 (1985), p. 162.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 210. CIL I 1547=Degr. 565 ; CIL I 1332=Degr. 928, 2^e éd.

relevé par Bradley rapporte que des esclaves furent affranchis par leur propriétaire à cause de leur bonne volonté et de leur affection.²⁵⁰

Par contre, il est impossible de connaître la fréquence des affranchissements par amitié. Sûrement, cette dernière a-t-elle fluctué selon les provinces, les époques et les situations économiques dans l'Empire romain. D'après Morabito,²⁵¹ les affranchissements gracieusement offerts étaient une pratique rare. C'est en effet fort probable, puisqu'ils étaient économiquement défavorables au maître. Mais, sans être gratuit, un affranchissement pouvait être favorisé par un maître amical, par des dons d'argent ou une réduction du coût.

Somme toute, des affranchissements par amitié eurent lieu et firent partie de la réalité avec laquelle les dépendants durent composer. Mais à côté des affranchissements acquis grâce à l'amitié du maître et d'amis ingénus, beaucoup d'autres devaient être favorisés par cette amitié. Ainsi, les raisons pour libérer un esclave devaient souvent être confuses et mixtes, la sympathie et l'amitié pouvant côtoyer des raisons économiques ou de prestige.²⁵²

La reconnaissance du mérite individuel de l'esclave était, selon Treggiari, la raison principale des affranchissements,²⁵³ mais ce mérite pouvait autant être celui d'un comportement amical et obéissant que se matérialiser par une somme sonnante et

²⁵⁰ Bradley, *Study in Social Control*, p. 98. (κατ' εὐνοίαν καὶ φιλοστοργίαν P. Oxy. 494 ; P. Tebt 407)

²⁵¹ Morabito, *op. cit.*, p. 169.

²⁵² Bradley, *Study in social control*, p. 87.

²⁵³ Treggiari, *Roman Freedmen*, p. 13.

trébuchante prouvant la productivité et l'excellence de l'esclave capable de l'accumuler. Autrement dit, l'amitié, l'affection et la sympathie sincère d'un maître pour son esclave signifiaient une reconnaissance de sa personnalité, mais l'amitié ou l'affection du maître ne signifiait pas nécessairement que l'affranchissement serait gratuit.

Le profit réalisé par la récupération du pécule amortissait le coût de l'affranchissement tout en pouvant être perçu par l'ami « libérateur » comme un gage supplémentaire de l'« amitié » de l'esclave à son égard, et donc du mérite de ce dernier. Néanmoins, les liens sociaux entre dépendants et ingénus ne se limitaient pas à l'amitié: des liens sexuels et maritaux (ou quasi maritaux) pouvaient s'établir entre eux.

1.2 Sexualité et mariage entre dépendants et ingénus

1.2.1 Les liens sexuels presque absents de la *Correspondance*

La sexualité entre ingénu(e)s et dépendant(e)s n'est pas un sujet traité directement dans la *Correspondance*. Sur ce point, même Carcopino, un des historiens modernes les plus acharnés contre Cicéron et la *Correspondance*, reconnaît lui-même que la *Correspondance* n'implique Cicéron dans aucune relation amoureuse ou sexuelle.²⁵⁴ Cicéron n'y fait l'objet d'aucun scandale, car l'affection comme l'amour entre un(e) ingénu(e) et un(e) dépendant(e) était un sujet de scandale dans la Rome antique.²⁵⁵

Non que l'acte sexuel entre un maître, un patron, un ingénu et un(e) dépendant(e) fut en soi un objet de scandale. Pour les Romains, la chasteté n'était pas une vertu partagée par

²⁵⁴ Carcopino, *op. cit.*, p. 136.

²⁵⁵ Fabre, *op. cit.*, p. 448.

les hommes et les femmes. Seules ces dernières y étaient soumises, tandis que le maître et le patron pouvaient faire ce qu'ils voulaient de leurs esclaves et de leurs affranchi(e)s.²⁵⁶ Ainsi, Martial cherche à avoir l'esclave d'un maître dans le but d'avoir une relation sexuelle avec l'esclave.²⁵⁷ De même, « sodomiser son esclave était innocent », écrit Veyne.²⁵⁸ L'esclave était obligé de se soumettre à son maître, et donc de se laisser violer si ce dernier le désirait.²⁵⁹ L'affranchi pouvait y échapper, mais pas sans être moralement condamné, car l'affranchi se devait de se laisser faire « par devoir ».²⁶⁰ Au contraire, si l'esclave pénétrait son maître, c'était une preuve de mépris du dépendant envers ce dernier.²⁶¹

Le scandale résidait dans la conceptualisation normative que les Romains avaient de la sexualité et de l'ordre social. Pour eux, il existait deux formes d'activité sexuelle de natures différentes, une forme active et une forme passive.²⁶² En somme, la forme active était perçue comme l'activité sexuelle virile consistant à pénétrer une personne dont l'activité sexuelle était d'être pénétrée passivement.²⁶³ Cette dernière activité sexuelle, passive, était définie comme féminine.²⁶⁴

²⁵⁶ Paul Veyne, « Les Noces du couple romain », dans *Sexe et Pouvoir à Rome*, Paris, Tallandier, 2005, p. 159.

²⁵⁷ Bradley, *Study in Social control*, p. 52 ; Cf. Mart. Epig. 8.73)

²⁵⁸ Paul Veyne, « L'homosexualité à Rome », dans *Sexe et Pouvoir à Rome*, Paris, Tallandier, 2005, p. 188.

²⁵⁹ Paul Veyne, « L'avortement à Rome », dans *Sexe et Pouvoir à Rome*, Paris, Tallandier, 2005, p. 179.

²⁶⁰ Fabre, *op. cit.*, p. 448.

²⁶¹ Veyne, « L'homosexualité à Rome », p. 188.

²⁶² Ruth Karras Mazo, « Active/Passive, Acts/Passions : Greek and Roman Sexualities », *The American Historical Review*, 105 (2000), p. 1250.

²⁶³ *Ibid.*, p. 1255.

²⁶⁴ *Ibid.*

Ainsi, l'homme qui en pénétrait d'autres était perçu comme très viril,²⁶⁵ parce que la gent féminine ne lui suffisait pas à assouvir son désir viril de pénétration, tandis que l'homme pénétré était féminisé.²⁶⁶ L'ingénu qui était un homosexuel passif ou un *impudicus* était méprisé de ces contemporains.²⁶⁷ La passivité sexuelle d'un citoyen chez les Romains dénotait un manque de virilité,²⁶⁸ un défaut complètement incompatible avec la magistrature, une tâche réservée à l'homme, à l'ingénu, à celui qui avait toujours commandé sans jamais avoir eu le devoir d'être *impudicus*. Contrairement aux Grecs, les Romains tenaient les relations sexuelles passives avec un jeune ingénu comme condamnables,²⁶⁹ alors que s'il s'agissait d'un jeune esclave, ce n'était que brouille sans importance.²⁷⁰ C'est qu'en effet, un Romain devait être perçu comme viril pour pouvoir revendiquer un rang important et de l'autorité.²⁷¹

Le scandale d'une relation sexuelle entre un homme libre et un dépendant, c'est lorsque cette relation implique une inversion de l'ordre social normal, lorsqu'il amène le maître, le patron ou l'ingénu à se laisser « dominer » par le dépendant ou la dépendante avec lesquels il a des relations sexuelles. Cette domination s'exerce dans un premier lieu, comme lors de l'amitié, sur l'influence du dépendant sur le citoyen romain, une influence allant supposément jusqu'à replacer l'ingénu dans un statut d'esclave « symbolique » du dépendant ou de la dépendante.

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 1256.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 1261. cf Marilyn B. Skinner, « Ego mulier : The Construction of Male Sexuality in Catullus », dans Hallet and Skinner, *Roman Sexualities*, 129-150.

²⁶⁷ Veyne, « L'homosexualité à Rome », p. 192.

²⁶⁸ *Ibid.*

²⁶⁹ Craig A. Williams, « Greek Love at Rome », *The Classical Quarterly, New Series*, 45, (1995), p. 525.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 532.

²⁷¹ Karras, *loc. cit.*, p. 1261. cf Marilyn B. Skinner, « Ego mulier: The Construction of Male Sexuality in Catullus », dans Hallet et Skinner, *Roman Sexualities*, 129-150.

Évidemment, ce genre d'accusation était encore plus grave lorsqu'elle était faite au dépend d'un magistrat, renvoyant à une inversion grave de l'ordre social dans laquelle un dépendant à travers un magistrat exercerait un pouvoir sur des hommes libres. C'est ce genre d'accusation contre Antoine qui apparaît à plusieurs reprises dans la *Correspondance*. Bien entendu, Cicéron qui détestait Antoine se faisait une joie de reprendre cette accusation.

C'est l'actrice Cythéris, affranchie de P. Volumnius Eutrapélus²⁷² qui fait l'objet de scandale. Elle aurait trop d'influence sur son amant Antoine, au point que Cicéron le qualifie tout simplement de « fervent de Cythéris », en latin, *noster Cytherius*.²⁷³ Antoine en est ridiculement réduit à ne se qualifier que par la dépendante qui est sa maîtresse, comme s'il en était entièrement envahi. Dans une autre lettre, Cicéron se moque de nouveau d'Antoine : « Cela vaut certes mieux que mon confrère Antoine, avec une actrice portée en litière au milieu de ses licteurs! »²⁷⁴

Cet amalgame entre Cythéris et les licteurs est une attaque contre ce pouvoir exercé prétendument par Cythéris sur un magistrat romain; le contraste est en effet fort entre la dépendante « dominatrice » exerçant une certaine influence sur son amant²⁷⁵ et les licteurs, symbole d'une magistrature importante censée protéger l'harmonie sociale!

²⁷² Jean Beaujeu, *op. cit.*, p. 274.

²⁷³ Att. , XV, 22.

²⁷⁴ Att. , X, 16, 5.

²⁷⁵ Jean Beaujeu, *op. cit.*, p. 274.

Non seulement Antoine est-il scandaleusement épris de cette Cythéris, d'après Cicéron, mais Cythéris elle-même devient scandaleuse dans toute sa personne, parce qu'elle est une dépendante qui ne respecte pas les conventions hiérarchiques romaines par son « détournement » d'Antoine et sa conduite scandaleuse, « hors norme » en sa présence. Carcopino a probablement raison en pointant que Cicéron n'était pas fier d'avoir participé à un repas en la présence scandaleuse de la maîtresse d'Antoine.²⁷⁶

Il a par ailleurs senti le besoin de s'en justifier auprès d'Atticus.²⁷⁷ Ces « excès » sont pris comme des preuves de sa domination sur Antoine, puisqu'il accepte son comportement et des preuves du mépris de Cythéris (et d'Antoine) pour les conventions sociales romaines. Cicéron dénonce ces fautes dans sa *Correspondance*, en des termes qui peuvent sembler excessifs au lecteur moderne, mais étaient justifiés aux yeux de Cicéron :

Cependant, notre homme transporte avec lui, en litière ouverte, Cythéris, sa « seconde épouse »; sept autres litières suivent de près, avec les petites amies; et... il y a celles des petits amis. Vois de quelle mort hideuse nous nous mourons et doute, si tu le peux, que l'autre à son retour, vaincu ou vainqueur, se livre à un massacre!²⁷⁸

L'inversion des valeurs sociales à laquelle se livrent Cythéris et Antoine semble pour Cicéron si importante qu'elle devient une illustration de la destruction de la Rome républicaine et une preuve de la dangerosité d'Antoine.

La seconde forme de domination du dépendant amoureux sur son maître est la sexualité active que ce dernier exercerait sur son maître ou patron. Les attaques politiques visant la virilité des magistrats se poursuivaient donc sur ce terrain et Fabre souligne qu'à cet

²⁷⁶ Carcopino, *op. cit.*, p. 143.

²⁷⁷ Fam., IX, 26, 2.

²⁷⁸ Att., X, 10, 5.

égard également, Antoine subissait des accusations.²⁷⁹ En fait, l'affranchi qui servait de mignon était couramment le prétexte d'attaque politique et hormis Antoine, César, Sylla et Octavien subirent les mêmes accusations.²⁸⁰

Cependant, la *Correspondance* n'en traite pas et les accusations de la *Correspondance* contre Cythéris et Antoine nous informent davantage sur les convenances sociales et les mœurs politiques des Romains que sur la sexualité entre ingénu et dépendante. Toutefois, la *Correspondance* permet également de savoir que Cythéris fut la favorite d'Antoine entre le 14 mai 49 et le 22 juin 44, donc durant au moins 4 années, et ce, en dépit que leur relation prêtait à des attaques de nature politique. Une telle durée de la relation permet de penser que cette dernière n'était pas que de nature sexuelle, mais qu'une certaine affection, voir de l'amour a existé dans cette relation, même si à sens unique.

La *Correspondance* ne rapporte également pas les relations sexuelles supposées entre Cicéron et ses dépendants. En fait, elle ne rapporte aucune relation sexuelle de Cicéron, même avec des concubines, ce qui à son époque n'était pas condamnable.²⁸¹ Dans ces conditions, il est possible que Cicéron ait adopté la position de certains philosophes de son époque qui interdisait les affaires extra-conjugales aux hommes.²⁸² Cependant, d'après Pline, Cicéron aurait envoyé des écrits amoureux à son affranchi Tiron²⁸³ et selon Veyne, un chercheur sérieux, mais qui ne cite pas sa source, Cicéron aurait chanté les

²⁷⁹ Fabre, *op. cit.*, p. 448.

²⁸⁰ *Ibid.*

²⁸¹ Treggiari, *Roman marriage*, p. 300.

²⁸² *Ibid.*, p. 200.

²⁸³ Fabre, *op. cit.*, p. 449., cf. Pline le Jeune, *Epistulae*, VII, 4, 3-6.

baisers que lui donnaient ses esclaves secrétaires.²⁸⁴ Cependant, ces dires étaient-ils des accusations prêtant au scandale rapporté par quelques Romains désirant nuire à Cicéron?

Rien de moins sûr, car si l'homosexualité était scandaleuse pour des lecteurs chrétiens postérieurs, ce ne l'était pas nécessairement pour des Romains de la fin de la République et des deux premiers siècles de l'Empire. Si scandale il y avait entre Tiron et Cicéron, ce n'était sûrement pas dans une homosexualité active de ce dernier pour un dépendant, mais l'âge de Tiron au moment des faits, car normalement, lorsque l'esclave commençait à développer une pilosité au niveau du visage, le maître devait arrêter de l'obliger à être sodomisé.²⁸⁵

Néanmoins, cette « convenance » était si peu respectée par certains maîtres et patrons qu'il y avait même un mot pour désigner ce dépendant sodomisé : *exoletus*.²⁸⁶ À cet égard, l'âge de Tiron dans la correspondance est sujet à débat : une certaine tradition le fait naître vers -103 avant Jésus-Christ,²⁸⁷ tandis que Cicéron le qualifie d'*adulescentus* en -50, un terme s'appliquant habituellement pour les jeunes gens de 17 à 30 ans, mais parfois plus.²⁸⁸

Dans tous les cas, ils semblent que les relations sexuelles entre dépendant(e)s et ingénu(e)s qui retenaient l'attention des Romains, dans la *Correspondance* comme pour Cicéron, étaient davantage celles qui liaient un ingénu et un affranchi(e) que celles liant

²⁸⁴ Veyne, « L'homosexualité à Rome », p. 189. cf. Pline le Jeune, *Epistulae*, VII, 4, 3-6.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 194.

²⁸⁶ *Ibid.*

²⁸⁷ McDermott, *loc. cit.*, p. 263.

²⁸⁸ Flobert, « *adulescentus* », p. 29.

un esclave à un ingénu(e). Néanmoins, les relations sexuelles unissant un dépendant(e) à un maître ou un patron ou un ingénu étaient courantes, même si elles apparaissent peu dans la *Correspondance* et qu'elles étaient régies par des règles sociales qui nous apparaissent étranges.

1.2.2 Représentativité et affranchissement par les liens sexuels dans la Correspondance et dans l'Empire romain

En conclusion, la *Correspondance* n'est pas représentative des liens sexuels qui existaient entre dépendants et ingénus au dernier siècle de la République, la preuve indirecte étant tous les discours des Romains sur les normes sexuelles entre les dépendants et leurs supérieurs... et le fait indiscutable que les Romains percevaient les femmes, les garçons, les filles et les esclaves comme des partenaires sexuels passifs potentiels.²⁸⁹ De même dans la comédie romaine, les seuls rôles homosexuels présentés sont ceux entre un maître et son esclave.²⁹⁰ Quant aux relations hétérosexuelles entre affranchie et patron, voire un autre ingénu, l'institution sociale du concubinat en est une preuve solide.²⁹¹ Il était ainsi fréquent que des hommes de haut rang entretenaient ou visitaient des concubines de rang moindre.²⁹²

Cythéris en est presque un exemple dans la *Correspondance*, mais elle a plusieurs particularités dont celle de ne pas être l'affranchie d'Antoine, mais cette situation ne devait pas être très fréquente puisque Marcien dans le Digeste écrit qu'il n'est pas

²⁸⁹ Rabun Taylor, "Two Pathic Subcultures in Ancient Rome", *Journal of the History of Sexuality*, 7, 3 (Jan. 1997), p. 324.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 342.

²⁹¹ Morabito, *Droit romain et réalités sociales de la sexualité servile*, p. 378

²⁹² Treggiari, *Roman marriage*, p. 52.

nécessaire de devoir déclarer devant témoin son concubinat avec l'affranchie d'un autre patron.²⁹³ De plus, Cythéris n'est pas qu'une concubine, elle est également une des courtisanes de Rome qui vivait de l'argent qu'elle gagnait des relations sexuelles qu'elles avaient avec 1 ou 2 clients aisés.²⁹⁴ Du reste, une concubine de l'époque n'était pas obligatoirement une courtisane.

Sans surprise, aucun esclave de la *Correspondance* n'obtient son affranchissement suite à une relation sexuelle avec son maître... et il est fort probable qu'aucun esclave ne se mérita son affranchissement uniquement pour avoir eu une relation sexuelle avec son maître. En effet, la relation sexuelle est due au maître comme nous l'avons vu et n'a pas plus de valeur seule que n'importe quel travail effectué par lui sous la contrainte.

Cependant, l'obéissance de l'esclave aux ordres ou sa « complaisance » à s'exécuter était interprétée par le maître en terme de *fides* ou d'amitié à son égard. Et évidemment, l'esclave ingrat et rebelle pour lequel le maître n'avait aucune affection ou sympathie n'était pas le candidat idéal à l'affranchissement. Au contraire, l'esclave « obéissant » et « amical » dans le contexte mentionné plus haut pouvait se mériter la reconnaissance, l'amitié, voir même l'amour de son maître...

Toutefois, il faut souligner que si l'esclave pouvait tenter ainsi d'augmenter son admissibilité à l'affranchissement, le maître décidait des mérites de chacun, imposant son opinion sur le caractère méritoire qualitativement autant que quantitativement des actions

²⁹³ Morabito, *loc. cit.*, p. 378.

²⁹⁴ Treggiari, *Roman marriage*, p. 302.

de son esclave. Ainsi, ce qui était très méritoire pour un maître pouvait ne pas l'être chez un autre et ce qui pour nous marquerait une intimité très importante pouvait ne pas l'être du tout chez certains maîtres.

1.2.3 Le mariage avec un affranchi(e): une mésalliance pour l'ingénu(e)

Tout d'abord, il faut comprendre que le mariage n'était pas un droit reconnu aux esclaves.²⁹⁵ Les unions entre esclaves et les unions entre eux et des partenaires libres existaient cependant et portaient le nom de *contubernia*.²⁹⁶ Toutefois, ces unions n'avaient aucune conséquence juridique.²⁹⁷ D'ailleurs, ce terme de *contubernium* était loin d'être propre aux unions d'esclaves.

Ils désignaient la camaraderie entre soldats qui logeaient sous la même tente, la vie commune d'un jeune homme avec un général auquel il était attaché, le commerce, la société, l'intimité, la liaison d'amitié et le logement d'esclaves.²⁹⁸ L'absence de terme particulier aux relations des esclaves est un indice parlant de l'intérêt des maîtres pour ce genre de relations. Des maîtres qui d'ailleurs, ne s'intéressaient pas plus à leur origine²⁹⁹ ou aux familles de leurs affranchis.

Enfin de bien comprendre l'implication d'un mariage entre un ingénu et un dépendant, il faut connaître la base de ce qu'était un mariage à l'époque pour un Romain. Premièrement, elle était la seule institution romaine qui permettait à un citoyen de

²⁹⁵ Veyne, « Les noces du couple romain », p. 157.

²⁹⁶ Treggiari, *Roman marriage*, p. 51.

²⁹⁷ Judith Evans-Grubbs, « "Marriage More Shameful Than Adultery: Slave-Mistress Relationships, "Mixed Marriages", and Late Roman Law », *Phoenix*, 47 (1993), p. 126-127.

²⁹⁸ Flobert, « *contubernium* », p. 180.

²⁹⁹ Smadja, *loc. cit.*, p. 88.

produire des héritiers de son sang,³⁰⁰ pouvant hériter de son statut de citoyen, de ses propriétés et être reconnus socialement comme enfants légitimes, étant donné que seul le mariage rendait possible la garantie de la filiation³⁰¹ par l'interdit de l'adultère qu'il imposait à la future mère.³⁰² Au contraire, une *contubernalis* ne pouvait être accusée d'adultère, donc rien ne garantissait légalement la légitimité de ces enfants, donc les enfants héritaient de son statut à elle.³⁰³

En outre, les enfants étaient très importants dans la société romaine: ils étaient la continuation de la famille de leur père et de son nom, tout en étant une assurance, car il pourrait faire vivre leurs parents âgés si ces derniers avaient la chance de vivre longtemps.³⁰⁴ Or, sans mariage, la seule postérité possible pour un Romain était dans l'adoption.

Deuxièmement, le mariage romain était un acte privé,³⁰⁵ réglementé par la loi romaine et était un droit du citoyen romain que l'affranchi acquérait.³⁰⁶ Le mariage permettait également à l'affranchi d'exercer sa puissance paternelle sur sa descendance³⁰⁷ et de transmettre son statut de citoyen romain. Cependant dans de nombreux cas, l'affranchissement n'était qu'une marque de faveur du maître envers sa maîtresse ou un processus destiné à lui permettre de donner des enfants libres à son patron: l'esclave

³⁰⁰ Treggiari, *Roman marriage*, p. 8.

³⁰¹ *Ibid.*

³⁰² *Ibid.*, p. 199-200. Phintys.

³⁰³ *Ibid.*, p. 53. *Codex Justinianus*, 9.9.23 pr (290 apr. J. – C.).

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 11. Lucrèce, 4.1255-56; Cicéron, *Pro Cluentio*, 32; Suétone, *Caligula*, 12, I; Sénèque l'Ancien, *Controversiae*, 2.1.7; CIL 6.18086 = CE 1581;

³⁰⁵ Veyne, « Les noces du couple romain », *loc. cit.*, p. 158.

³⁰⁶ Andreau, *loc. cit.*, p. 227.

³⁰⁷ John A. Crook, *Law and Life of Rome*, London, Thames and Hudson, 1967, p. 109.

« sexuelle » déjà au service de son maître était affranchie et continuait son service en devenant la maîtresse entretenue... ou l'épouse officielle du citoyen romain si elle avait de la chance,³⁰⁸ quoique dans la pratique, le changement de statut pouvait dans ce cas être peu sensible à l'ancienne esclave.

En effet, le patron avait la tutelle de son affranchie³⁰⁹ et pouvait ainsi à la fin de la République l'empêcher de contracter un mariage qui ne lui plaisait pas.³¹⁰ L'affranchie dépendait donc juridiquement d'une façon importante sur son ancien maître. Le mariage entre une affranchie et un ingénu était assez répandu au 1er siècle avant Jésus-Christ et beaucoup plus rare était le mariage entre une ingénue et un affranchi comme le prouvent les témoignages littéraires et les preuves archéologiques.³¹¹

Par contre, les Romains étaient défavorables au mariage entre une femme d'un statut ou d'une richesse plus importante que celle de son mari, parce que cela renversait la hiérarchie normalement admise dans un mariage: l'épouse obéissant à son époux, le *paterfamilias*.³¹² Pour la société romaine « aisée », le mariage était l'union entre deux familles de même statut dont les enfants pourraient hériter du rôle social et des propriétés. En outre, il existait à Rome des stratégies familiales d'élévation sociale se basant sur le mariage, par conséquent, le mariage d'une fille avec un affranchi, un individu d'un statut social inférieur, ne pouvait que démontrer le « déclin » de la famille, incapable de contracter une alliance avec un membre d'un statut égal.

³⁰⁸ *Ibid.*

³⁰⁹ Fabre, *op. cit.*, p. 490.

³¹⁰ Andreau, *loc. cit.*, p. 227.

³¹¹ Evans-Grubbs, *loc. cit.*, p.127 et 130.

³¹² *Ibid.*, p.126.

D'un autre côté, pour un « *homo novus* » comme Cicéron, marier sa fille avec un patricien était une réalisation, puisque c'était marquer sa réussite et celle de sa famille que de pouvoir contracter une alliance avec une famille d'un statut social plus élevé. Ainsi, il parvint à marier Tullia à Dolabella de la famille patricienne des Cornélii.³¹³ Dans ce contexte pour la haute société romaine, marier sa fille avec un affranchi, même son affranchi était hors de question.³¹⁴

En conséquence, c'est sans surprise que dans la *Correspondance*, un échange de lettres qui intéresse surtout des patriciens et des plébéiens riches, le mariage entre affranchi(e) et ingénu(e) n'est pas traité. Un seul passage implique peut-être le mariage d'une ingénue avec un affranchi. Néanmoins, rien de moins sûr, ce mariage est celui de la soeur d'un individu dont le statut reste incertain (affranchi, pérégrin, citoyen romain au surnom grec?) avec un affranchi. Ce mariage est celui de la soeur d'Achille avec l'affranchi de C. Vibius Pansa Caetronianus, Glycon mentionné dans la lettre Ad. Br. , I, 6.

Autant dire qu'il s'agit peut-être du mariage entre 2 affranchis, entre un affranchi romain et une pérégrine, entre un affranchi et une fille d'affranchi... Plus éclairant est le passage de la *Correspondance* où Cicéron mentionne le mariage, non d'une affranchie et d'un ingénu, mais d'Antoine avec la fille d'un affranchi : Fadia, la fille de C. Fadius.

« J'ai eu de la peine à me tenir à l'écart de cette histoire; aussi je l'effleurerai, sans aucune offense pour Sicca ou Septimia, juste assez pour que les enfants de nos enfants soient informés, sans le fiel de Lucilius, qu'Antoine a eu des enfants de la fille de C. Fadius. »³¹⁵

³¹³ Ronald Syme, "No Son for Caesar?", *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, Vol. 29, 4 (1980), p. 431-432.

³¹⁴ Evans-Grubbs, *loc. cit.* , p.126.

³¹⁵ Att. , XVI, 11.

Il est clair que pour Cicéron, il est important de souligner cette mésalliance d'Antoine, et que les générations postérieures s'en souviennent. Évidemment, si Cicéron tient à ce que l'histoire se rappelle ce mariage, ce n'est guère par amour de la généalogie, mais pour nuire à son ennemi politique. D'ailleurs, ces informations apparaissent dans la deuxième Philippique.³¹⁶ Le but de Cicéron quand il diffuse cette information est de rapprocher Marc Antoine de la servitude, de le contaminer par le sang servile coulant dans les veines de son ancienne femme, bref, d'utiliser cette mésalliance comme une arme politique.³¹⁷

Pour qu'une attaque politique soit possible en utilisant un mariage avec la fille d'un affranchi, il fallait que les mariages soient extrêmement rares entre les nantis de la République romaine et les affranchi(e)s...et même entre ces nantis et les enfants d'affranchis, sinon, Cicéron n'aurait rencontré que l'incompréhension, voire la colère de ses interlocuteurs. Éviter le déclin du statut social de la famille était une raison de ne pas épouser un(e) affranchi(e) et une autre était de garder la « pureté » du sang de la famille, donc d'éviter qu'on finisse par lui reprocher au fil des mariages avec des dépendants une origine surtout servile.³¹⁸

Toutefois, le mariage avec un(e) affranchi(e), voire un enfant d'affranchi devait être beaucoup plus commun dans la plèbe urbaine romaine, où le statut le plus commun était celui d'affranchi.³¹⁹ Des preuves archéologiques prouvent notamment que parmi les

³¹⁶ Jean Beaujeu, *Correspondance*, t. X, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1991, p. 245, cf. Cicéron, *Philippicae*, XIII, 23.

³¹⁷ Clavel-Leveque, *loc. cit.*, p. 8.

³¹⁸ Treggiari, *Roman marriage*, p. 123.

³¹⁹ Charles Richard Whittaker, « Le pauvre », dans *L'homme romain*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 355.

artisans et les commerçants de la Rome de la fin de la République et du début de l'Empire les mariages entre affranchis et ingénus étaient communs.³²⁰

Étant donné la *nobilitas* de la plupart des correspondants, la *Correspondance* n'est pas représentative des relations maritales existant entre le peuple des Romains (ingénus) en général et les dépendants. Toutefois, elle est sans doute représentative de l'absence ou du faible nombre de relations maritales entre les membres de la *nobilitas* et les dépendant(e)s, car ces relations n'étaient pas encore interdites aux membres de la classe sénatoriale. En effet, les mariages entre patriciens et affranchies semblaient si contre-nature à Auguste qu'il les interdit aux sénateurs, à leurs fils et à leurs petits-enfants³²¹ en -18 avant J. -C. par la *Lex Julia de maritandis ordinibus*.³²² Cette interdiction était une innovation par rapport aux lois précédentes sur le mariage³²³ et avait pour but de maintenir la dignité du Sénat.³²⁴ Ainsi, aucune loi n'empêchait les sénateurs, leurs fils et leurs petits-fils d'épouser une affranchie lors de la rédaction de la *Correspondance*, ce qui ne signifiait pas que ces sénateurs épousaient fréquemment des affranchies à l'époque républicaine.

Finalement, rien dans la *Correspondance* de Cicéron, pour la même raison qui fait défaut à la représentativité, n'évoque l'affranchissement d'un(e) esclave à fin de mariage, mais les mariages avec des affranchis étaient assez fréquents dans la plèbe et il est évident

³²⁰ Treggiari, *Roman marriage*, p. 123. ILLRP 977.

³²¹ Treggiari, *Roman Marriage*, p. 61-62. (Digeste, 23.2.47)

³²² *Ibid.*, p. 60.

³²³ *Ibid.*

³²⁴ *Ibid.*, p. 61.

qu'un maître désirant marier son esclave devait l'affranchir pour se faire.³²⁵ La libération d'une esclave pour mariage était d'ailleurs une des raisons valables permettant à un jeune homme d'affranchir selon le Digeste.³²⁶ Ainsi, une femme pouvait être affranchie plus tôt qu'elle ne l'anticipait pour être mariée à son maître³²⁷ et il lui était très dur par la suite de se défaire de ce mari s'il en avait la tutelle.

2. Évaluer le dépendant: idéologie de la *fides*

Le début de ce travail a été consacré à la description des liens sociaux partagés entre les dépendants et les ingénus dans la *Correspondance* et à leur analyse dans leur contexte. Cependant, un autre lien social sous-estimé est celui de l'évaluation des dépendants par leur maître et patron. Cette évaluation est très importante dans une société esclavagiste, car le maître doit toujours juger le niveau de dangerosité de ses dépendants et leurs capacités avant de leur confier des tâches.

Smadja souligne dans ce sens un passage prouvant que Cicéron évalue ces esclaves,³²⁸ il s'agit de Fam. , XVI, 15, 2. Néanmoins, des lettres sont plus explicites comme celles félicitant Cicéron ou Atticus pour des affranchissements, car somme toute, l'affranchissement est la sanction suprême d'un jugement favorable du maître envers son ancien esclave.

³²⁵ Evans-Grubbs, *loc. cit.*, p.130.

³²⁶ Treggiari, *Roman Marriage*, p. 120. cf. G. I. 18-19; Ulp. 1.12ff.

³²⁷ Bradley, *Study in Social Control*, p. 110.

³²⁸ Smadja, *loc. cit.*, p. 92.

2.1. La *fides*, mesure universelle des dépendants

Évaluer son dépendant, sa fidélité surtout, était parfois une question de vie ou de mort pour le maître. À la fin de la République, certes, les révoltes de masse d'esclaves avaient cessés,³²⁹ mais les esclaves n'en continuaient pas moins de résister autrement à leur maître : ils s'échappaient, se suicidaient³³⁰ et lorsque leur maître dépassait la limite du supportable, le tuaient.

Ce fut le sort que ses esclaves réservèrent à L. Minucius Basilus, un des meurtriers de César, lorsqu'ils se révoltèrent contre les castrations qu'il leur infligeait.³³¹ La *fidelitas* est la caractéristique principale de l'affranchi comme le prouve Smadja en analysant le passage Fam. , XVI, 16, 2 :

« Si la fidélité de Statius m'est si douce, combien dois-tu en apprécier les avantages chez ton affranchi, quand s'y ajoute le charme d'un lettré, d'un causeur, d'un esprit cultivé, toutes choses qui valent mieux que ces qualités mêmes que j'apprécie chez le mien. »

Smadja remarque avec pertinence que la fidélité dans cette phrase est la qualité essentielle, celle capable de peser dans la balance autant que toutes les autres qualités que Tiron et Statius possèdent. Non seulement Quintus, mais Cicéron également caractérisait le bon affranchi par sa fidélité.³³² Cependant, la *fides* n'était pas qu'une qualité possédée par les dépendants : c'était un des concepts-clés de la civilisation romaine et Cicéron définit lui même la *fides* comme...

³²⁹ Thébert, *loc. cit.*, p. 198.

³³⁰ Paul Veyne, « Rome antique: le suicide n'est pas obscène » dans *Sexe et Pouvoir à Rome*, Paris, Tallandier, 2005, p. 111.

³³¹ Jérôme Carcopino, *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, T. 2 : *La propagande impériale*, Paris, l'artisan du livre, 1947, p. 248. Appien, B. C. , III, 98.

³³² M. Clavel-Leveque, « Les rapports esclavagistes dans l'idéologie et la pratique politique de Cicéron: leurs représentations et leur fonctionnement d'après la Correspondance des années 50-49 av. J.-C. », dans *Texte, Politique, Idéologie : Cicéron, pour une analyse du système esclavagiste : le fonctionnement du texte cicéronien*, Paris, Les Belles Lettres, 1976, Clavel, p. 252.

«...le fondement de toute justice parce qu'elle est permanence et vérité de ce qui a été dit et convenu entre des hommes »³³³

En français, le concept de *fides* se traduit par confiance, la parole donnée, l'assurance, la protection, l'assistance, la loyauté, la bonne foi, la droiture, la sincérité, l'authenticité.³³⁴

Gérard Freyburger offre une définition plus spécifique qui permet de comprendre le flou de la traduction française :

*« Ainsi, lorsqu'il y a promesse, la fides symbolise une triple attente : celle du bénéficiaire de la promesse, qui s'attend à ce que celle-ci soit tenue ; celle de l'auteur de la promesse, qui a conscience que s'adresse à lui une attente pouvant être identique à sa propre attente ; celle enfin de tiers, à propos du comportement de l'auteur de la promesse. Et lorsqu'il y a appel à la fides, celle-ci interdit qu'on sollicite des délais et une modification des conditions : il y a donc stabilisation de ces attentes... »*³³⁵

Cette définition rejoint celle de Cicéron : la *fides* est la fidélité à ce qui avait été convenu.

La personne possédant cette qualité de la *fides* est donc une personne de confiance, dont l'assistance, la loyauté, la bonne foi, la droiture et la sincérité sont assurées. Évidemment, le serviteur qui a la *fides* est celui qui une fois affranchi, remplira ses *operae* fidèlement, et à ce sujet, Cicéron évalue clairement la fidélité de Tiron à ses *operae* et les percevaient d'une façon complémentaire.³³⁶ Fabre souligne que comme les *operae*, la *fides* était perçue dans un sens unique, allant du dépendant vers le maître ou patron qui la jugeait suffisante ou non.³³⁷

³³³ Collectif. « Fides » dans *Thesaurus Linguae Latinae*. Cicero, *De Officiis*, 1, 23.

³³⁴ Flobert, « *fides* », p. 301.

³³⁵ Gérard Freyburger, « Points de vue récents sur la *Fides* romaine », dans Jacqueline Champeaux et Martine Chassignet, dir. *Aere perennius : en hommage à Hubert Zehnacker*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2006, p. 186.

³³⁶ Fabre, *op. cit.*, p. 393, cf. Fam. XVI, 12; cf. Att. , IX, 17.

³³⁷ *Ibid.*

C'était par ailleurs l'obsession des patrons à la fin de la République et au début de l'Empire que de faire respecter leurs obligations aux affranchis.³³⁸ Par conséquent, il est compréhensible que Cicéron lie les rapports entre patron et affranchi selon ce concept de *fides*. La *fides* était également prédominante dans l'évaluation des esclaves, car plus sa *fides* envers le maître était assurée, plus il faisait un bon affranchi potentiel. En effet, le maître pouvait physiquement châtier l'esclave qui se révélait déloyal, alors qu'exiger qu'un affranchi accomplisse ses *operae* était plus difficile.

Le maître et le patron cependant ne caractérisaient pas seulement leur esclave et leur affranchi directement en terme de *fides*, mais la plupart des qualificatifs qu'ils utilisaient avaient indirectement un lien avec la *fides* de l'esclave et de l'affranchi dont il était question. Par exemple, l'affranchi devait à son patron l'*obsequium*, le respect dû à un père.³³⁹ Ce devoir protégeait bien sûr l'ancien maître contre l'affranchi qui ne pouvait plus porter plainte contre lui.³⁴⁰ L'*obsequium* était aussi une continuité par rapport au respect que l'esclave, membre de la famille, devait à son maître et au *paterfamilias*.

Cependant, aucun affranchi et esclave déloyal envers son maître ou patron ne pouvait être en même temps respectueux envers lui. L'*obsequium* de l'esclave et de l'affranchi, comme beaucoup de qualités attendues des dépendants, sous-entendait la *fides*. La perception idéologique du bon et du mauvais dépendant est pertinente dans ce travail parce que c'est en empruntant cette logique que l'ingénu, le maître ou le patron sélectionnera les dépendants assez dignes pour qu'ils puissent lier des liens amicaux ou

³³⁸ Andreau, *loc. cit.*, p. 252.

³³⁹ *Ibid.*, p. 234.

³⁴⁰ Fabre, *op. cit.*, p. 379.

sentimentaux avec eux. Évidemment, le jugement de l'ingénu peut varier dans le temps au sujet d'un dépendant, comme le montre l'exemple de la relation entre Cicéron et l'affranchi Dionysius.³⁴¹

2.2 Les dépendants comme représentant du maître et du patron.

Beaucoup d'études mettent en évidence l'importance de l'assimilation de la personne du dépendant à son maître ou à son patron. À ce propos, Fabre relève un dicton romain : «*improbi sunt, malus fit* » qu'il traduit par « à l'esclave malhonnête, mauvais maître ». ³⁴² Ce dicton peut avoir deux lectures différentes, mais qui se rejoignent : dans une première explication de ce dicton, l'esclave, qui est un coupable et un criminel,³⁴³ est sous les ordres d'un mauvais maître, mauvais parce que incapable de le châtier comme il se doit, de le contrôler ou à défaut, de s'en débarrasser.³⁴⁴ Dans une seconde explication, le maître aurait été contaminé par le comportement « servile » et criminel de ses dépendants et aurait renoncé à les châtier ou pire, il aurait participé des crimes commis par eux.³⁴⁵ Dans un cas comme dans l'autre, ces lectures assimilent les qualités du dépendant à ceux du maître.

Cicéron était habité par la crainte que la malhonnêteté de Philotime puisse lui être attribuée lorsqu'il soupçonne Philotime de nuire aux intérêts financiers de Milon. L'affranchi, associé dans cette tâche avec Cicéron., gère les biens rachetés de Milon

³⁴¹ cf. Att. , IV, 15, 10; Att. , IV, 11, 2; Att. , IV, 19, 2; Att. , V, 3, 3; Att. , VII, 7; Att. , VII, 18; Att. VIII, 4; Att. , VIII, 10; Att. , IX, 12; Att. , IX, 15, 5; Att. , X, 16; Att. , X, 2; Att. , XIII, 2b-3, 1 début;

³⁴² Fabre, *op. cit.*, p. 410. Plaute, *Mostellaria* , v. 873.

³⁴³ Dumont, *op. cit.*, p. 669.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 724.

³⁴⁵ Fabre, *op. cit.*, p. 410.

durant l'exil de ce dernier et détournait en effet de l'argent des biens à remettre à Milon pour son propre compte.³⁴⁶ Il s'ensuivit alors une série de lettres où Cicéron utilise des précautions comme écrire les passages sensibles en grec ou en énigmes enfin que ses soupçons ne restent connus que de lui et Atticus, tant le sujet risque de faire l'objet de scandale si révélé.³⁴⁷ Sans aucun doute, Cicéron prenait ce danger au sérieux. Hormis Fabre, Clavel-Leveque démontre aussi l'assimilation de Dionysius et de son patron Atticus par Cicéron dans sa *Correspondance*.³⁴⁸

À l'opposé du mauvais dépendant, le bon dépendant est un représentant de la capacité de son maître ou de son patron à exercer avec discernement son pouvoir sur sa *familia*. Effectivement, le maître en menaçant son esclave de châtiment et le patron en faisant pression sur ses affranchis devait amener ses dépendants à adopter un comportement qui lui soit profitable.³⁴⁹ De plus, le dépendant devant se soumettre à la volonté de son maître ou patron, il devient un représentant de cette volonté devant les autres ingénus, sa volonté propre étant alors assimilée à celle de son maître.

De même, le dépendant qui travaille à gagner la faveur ou la satisfaction de son maître et patron, parfois durant des années voire des décennies, risque grandement d'assimiler son bien-être à celui de ce dernier. Dans le contexte romain où prévalait la théorie de l'unicité des pouvoirs, il était donc important, surtout pour un magistrat d'avoir des dépendants

³⁴⁶ L. –A. Constans et Jean Bayet, *Correspondance, t. IV*, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1967 (1964), p. 198-199.

³⁴⁷ John Nicholson, « The Delivery and Confidentiality of Cicero's Letters », *The Classical Journal*, 90 (1994), p. 42-43. cf. Att. , V, 8, 2; Fam. , VIII, 3, 2.

³⁴⁸ Clavel-Leveque, « Les rapports esclavagistes dans l'idéologie et la pratique politique de Cicéron: leurs représentations et leur fonctionnement d'après la Correspondance des années 50-49 av. J.-C. », *loc. cit.*, p. 275.

³⁴⁹ Smadja, *loc. cit.*, p. 252.

irréprochables, afin d'être lui-même au-dessus de tout soupçon de « mauvaise gestion » de ses affaires personnelles³⁵⁰ ou pire, de collusion criminelle avec ses dépendants.³⁵¹

Par conséquent, dans quelle mesure l'évaluation des dépendants et les qualificatifs qui leur sont associés se rapportent à la personne du dépendant plutôt qu'à celle du maître ou patron? Le maître ou patron risque d'être porté à se louer lui-même à travers ses dépendants et à déprécier les autres maîtres ou patrons à travers leurs dépendants.³⁵² Ces comportements devaient exister dans la Rome républicaine, mais étaient balisés.

Tout d'abord, un maître ou un patron qui surévalueraient les qualités de ses dépendants, surtout un magistrat, paraîtraient incapables de leur imposer son autorité, de les évaluer et de se rappeler leurs défauts et le pire de tout, pourraient paraître contaminés par eux ou sous leur influence. Rappelons-nous que les Romains craignaient que la source du pouvoir du magistrat et du *paterfamilias* se déplace au bénéfice de ses dépendants et quand il croyait que c'était le cas, des rumeurs peu flatteuses naissaient sur le dos du magistrat incapable de conserver son pouvoir.³⁵³

Une deuxième borne est le ridicule qui aurait frappé celui qui dirait trop de bien d'un mauvais dépendant, même au maître ou au patron de ce dernier, qui pourraient même sentir son autorité envers ce dépendant contesté s'il sentait que son ami se plaçait du côté du mauvais dépendant. Finalement, celui qui médit les dépendants d'un maître ou d'un patron en dépassant tout ce qui paraît probable risque de se ridiculiser et d'encourir la

³⁵⁰ Q. fr. , I, 1.

³⁵¹ Fabre, *op. cit.*, p. 410.

³⁵² *Ibid.*, p. 98.

³⁵³ Q. fr, I, 2, 3.

colère du maître ou patron qui verra sa capacité d'exercer son autorité contestée... sans parler qu'il risque de se douter que l'attaque le vise lui, plutôt que ses dépendants. La médisance et la vantardise existaient, mais elles ne pouvaient pas trop s'écarter de la réalité sans perdre de leur vraisemblance et sans risque pour le vantard ou le menteur.

2.3. Le bon dépendant

Le bon dépendant est d'abord fidèle et loyal à son maître ou patron, mais sa fidélité se révèle par plusieurs autres qualités qu'il possède. Ainsi, le qualificatif de *probus* revient souvent dans les lettres de la *Correspondance* pour décrire des dépendants. *Probus* et ses déclinaisons apparaissent pour des affranchis en Fam., XIII, 23, 2 et en Fam., XIII, 23, 2 pour L. Cossinius Anchialus, en Fam., XIII, 69 pour C. Curtius Mithrès, en Att., VII, 2, 3, pour M. Tullius Tiron, en Fam., XIII, 46 pour L. Nostius Zoïlus, en Fam., XIII, 21, et pour C. Avianus Hammonius.

L'affranchi *probus* est celui dont la *fides* a été éprouvée, vérifiée, et qui fut donc trouvé bon.³⁵⁴ La *fides*, dans le cas d'un affranchi, signifie le respect d'une promesse ou des attentes de son patron, sous forme de services favorisant l'intérêt de ce dernier.³⁵⁵ Smadja insiste sur le fait que, sa *fides* ayant été démontrée, le dépendant *probus* est celui qui sera prêt à se montrer fidèle et à rendre des services lorsqu'on aura de nouveau besoin de lui.³⁵⁶ D'autres qualificatifs associés aux dépendants insistent sur la bonne volonté et la facilité d'en obtenir des services et des bénéfices. Il s'agit d'*officiosus* et *frugi*.³⁵⁷

³⁵⁴ Flobert, « *Probo, as, are, avi, atum* » et « *Probus, a, um* », p. 592

³⁵⁵ Freyburger, *loc. cit.*, p. 592.

³⁵⁶ Smadja, *loc. cit.*, p. 97.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 96-97.

Officiosus et *Officiositas* se traduisent par officieux, obligeant, serviable³⁵⁸ et par complaisance, empressement officieux, obligeance.³⁵⁹

L'obligeance et la serviabilité peuvent également apparaître dans le mot *officium*.³⁶⁰ Ensemble, ces mots qualifient donc le dépendant capable de rendre service. Ces mots servent à qualifier l'esclave Orphée,³⁶¹ C. Avianus Hammonius³⁶² et l'esclave Nicanor.³⁶³ De même, Cicéron ne manque pas, lorsqu'il recommande L. Livinélius Tryphon, de souligner qu'il en a reçu de grands services (*officia*) et qu'il a su reconnaître en lui la fidélité et la vraie bonté (*benivolentiam hominum et fidem*).³⁶⁴

Frugi, l'adjectif indéclinable, le datif singulier de *frux* au sens figuratif, apparaît cependant plus souvent dans la *Correspondance*. Fabre explique que ce mot rend compte de l'honnêteté et des bénéfices qu'on peut recevoir du dépendant qu'il désigne.³⁶⁵ En effet, si *frugi* sert souvent à qualifier l'homme rangé, sage, sobre, frugal et honnête,³⁶⁶ il a un lien sémantique avec le mot *frugalitas*, qui désigne la modération, la sagesse, la sobriété et la frugalité, mais aussi une bonne récolte de fruits.³⁶⁷ Le dépendant *frugi* est celui qui rapporte des bénéfices par son bon travail, en d'autres termes, celui qui montre sa *fides* par des *operae* qui bénéficient particulièrement à son maître ou à son patron. Ce

³⁵⁸ Flobert, « *Officiosus* », p. 506.

³⁵⁹ Flobert, « *Officiositas* », p. 506.

³⁶⁰ Flobert, « *Officium* » p. 506.

³⁶¹ Fam., XIV, 4, 4.

³⁶² Fam., XIII, 21.

³⁶³ Att., V, 20, 9.

³⁶⁴ Fam., XIII, 60, 1.

³⁶⁵ Fabre, *op. cit.*, p. 404-405.

³⁶⁶ Flobert, « *Frugi* », p. 312.

³⁶⁷ *Ibid.*, « *Frugalitas* ».

qualificatif est utilisé pour le libraire Décius,³⁶⁸ l'affranchi Dionysius,³⁶⁹ T. Ampius Ménandre³⁷⁰ et Glycon.³⁷¹

Deux autres qualificatifs positifs attribués au dépendant sont la *temperantia* et la *modestia*.³⁷² D'après Fabre, ces qualificatifs sont liés au dépendant qui sait se tenir à la place qui lui convient dans la société romaine, sans être pris d'orgueil en se comporter d'une manière qui n'est pas celle d'un esclave ou d'un affranchi.³⁷³ *Temperatia* signifie ainsi « modération, mesure, retenue »³⁷⁴ et *modestia* « ce qui fait qu'on garde la mesure, modération, conduite modeste, modestie ».³⁷⁵

Le dépendant sans *temperatia* et *modestia* est donc celui qui ne sait pas rester à sa place, donc qui tente de désobéir, d'échapper aux *operae* ou pire, qui peut tenter d'influencer son maître et de détourner son pouvoir de façon à l'exercer lui-même. Évidemment, ce comportement est celui des dépendants déloyaux. Contrairement à ceux-là, les dépendants modestes, qui ont une *temperatia*, ne représentent aucun danger pour l'ordre social hiérarchique et demeurent ainsi fidèles à leur maître ou patron. Dans la *Correspondance*, la *temperatia* est une qualité de Tiron.³⁷⁶

³⁶⁸ Fam., V, 6, 1.

³⁶⁹ Att., VII, 4.

³⁷⁰ Fam., XIII, 70.

³⁷¹ Ad Br., I, 6.

³⁷² Fabre, *op. cit.*, p. 403.

³⁷³ *Ibid.*

³⁷⁴ Flobert, « *Temperantia* », p. 745.

³⁷⁵ Flobert, « *Modestia* », p. 465.

³⁷⁶ Fam., XVI, 9.

Cicéron semble préférer le mot *modestia* et son adjectif *modestus* pour exprimer la réserve des dépendants, car il l'utilise davantage, pour Tiron,³⁷⁷ C. Curtius Mithrès,³⁷⁸ Diogène,³⁷⁹ T. Ampius Ménandre,³⁸⁰ Sabinus³⁸¹ et Glycon.³⁸² Sans surprise, la plupart des qualificatifs positifs se retrouvent rassemblés dans les lettres de recommandations. En outre, les mêmes qualificatifs sont utilisés pour les esclaves et les affranchis, sauf pour *probus*, dont il n'existe aucune mention pour un esclave dans la *Correspondance*. Cette similitude des qualificatifs est affirmée d'ailleurs par Fabre dans son livre *Libertus*,³⁸³ qui souligne la continuité entre les meilleurs des esclaves et les affranchis.

Néanmoins, s'il est une notion positive pour le dépendant qui est par essence davantage associée aux affranchis qu'aux esclaves, c'est celle de gratitude.³⁸⁴ Fabre explique que l'affranchi est tenu à une éternelle gratitude et reconnaissance pour son affranchissement envers le maître qui l'a libéré.³⁸⁵ Relativement à la notion de *fides*, celles de *gratus* et de *gratissimus*³⁸⁶ ne peuvent que s'additionner à cette dernière. Ainsi, un dépendant, qu'il soit esclave ou affranchi, ne peut être déloyal et reconnaissant, il ne peut être que déloyal et ingrat, ou reconnaissant et fidèle. De plus, lorsque le dépendant est agréable, ce sont surtout ses services qui le sont.³⁸⁷ Cicéron utilise le terme de *gratus* pour Alexis,³⁸⁸ et à

³⁷⁷ Att., VII, 5, 2.

³⁷⁸ Fam., XIII, 69, 2.

³⁷⁹ Fam., II, 12, 2.

³⁸⁰ Fam., XIII, 70.

³⁸¹ Fam., XV, 20.

³⁸² Ad Br., I, 6.

³⁸³ Fabre, *op. cit.*, p. 408.

³⁸⁴ Clavel-Leveque, « Les rapports esclavagistes dans l'idéologie et la pratique politique de Cicéron : leurs représentations et leur fonctionnement d'après la *Correspondance* des années 50-49 av. J.-C. », *loc. cit.*, p. 273.

³⁸⁵ Fabre, *op. cit.*, p. 412.

³⁸⁶ *Ibid.*

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 413.

³⁸⁸ Att., V, 20, 9.

plusieurs reprises pour Tiron.³⁸⁹ À ces qualités s'ajoutent que, pour Cicéron la culture représentait un important lien entre lui et ses dépendants, mais probablement ne s'agissait-il pas d'une qualité importante pour un dépendant hors des milieux lettrés.

2.4. Le mauvais esclave, le mauvais affranchi

À l'opposé du bon dépendant, la *Correspondance* qualifie aussi le mauvais dépendant. Les passages concernant les mauvais dépendants y sont plus nombreux que ceux sur les bons dépendants, dans un rapport de 100 contre seulement 82. Le mauvais dépendant y apparaît comme l'antithèse du bon. Si le bon dépendant se définit d'abord par sa *fides*, le mauvais dépendant, lui, est d'abord marqué par son incapacité à obéir et à se montrer fidèle.

Au contraire du dépendant *probus* et *officiosus*, le mauvais dépendant est paresseux et représente une nuisance plutôt qu'un bénéfice. Il peut même être *improbus*, qui peut se traduire comme mauvais, méchant, pervers, malhonnête, démesuré, effronté, impudent.³⁹⁰ Ce qualificatif est utilisé pour Chrysippe,³⁹¹ M. Pomponius Dionysius³⁹² et l'esclave fugitif Dionysios.³⁹³ Le terme semble assez fort pour que, dans deux cas sur trois, il désigne des dépendants qui avaient déserté leur poste.

³⁸⁹ Fam., XVI, 1 ; Fam., XVI, 6 ; Fam., XVI, 17 ; Fam., XVI, 25.

³⁹⁰ Flobert, « *Improbus* », p. 360.

³⁹¹ Att., VII, 2.

³⁹² Att., IX, 15, 5.

³⁹³ Fam., V, 11, 3.

Ensuite, pour ce qui est des dépendants « incapables », qui ne sont pas *frugi*, Cicéron ne mâche pas ses mots. Il qualifie Hilarius de « *nequam hominem* », ³⁹⁴ un vocable qu'une traduction moins classique franciserait en « un homme qui ne vaut rien », ³⁹⁵ plutôt qu'en « parfait coquin. » ³⁹⁶ Il rajoute même fripon (*nebulonem*) dans la même lettre. Un autre homme, un courrier, possiblement un dépendant, est qualifié de bon à rien dans la lettre Att., XII, 38, et un courrier de Sestius subit le même sort en Att., XVI, 14. Diphile, après avoir mal placé des colonnes, apparaît dans une autre lettre comme le type même de l'incapable, comme son seul nom permet de le comprendre. ³⁹⁷ Tyrannion est qualifié à un endroit de paresseux. ³⁹⁸

D'autres qualificatifs servaient pour désigner les dépendants qui ne savaient pas rester à leur place et respecter l'*ordo rerum*. L'un des plus communs évoque le crime : le dépendant ou son action est qualifié de *sceleratus*. La fuite de Chrysippe est qualifiée de criminelle par Cicéron dans une lettre, ³⁹⁹ et celle de Licinius est pareillement criminelle, mais Cicéron y dénonce également l'audace mal placée du fugitif. ⁴⁰⁰ M. Pomponius Dionysius est également qualifié de criminel dans une lettre reflétant la colère de Cicéron à son égard. ⁴⁰¹ L'orgueil (*superbia*) aussi sert à qualifier le dépendant dont le comportement ne reflète pas sa condition. ⁴⁰² Le même Dionysius est qualifié ainsi dans

³⁹⁴ Att., I, 12, 2.

³⁹⁵ Flobert, « *Nequam* », p. 483.

³⁹⁶ Att., I, 12, 2.

³⁹⁷ Q. fr., III, 1, 2 ; Q. fr., III, 7 (9), 7.

³⁹⁸ Q. fr., III, 5, 6.

³⁹⁹ Att., VII, 2, 8.

⁴⁰⁰ Q. fr., I, 2, 4.

⁴⁰¹ Att., IX, 15, 5.

⁴⁰² Fabre, *op. cit.*, p. 408.

Att., VIII, 4. Comme les bons dépendants, qui partagent les mêmes qualités malgré leur statut différent, les mauvais esclaves et affranchis partagent les mêmes défauts.⁴⁰³

Cependant, l'accusation d'*ingratus* désigne les affranchis en tout premier lieu, car eux plus que les esclaves doivent se montrer reconnaissants à leur patron. À ce sujet, Cicéron écrit à propos de Dionysius, lors d'une de ses colères : « *Nihil cognoui ingratus ; in quo uitio nihil mali non inest.* » (Je n'ai jamais vu autant d'ingratitude : et c'est un vice qui les contient tous.)⁴⁰⁴ L'ingratitude est d'autant plus condamnable chez un affranchi qu'elle risque de priver le patron de ses *operae*, et c'est justement la cause de la colère de Cicéron dans ce passage.

L'ingratitude contient peut-être tous les vices pour l'orateur parce qu'elle est la négation de la *fides*, qui est la vertu, la valeur sociale qui permet au patron de recevoir les *operae*. En Att., VIII, 10, Cicéron dénonce une nouvelle fois l'ingratitude supposée de Dionysius, qui semble être le seul dépendant à avoir mérité un qualificatif aussi fort aux yeux de Cicéron. Un peu plus tard, sous l'Empire, l'ingratitude envers le patron sera la faute la plus reprochée aux affranchis.⁴⁰⁵

Par ailleurs, même la culture, une qualité que Cicéron apprécie chez ses dépendants, se trouve dévaluée et même niée aux dépendants qui l'exprime à travers un comportement indigne :

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 411.

⁴⁰⁴ Att., VIII, 4.

⁴⁰⁵ Andreau, *loc. cit.*, p. 251.

« Que ce Chrysippe, qu'un vague frottis de littérature m'a fait accueillir volontiers, honorer, quitte mon fils à mon insu ! Je néglige les autres faits que j'entends, je néglige les vols ; mais sa fuite je ne la supporte pas rien ne me paraît plus criminel. »⁴⁰⁶

Les capacités intellectuelles de l'affranchi M. Pomponius Dionysius furent elles aussi

revues à la baisse par Cicéron suite à son refus de le suivre dans sa fuite :

« Et quelle lettre lui avais-je écrite, dieux immortels ! témoignant de combien de considération, de combien d'attachement ! On eût dit que je sollicitais de venir un Dicéarque, pardieu, ou un Aristoxène, non le plus babillard des hommes et le moins propre à enseigner. »⁴⁰⁷

Cependant, il faut replacer ces qualificatifs dans leur contexte. Dans tous les cas, il s'agit des perceptions de ceux qui écrivent : des ingénus, des maîtres et des patrons qui jugent d'abord le dépendant par rapport à son statut d'esclave et d'affranchi.

Si leur évaluation des dépendants varie dans le temps, elle peut également varier d'un ingénu à l'autre. Par exemple, après avoir reçu une méchante lettre (probablement Att., IX, 12) de Cicéron dans laquelle il s'emportait contre Dionysius et avait dit le haïr et désirer vengeance, Atticus lui avait répondu dans une lettre où il dénonçait la sévérité de Cicéron envers Dionysius. C'est Cicéron qui nous rapporte ses commentaires :

« Tu m'écris que l'âpreté des propos que je t'ai adressés sur le compte de Denys dépasse ce qui sied à l'ancien temps »⁴⁰⁸

Finalement, même si des valeurs sociales permettaient aux Romains d'évaluer la valeur des dépendants, une importante part de subjectivité orientait leur jugement. De ce point de vue, il ne suffisait donc pas au dépendant de se comporter en bon dépendant pour être jugé tel par son maître ou patron, qui, de lui-même (et même contre l'opinion de son

⁴⁰⁶ Att., VII, 2, 8.

⁴⁰⁷ Att., VIII, 4.

⁴⁰⁸ Att., IX, 15, 5.

entourage),⁴⁰⁹ pouvait l'estimer paresseux, ingrat et malhonnête, ou, à l'opposé, loyal, modeste, etc.

Un maître ou un patron pouvait juger son dépendant mauvais à cause de ce qu'il imaginait que son dépendant pensait de lui, parce qu'il supposait que sa maladresse était feinte, parce qu'il l'estimait paresseux, parce qu'il voulait plus de services ou parce que le dépendant était malade... Par conséquent, même si le dépendant tentait de bien agir, c'était ultimement la volonté du maître qui faisait le bon ou le mauvais dépendant, comme c'était sa volonté qui permettait l'affranchissement de l'esclave et le développement d'une relation amicale, amoureuse ou maritale avec son dépendant ou sa dépendante.

3. Les dépendants absents ou sous-représentés dans la *Correspondance*

Dans les chapitres précédents, on a surtout fait appel aux dépendants nommés dans la *Correspondance* pour analyser les liens sociaux entre ingénus et dépendants. Un tel choix s'explique par la nécessité de connaître le statut du dépendant (esclave ou affranchi), mais aussi par le fait que les dépendants qui entretenaient des liens affectifs ou sociaux allant au-delà de la simple propriété avec les maîtres ou les patrons avaient plus de chance d'être nommés par eux dans un échange suivi de courrier.

En effet, les dépendants qui sont absents de la *Correspondance* sont ceux qui côtoient moins leur maître ou patron. Les dépendants sont souvent anonymes dans la

⁴⁰⁹ Att., VIII, 4.

Correspondance : sur les 608 fiches constituées dans le cadre de ce travail, 133 concernent des dépendants qui ne sont pas nommés. À ce sujet, il est impossible d'estimer le nombre de dépendants anonymes de Cicéron. Il existe en effet un débat sur l'ampleur de la richesse de Cicéron. Certains historiens, à la suite de Plutarque,⁴¹⁰ insistent sur la faible fortune de Cicéron. Ainsi, Garland déduit des quelques titres de spécialisation et des noms des esclaves et affranchis qui apparaissent dans la *Correspondance* que la taille de la *familia urbana* de Cicéron est modeste, à l'image de sa richesse personnelle.⁴¹¹

Sur ce point, il faut remarquer que la richesse comme la pauvreté sont des termes relatifs. Ainsi, Juvénal pensait qu'on était pauvre quand on gagnait moins de 20 000 sesterces annuellement, cette somme représentant un peu moins que ce qui était nécessaire pour être admis dans l'ordre équestre.⁴¹² Dans les faits, Cicéron ayant possédé huit *villae* (dont sept acquises au cours de sa vie)⁴¹³ et une maison sur le Palatin,⁴¹⁴ nous devons nous ranger à l'avis de Carcopino, qui juge que le sénateur devait posséder beaucoup plus d'esclaves que l'élite nommée dans sa *Correspondance*,⁴¹⁵ sans toutefois aller jusqu'à faire de Cicéron un des principaux propriétaires d'esclaves de son temps.⁴¹⁶

⁴¹⁰ Plutarque, *Vies*, XII, Démosthène-Cicéron, 7. 3.

⁴¹¹ Andrew Garland, « Cicero's *Familia Urbana* », *Greece & Rome, Second Series*, 39 (1992), p. 163-172.

⁴¹² Whittaker, *loc. cit.*, p. 357. Juvénal, 9, p. 140-141.

⁴¹³ Carcopino, t. I, *op. cit.*, p. 78.

⁴¹⁴ Jean Beaujeu, *Correspondance*, t. VII., Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 142.

⁴¹⁵ Carcopino, t. I, *op. cit.*, p. 128.

⁴¹⁶ Garland, *loc. cit.*, p. 164-165.

3.1. Les esclaves féminines et les affranchies

Un groupe de dépendants particulièrement sous-représenté dans la *Correspondance* est constitué des femmes esclaves et affranchies. Parmi les dépendants dont le nom est connu, un seul est une femme avec certitude : Cythéris. Elle apparaît dans les lettres de Cicéron dans une circonstance particulière : non pas comme maîtresse d'Antoine, mais en tant que maîtresse à la conduite scandaleuse. La *Correspondance* ne traite que d'une autre esclave, celle qui permet à Clodius de s'échapper de la maison de César le jour du sacrifice⁴¹⁷ à la *Bona Dea*.⁴¹⁸

La petite esclave n'est pas nommée par Cicéron, mais Plutarque lui donne un nom : Habra, en grec, qui se traduit par Aura en latin, servante de Pompeia.⁴¹⁹ La mère de Billiénus, coiffeuse selon Cicéron, est mentionnée, sans qu'on puisse être sûre qu'il lui soit réellement fait référence, puisqu'il s'agit peut-être ici d'une métaphore.⁴²⁰ La soeur d'Achille est peut-être une affranchie, mais il est impossible d'établir son statut avec certitude. De même que Cythéris, Habra, la mère de Billiénus et la soeur d'Achille doivent leur mention dans la *Correspondance* à une circonstance exceptionnelle. Ainsi, sur 611 fiches ayant pour sujet des passages où les dépendants apparaissent, 8 concernent des dépendantes, ce qui représente à peine plus de 1 % du corpus.

⁴¹⁷ Att., I, 12, 3.

⁴¹⁸ Plutarque, *César*, 28. 3-4.

⁴¹⁹ *Id.*

⁴²⁰ Fam., VIII, 15

Les causes de cette sous-représentation des dépendantes sont multiples. Premièrement, pour effectuer la plupart des tâches, les Romains préféraient les esclaves masculins.⁴²¹ Par exemple, les Romains semblent avoir préféré les esclaves masculins pour effectuer même les tâches domestiques. Ainsi, dans les monuments funéraires regroupant les tombes d'esclaves urbains de certains riches Romains, le rapport est d'une épitaphe féminine pour 3 masculines.⁴²²

De même, dans l'inventaire de la *familia urbana* d'un riche Alexandrin mort en 111, deux esclaves sont des femmes sur les 59 esclaves dont le genre a pu être identifié.⁴²³ Selon Harris, qui a étudié la démographie de l'ancienne Rome, la sex-ratio de la population servile était très haute, et les hommes étaient plus nombreux que les femmes.⁴²⁴ Deuxièmement, même si Cicéron possédait des femmes dans sa *familia urbana*, leurs tâches ne les amenaient peut-être pas à fréquenter les mêmes pièces que lui, qui les voyait peut-être peu.

En effet, les itinéraires des maîtres dans la maison n'étaient pas les mêmes que ceux des serviteurs.⁴²⁵ Comme Habra, les dépendantes de la maison de Cicéron étaient peut-être plus au service de Terentia ou Publilia que de Cicéron. Si ce dernier avait possédé quelques esclaves qui filaient et tissaient pour produire les vêtements nécessaires à sa *familia* ou pour la vente aux armées,⁴²⁶ il n'aurait sans doute pas supervisé leur travail,

⁴²¹ Harris, *loc. cit.*, p. 67.

⁴²² *Ibid.*, p. 69.

⁴²³ *Ibid.* P. Oxy. XLIV. 3197.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 65.

⁴²⁵ Guy P. R. Métraux, « Ancient Housing : *Oikos* and *Domus* in Greece and Rome », *The Journal of the Society of Architectural Historians*, 58 (1999), p. 398.

⁴²⁶ Roth, *op. cit.*, p. 103 et 110-112.

puisque le filage était une activité traditionnellement féminine chez les Romains.⁴²⁷

Ainsi, une intermédiaire féminine aurait alors sans doute fait des rapports à la maîtresse de maison ou à Tiron, à défaut, sans que jamais Cicéron n'ait à s'intéresser à leur existence ou à s'en occuper lui-même.

Il est également possible que Cicéron gardât des femmes et des enfants esclaves dans sa *domus*, car d'après Bradley, marier les esclaves entre eux permettait de mieux maintenir la discipline dans la *familia*.⁴²⁸ Évidemment, s'enfuir devenait moins tentant s'il s'agissait d'abandonner une femme et des enfants derrière. De plus, le patron pouvait aussi menacer la famille de l'esclave désobéissant. À ce propos, le fait qu'aucune femme ou enfant ne soit attribué à Tiron par la tradition ne signifie rien en soi.

À ce sujet, Roth a prouvé que les *villae* avec des femmes et des enfants étaient plus rentables que celles qui n'en auraient pas eu⁴²⁹ et que la reproduction de la force de travail engendrée par la présence des familles réduisait le coût de la main-d'œuvre radicalement. Roth en arriva à cette conclusion après avoir comparé la rentabilité théorique de différentes *villae* dans lesquelles le statut, l'activité et le sexe des travailleurs étaient différents.⁴³⁰ Cette méthode fut utilisée afin de pallier le manque de sources comptables agricoles de l'Antiquité romaine. De plus, comme Roth le souligne, Columella fait effectivement allusion aux esclaves qui assistent la *vilica* dans le filage et

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 21 et 59.

⁴²⁸ Bradley, *Study of Social Control*, p. 51.

⁴²⁹ Roth, *op. cit.*, p. 99, p. 122, 124 et 127.

⁴³⁰ *Ibid.*, p. 98 à 104.

le tissage de textiles.⁴³¹ En définitive, les femmes dépendantes étaient sans doute beaucoup plus présentes dans les villes et les campagnes romaines que les historiens du 20^e siècle l'ont pensé. Si la sex-ratio était déséquilibrée, elle ne devait pas l'être plus dans les villes que dans les campagnes afin de respecter la distinction sexuelle dans le service des maîtres et des maîtresses. Les maîtres de l'Antiquité ayant laissé plus de sources manuscrites que les maîtresses, la distorsion de la sex-ratio apparaît encore plus prononcée à cause de nos sources écrites.

3.2. Les enfants

Les mentions d'enfants dépendants sont difficiles à établir dans la *Correspondance*, puisque le terme de *puer* signifie à la fois enfant et serviteur.⁴³² Quant au terme *verna*,⁴³³ il peut désigner un esclave né en esclavage, mais adulte, et c'est dans ce sens qu'il est utilisé dans la *Correspondance*.⁴³⁴ À cet égard, mieux vaut se fier à un vocabulaire de diminutif : *vernula*⁴³⁵ et les diminutifs d'esclave *seruulus*, *seruuolus* et *seruula*. Malgré tout le doute demeure parfois. Par exemple, Cicéron écrit à propos Dionysius :

« Il a ajouté certaines autres choses sur ses esclaves à lui, comme quoi il ne pouvait rester avec nous. »⁴³⁶

La traduction française laisse entendre que, par humilité envers Cicéron, Dionysius avait diminué l'importance de ses biens propres, ou que Cicéron exprimait son dédain envers les esclaves de Dionysius.⁴³⁷ Toutefois, il y a la possibilité que Dionysius parle de petits

⁴³¹ Columella, *De Re Rustica*, 12.3.6.

⁴³² Flobert, « *Puer* », p. 609.

⁴³³ Flobert, « *Verna* », p. 801.

⁴³⁴ Fam., VIII, 15 ; Fam., XI, 19.

⁴³⁵ Flobert, « *Vernula* », p. 801.

⁴³⁶ « *Dixit etiam alia quaedam de seruulis suis qua re nobiscum esse non posset.* », Att., VIII, 10.

⁴³⁷ Jean Bayet, *Correspondance*, t. V, Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 198.

esclaves déjà en sa possession, ou d'enfants esclaves qui sont ses enfants naturels, qu'il doit racheter à Atticus ou à d'autres.

En effet, peut-être Dionysius cherchait-il à acquérir ou à rester proche d'enfants naturels toujours en esclavage. Plus tard, la loi *Aelia Sentia* allait permettre (en reprenant peut-être une législation existante) aux affranchis d'adopter des enfants naturels nés lorsqu'ils étaient esclaves.⁴³⁸ Cette incertitude réapparaît en Att., I, 12 au sujet d'Habra. Cicéron la qualifie de *seruula*, mais le terme est-il utilisé au sens de petite esclave, comme le rend la traduction française,⁴³⁹ ou faudrait-il traduire par « misérable esclave », comme le suggère le *Gaffiot* ?⁴⁴⁰ Toutefois, la mention d'enfants esclaves ou du moins, de jeunes esclaves est plus assurée en Att., XV, 29, 3.

En fait, les jeunes enfants ne devaient pas être très nombreux dans les *familiae urbanae*, car le taux de mortalité infantile devait y être très élevé, comme dans les villes européennes de l'époque romaine. La fertilité des esclaves y était sans doute trop basse pour assurer le renouvellement de leur population à cause de ce fort taux de mortalité infantile.⁴⁴¹ Harris écrit à ce sujet que l'achat d'une esclave féminine pour profiter de sa fertilité était rare.⁴⁴²

⁴³⁸ Jane F Gardner, « The Adoption of Roman Freedmen », *Phoenix*, 43 (1989), p. 244.

⁴³⁹ Att., I, 12, 3.

⁴⁴⁰ Flobert, « *Seruula* », p. 686.

⁴⁴¹ Harris, *loc. cit.*, p. 72.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 66.

Malgré tout, des enfants esclaves, des *vernae*, naissaient, et si des couples de *contubernales* étaient formés afin de discipliner la *familia*,⁴⁴³ des enfants devaient en naître, avec probablement moins de chances que les enfants libres de survivre jusqu'à l'âge adulte. De ce côté, il est fort possible que les petites filles aient été également désavantagées par rapport aux jeunes esclaves masculins.⁴⁴⁴ Toutefois, un maître pouvait faire venir des enfants *vernae* de plus de 6 ans de sa *familia rustica* enfin de les élever et de les faire éduquer pour accomplir des tâches spécialisées,⁴⁴⁵ ce qui permettait sans doute d'accentuer leur attachement et leur loyauté envers leur propriétaire et de spéculer en augmentant leur valeur marchande. Une nourrice pouvait également prendre soin des enfants dépendants, comme le prouvent certaines épitaphes.⁴⁴⁶

Évidemment, les familles risquaient d'être détruites si c'était la volonté du maître,⁴⁴⁷ mais il y avait également une période après laquelle la vente d'un ou d'une esclave s'avérait moins profitable, plus difficile et donc moins probable : après 30 ans, selon Bradley.⁴⁴⁸ Pourtant, cela n'empêchait pas les ventes d'enfants esclaves.⁴⁴⁹ Les dépendants n'en conservaient pas moins une certaine conscience des liens du sang qui les unissaient entre eux, et utilisaient les mêmes mots que les ingénus pour désigner ces relations.⁴⁵⁰ Les enfants des esclaves étaient des esclaves selon le droit romain, mais la loi *Aelia Sentia*

⁴⁴³ Bradley, *Study of Social Control*, p. 51.

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 70.

⁴⁴⁵ Roth, p. 149.

⁴⁴⁶ Sandra R. Joshel, « Nurturing the Master's Child : Slavery and the Roman Child-Nurse », *Signs*, 12 (1986), p. 18. CIL VI, 7355, 12600, 12366.

⁴⁴⁷ Harris, *loc. cit.*, p. 68.

⁴⁴⁸ Bradley, *Study of Social control*, p. 56.

⁴⁴⁹ *Ibid.*

⁴⁵⁰ Andreau, *loc. cit.*, p. 247.

prévoyait que les enfants du maître avec une servante pouvaient être libérés et même adoptés.⁴⁵¹

De la même façon, les enfants pouvaient être rachetés par leur père ou leur mère affranchi, avec l'accord du patron toutefois.⁴⁵² Cependant, sur le plan légal, un esclave *verna* n'avait pas de parents.⁴⁵³ Les services que pouvaient rendre ces *vernae* devaient être modestes, mais, à ce sujet, Garland écrit que le divertissement et le service de la table étaient des tâches confiées plus particulièrement aux *vernae* et aux jeunes esclaves.⁴⁵⁴

3.3. Les dépendants absents de la *familia urbana*

Carcopino compte au moins 26 serviteurs de Cicéron nommés dans la *Correspondance* : son majordome Tiron, 2 lecteurs (Sositheus et l'esclave Dionysius) et 4 secrétaires (Chrysippus, Hilarus, Laurea et Spintharus).⁴⁵⁵ Il est possible que le serviteur chargé de copier les lettres de Cicéron avant leur envoi était de ce nombre.⁴⁵⁶ L'analyse des fonctions des dépendants nommés dans la *Correspondance* permet de comprendre que la plupart d'entre eux appartenaient à la *familia urbana* de Cicéron ou de ses correspondants. Ainsi, Pollex,⁴⁵⁷ Philotimus,⁴⁵⁸ Céphalion,⁴⁵⁹ Marion,⁴⁶⁰ Hermias,⁴⁶¹

⁴⁵¹ Gardner, *loc. cit.*, p. 243.

⁴⁵² *Ibid.*, p. 242-243.

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 240.

⁴⁵⁴ Garland, *loc. cit.*, p. 165.

⁴⁵⁵ Carcopino, t. I, *op. cit.*, p. 128.

⁴⁵⁶ Carcopino, t. II, *op. cit.*, p. 228.

⁴⁵⁷ Fam., XIV, 6

⁴⁵⁸ Att., X, 7, 2.

⁴⁵⁹ Att., IX, 19.

⁴⁶⁰ Fam., XVI, 2.

⁴⁶¹ Fam., XVI, 15, 2.

Acaste,⁴⁶² Aristocrite,⁴⁶³ Apénas,⁴⁶⁴ Dexippe⁴⁶⁵ et Aegypta⁴⁶⁶ sont utilisés comme courriers, ce dernier aimant bien Tiron, qu'il fréquente. Cyrus⁴⁶⁷ est architecte, Peonius est maître de rhétorique,⁴⁶⁸ etc.

La *familia urbana* de Cicéron comprenait aussi un surveillant à la porte de la maison,⁴⁶⁹ un cuisinier⁴⁷⁰ et au moins un *operarius*.⁴⁷¹ Les tâches multiples confiées par Cicéron à Tiron et Philotime ne prouvent pas qu'il n'avait pas d'autres serviteurs à qui les confier,⁴⁷² mais que ces deux serviteurs étaient utilisés pour des tâches exigeant de la supervision ou un serviteur sérieux et fidèle auquel il pouvait faire confiance.

Si de nombreux dépendants de la *familia urbana* nous sont connus, il ne faut pas déduire que toute la maisonnée de Cicéron est nommée dans la *Correspondance*. Certains dépendants ne sont mentionnés qu'une seule fois, comme Sosithée,⁴⁷³ Alexander,⁴⁷⁴ Spintharus,⁴⁷⁵ Anterus⁴⁷⁶ et Harpalus.⁴⁷⁷ C'est le hasard qui a permis à ces lettres de parvenir jusqu'à nous. De la même manière, plusieurs dépendants de la *familia urbana*

⁴⁶² Att., VI, 9, 1.

⁴⁶³ Fam., XIV, 3.

⁴⁶⁴ Att., IV, 8a, 1.

⁴⁶⁵ Fam., XIV, 3, 4.

⁴⁶⁶ Fam., XVI, 15, 1.

⁴⁶⁷ Att., IV, 10, 2.

⁴⁶⁸ Q. fr., III, 3, 4.

⁴⁶⁹ Garland, *loc. cit.*, p. 164, cf. Plutarque, *Vies*, 15.

⁴⁷⁰ *Ibid.* cf. Fam., IX, 20.

⁴⁷¹ *Ibid.* cf. Att., II, 4.

⁴⁷² *Ibid.*, p. 166.

⁴⁷³ Att., I, 12, 4.

⁴⁷⁴ Att., XIII, 2a

⁴⁷⁵ Att., XIII, 25, 3.

⁴⁷⁶ Fam., XVI, 21, 8.

⁴⁷⁷ Fam., XVI, 24, 1.

sont probablement « disparus » de l'histoire avec les lettres de Cicéron qui les mentionnaient.

La *Correspondance* est ce qu'elle est : un échange de lettres avec des correspondants, et non pas un inventaire des dépendants de Cicéron. Les esclaves qu'il fréquentait et estimait le moins, les « tâcherons » et esclaves ménagers sans culture particulière auxquels il n'a pas confié de lettres ne furent probablement jamais mentionnés dans ces dernières.

Cicéron a possédé 8 *villae* réparties dans 8 localisations différentes à Arpinum, Cumes, Formies, Antium, Pompéi, Tusculum, Astura et Caiete.⁴⁷⁸ À la fin de la République, même si ces *villae* étaient des lieux de villégiature et de véritables résidences secondaires dans le cas de Cicéron, toutes les propriétés se devaient de rapporter des bénéfices.⁴⁷⁹ Les travailleurs qui vivaient sur ces fermes étaient surtout des esclaves, même si des ouvriers saisonniers libres étaient temporairement engagés par le propriétaire pour suppléer aux besoins de main-d'oeuvre supplémentaire.⁴⁸⁰

Le nombre d'esclaves par *villa* devait logiquement varier en fonction des soins nécessaires aux différentes cultures et à la superficie de chaque *villa*. Mais même avec une estimation minimaliste de 6 esclaves permanents par *villa*, le chiffre atteint presque la cinquantaine. Les esclaves n'étaient certes pas les seuls à travailler la terre, des

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 150-152.

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 111.

⁴⁸⁰ *Ibid.*, p. 187.

travailleurs libres le faisaient également de manière permanente⁴⁸¹ et pouvaient également exploiter des terres louées. Il est fort probable que les gens pour qui Cicéron devait fixer les fermages à Arpinum étaient de statut libre.⁴⁸²

Le maître devait visiter ses *villae* en villégiature, pour surveiller le travail comme pour stimuler et punir les esclaves si les rendements étaient mauvais.⁴⁸³ Les esclaves des campagnes, même ceux de Cicéron, voyaient peu leur maître,⁴⁸⁴ et certains d'entre eux étaient même enchaînés en permanence pour des raisons de sécurité.⁴⁸⁵ Le *vilicus*, délégué du propriétaire et du maître, pouvait être un esclave,⁴⁸⁶ un affranchi⁴⁸⁷ ou un ingénu.

Un autre obstacle à la rencontre du maître et des esclaves campagnards était que la demeure du propriétaire était aménagée confortablement et luxueusement⁴⁸⁸ à l'écart du quartier des esclaves.⁴⁸⁹ Puisque c'était le maître qui décidait des affranchissements selon son évaluation des esclaves, ceux qu'il ne voyait que rarement avaient beaucoup moins de chances de se distinguer.

⁴⁸¹ Ellen Meiksins Wood, « Landlords and Peasants, Masters and Slaves : Class Relations in Greek and Roman Antiquity », *Historical Materialism*, 10(2002), p.18-19.

⁴⁸² Att., XIII, 11.

⁴⁸³ Robert, *op. cit.*, p. 159.

⁴⁸⁴ Thébert, *loc. cit.*, p. 183.

⁴⁸⁵ Robert, *op. cit.*, p. 192.

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 181.

⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 175.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 114.

⁴⁸⁹ *Ibid.*, p. 120.

Pour ces raisons, la *Correspondance* mentionne rarement les noms des dépendants de la campagne. Ainsi, Cicéron nomme Nicéphore, le *uilicus* de Statius,⁴⁹⁰ et mentionne sans donner leurs noms les *uilicos* et le personnel de sa propriété au bord du lac Lucrin.⁴⁹¹ Quelques passages font référence au recrutement qu'Antoine aurait effectué en vidant les ergastules, sans qu'il soit possible de déterminer s'il ne s'agit que de médisances des membres du parti sénatorial contre Antoine.⁴⁹²

Nombreux étaient les esclaves qui souhaitaient faire partie de la *familia urbana* du maître et, pour eux, être envoyé en campagne représentait un exil et un châtement.⁴⁹³ Hormis le désir d'éviter des travaux de nature plus physique et d'échapper à une surveillance directe et permanente,⁴⁹⁴ il existe une autre explication du désir des esclaves de rester près du maître. C'était que cette relégation dans la *familia rustica* diminuait leur chance d'accéder à l'affranchissement. Évidemment, ce cas de figure n'est vrai que lorsque le maître ne vit pas en campagne avec ses esclaves paysans, car il y avait tout de même des affranchissements d'esclaves ruraux.⁴⁹⁵

4. Conclusion

Essentiellement, ce travail a permis de faire progresser l'étude de la *Correspondance* de Cicéron et de l'esclavage tel qu'il était pratiqué par un membre de l'élite dirigeante de la fin de la République romaine. L'étude des liens sociaux entre les dépendants et les

⁴⁹⁰ Q. fr., III, 1, 5.

⁴⁹¹ Att., XIV, 16.

⁴⁹² Fam., XI, 10 ; Fam., XI, 13, 2.

⁴⁹³ Robert, *op. cit.*, p. 187-188.

⁴⁹⁴ Thébert, *loc. cit.*, p. 184.

⁴⁹⁵ Andreau, *loc. cit.*, p. 231.

maîtres, patrons et ingénus, dans une approche soulignant les liens amicaux, affectifs, maritaux et sexuels plutôt que les liens sociaux purement juridiques, a permis de prouver l'existence de liens amicaux et affectifs assez fréquents entre les dépendants et les maîtres, les patrons et les ingénus dans la *Correspondance*.

En effet, si l'amitié et l'affection de Cicéron pour Tiron et, à un moindre degré, pour Dyonisius avaient été remarquées par les érudits ayant lu et étudié la *Correspondance*, d'autres passages ne semblent pas avoir constitué pour eux des preuves d'amitié entre individus de statuts différents. Ces relations d'amitié constituaient pourtant un élément important du système esclavagiste romain, qui permet de créer des liens verticaux expliquant en partie la persistance de ce système. L'absence de perspective systémique des Romains ainsi que l'institution de l'affranchissement leur permettait de reconnaître la valeur d'un individu asservi⁴⁹⁶ sans remettre en cause le système esclavagiste ou le discours normatif et justificatif qui vilipendait les esclaves.⁴⁹⁷

Par contre, le fait que la *Correspondance* montre l'existence de ces liens n'accrédite pas l'historiographie dite « réaliste » de la 2^e moitié du 20^e siècle et s'oppose aux thèses marxistes. L'existence de ces liens d'amitié, en effet, ne doit pas être perçue comme un facteur minimalisant l'importance, la souffrance ou l'exploitation des esclaves dans l'Antiquité.

⁴⁹⁶ Selon les critères et la volonté du maître...

⁴⁹⁷ Gonfroy, *loc. cit.*, p. 227.

Ils servaient en effet de liens de contrôle physique et idéologique, car, à travers ces liens sociaux, le maître arrivait à exercer une forte pression idéologique sur ses dépendants, créant et renforçant des liens affectifs qui servaient en définitive à renforcer le système esclavagiste et l'emprise du patron sur ses affranchi(e)s. D'un autre côté, l'affection et l'amitié du maître pouvaient être sincères, et les conséquences être les mêmes sans que les maîtres et les patrons n'aient développé cette amitié à dessein.

La présence de nombreux dépendants autour des Romains, les riches surtout, devait les amener à chercher à combler leurs besoins affectifs avec eux. Du côté de l'esclave et de l'affranchi, l'amitié, l'affection, le sentiment du maître envers lui avaient l'effet pervers de renforcer les attentes de ce dernier, et le dépendant se trouvait dans la position inconfortable de devoir les combler, ou risquer un châtiment à la hauteur du désappointement causé. Le patron comblé pouvait être « généreux » et encourager l'ascension sociale du dépendant. Dans la *Correspondance* ce sont ces dépendants surtout qui nous sont visibles.

Ce que la *Correspondance* ne dit pas, ce sont les sacrifices, les épreuves, les frustrations, les humiliations qu'un Tiron ou un Dionysius devaient subir pour gagner, conserver et entretenir l'amitié d'un maître orgueilleux qui pouvait, grâce à son amitié asymétrique, se montrer un ami détestable. Certes, un affranchi n'avait pas la dépendance d'un esclave, mais ses espoirs d'ascension sociale reposaient d'abord sur son patron qui, à travers sa famille ou ses amis restés esclaves, détenait une importante capacité de chantage affectif. De plus, hors de la *familia*, les liens sociaux d'un esclave ou d'un nouvel affranchi

devaient être moins développés, ce qui créait un environnement propice au chantage affectif des esclaves et des affranchis les plus familiers. Tiron aurait-il pu, après avoir effectué ses *operae*, quitter son maître sans craindre son courroux ? Était-il libre de ce qu'il exprimait envers Cicéron ? Probablement qu'il pouvait dire beaucoup de choses et en taire d'autres...

Mais, indubitablement, sa relation d'amitié avait favorisé son affranchissement, et peut-être ceux d'Eutychidès et de Dionysius. L'amitié créait un lien correspondant aux termes de la *fides* entre le maître et son esclave obéissant, reconnaissant, fidèle, affectueux, etc. C'était une assurance permettant au maître de défaire le lien juridique que le statut d'esclave impliquait. Ce que l'affranchissement par amitié n'impliquait pas nécessairement, c'était la fin de la servitude réelle et de la manipulation d'un individu *de facto* vulnérable. Mais alors, la servitude pouvait se transformer en marques d'amitié et de reconnaissance de la part d'un affranchi qui se devait d'être éternellement redevable, et non seulement en *operae*. Quant aux affranchissements pour fin de mariage, ils restreignaient encore davantage la liberté offerte généralement à une affranchie, au point que le changement de statut avait surtout l'avantage de permettre au mari d'avoir des héritiers légitimes, tout en ayant peu d'impact dans la vie de tous les jours.

Cette étude a aussi permis de mettre en lumière les passages de la *Correspondance* qui constituent des indices d'une relation amoureuse entre un ingénu et une affranchie, ou de relations sexuelles entre libres et dépendants. La section sur la *fides* et l'évaluation des

dépendants a souligné les critères sociaux d'évaluation des dépendants qui servaient à la sélection par les maîtres, les patrons et les ingénus de dépendants au comportement assez digne et honorable pour que des liens amicaux et affectifs puissent être noués avec eux.

Finalement, la section sur les dépendants absents ou sous-représentés de la *Correspondance* a limité le champ d'action pratique dans lequel ces liens sociaux amicaux et affectifs se manifestaient. Effectivement, une partie des dépendants était moins connus et fréquentés par les maîtres, patrons et ingénus appartenant aux ordres sénatoriaux et équestres, en outre généralement de genre masculin et vivant normalement dans un milieu urbain ou de villégiature.

L'hypothèse de départ était que la *Correspondance* de Cicéron était révélatrice des liens sociaux, amicaux, affectifs, matrimoniaux et sexuels existant entre des dépendants et des ingénus, mais que ces liens sociaux seraient plus importants, en quantité et en qualité, entre ingénus et affranchis qu'entre ingénus et esclaves. Ce travail a démontré que la *Correspondance* était révélatrice de l'existence de liens amicaux et affectifs entre ingénus et dépendants, et que ces liens amicaux et affectifs étaient plus nombreux et plus soutenus entre affranchis et ingénus qu'entre ingénus et esclaves.

Cependant, en ce qui a trait aux relations matrimoniales et sexuelles liant les ingénu(e)s et les dépendant(e)s, la *Correspondance* s'est montrée moins révélatrice des tendances de l'époque, puisque les mariages entre affranchies et ingénus et les relations sexuelles entre

ingénu(e)s et dépendant(e)s y apparaissaient beaucoup moins que dans d'autres sources épigraphiques et littéraires.

Ces passages auraient en effet pu apparaître comme scandaleux, inutiles, voire dangereux pour le salut des âmes dans une Europe chrétienne où les livres de Cicéron servaient à l'acquisition du latin. Un témoignage du milieu du 20^e siècle de l'importance des écrits de Cicéron dans l'apprentissage du latin au Québec, dans les écoles administrées par les frères et les séminaristes, montre que le grand orateur et pontife païen y était surnommé « le père Cicéron » ou « le frère Cicéron », d'une manière similaire aux enseignants membres d'ordres catholiques.

Les passages concernant Antoine et Cythéris auraient survécu parce qu'ils constituaient une condamnation des actions scandaleuses de cette maîtresse et de son amant. Néanmoins, les relations sexuelles entre ingénu(e)s et affranchi(e)s semblaient avoir une importance sociale plus grande que celles entre ingénu(e)s et esclaves. Une raison pourrait être que, comme Cicéron l'a écrit lui-même en recommandant un affranchi, les affranchis ont été sélectionnés et jugés dignes de recevoir l'affranchissement par leur maître, sur la base des critères de la *fides* qui consacrent la perpétuation du système esclavagiste.

Au sujet des relations sociales, l'épigraphie romaine pourrait permettre d'évaluer si les liens amicaux, affectifs et maritaux des Romains aux revenus moyens ou faibles avec les affranchis et les esclaves n'étaient pas plus importants que ceux qu'entretenaient les

couches aisées et influentes de cette même population avec leurs dépendants. C'est qu'en effet, le Romain avec une faible influence politique et une faible notoriété avait moins à se soucier de défendre le prestige et la dignité liés à son ordre. Ainsi, Whittaker émettait dans un article l'hypothèse que « les très pauvres sympathisaient avec les esclaves, puisqu'ils vendaient parfois leurs enfants, voire eux-mêmes. »⁴⁹⁸

⁴⁹⁸ Whittaker, *loc. cit.*, p. 380.

Tableaux des marques d'amitié distribuées selon les statuts.

Afin de faciliter la lecture de mon mémoire aux lecteurs, j'ai joint à mon travail des tableaux des marques d'amitié données aux dépendants par les ingénus dans la *Correspondance* de Cicéron. De plus, encore dans le but d'être agréable aux lecteurs, j'ai divisé les tableaux selon le statut du bénéficiaire de la marque d'amitié : esclave, affranchi, esclave ou affranchi et dans le 4^e tableau, ingénu, esclave ou affranchi.

Tableau 1. Les marques d'amitié pour les esclaves

référence	nom de l'esclave	marque d'amitié relevée dans cette lettre
Fam. , XVI, 21, 7-8.	Antérus	Donne avant tout tes soins à ta santé, s'il te plaît, pour que nous puissions nous adonner ensemble à l'érudition. Je te recommande Antérus.
Att. IV, 8a	Dionysius Puisqu'on a prolongé les jeux d'un jour, je le passerai d'autant mieux ici en compagnie de Denys.
Att. , IV, 14, 2.	Dionysius	Le bonjour à Denys.
Att. , IV, 11, 2.	Dionysius	Ici je dévore des livres avec un homme merveilleux(oui, c'est mon sentiment), avec Denys, qui te salue avec vous tous... -Je n'ai emmené personne avec moi que Denys, mais je ne crains pas cependant d'être à court de conversation: tu m'as donné là quelqu'un qui fait mes délices.
Att. , I, 12, 4.	Sosithée	Je ne sais que t'écrire encore; et je suis, ma foi, assez troublé en t'écrivant. Un jeune esclave fort gentil, qui était mon lecteur, Sosithée, vient de mourir, et j'en ai plus de chagrin qu'on n'en devrait, semble-t-il, avoir pour la mort d'un esclave.
Fam. , XVI, 10, 1, 2.	Tiron	C'est là, mon cher Tiron, que je souhaite te trouver, bien rétabli: fais ce qu'il faut pour qu'il en soit ainsi. Mes modestes travaux-les nôtres, veux-je dire-ont languï parce qu'ils regrettaient ton absence; toutefois cette dernière lettre que m'a apportée Acaste leur a fait ouvrir un peu les yeux. Pompée est auprès de moi tandis que je t'écris ce mot; il est gai et content. Il aurait voulu entendre lire quelque chose de nos productions, mais je lui ai dit qu'en ton absence tout, chez moi, était muet.
Fam. , XVI, 14, 1-2.	Tiron	j'ai passé une nuit pleine de crainte et de chagrin. Je ne puis prendre aucun plaisir ni me livrer à aucune étude: tant que je ne t'aurai pas vu, je ne pourrai toucher à un livre. Si tu m'aimes, réveille de leur sommeil tes études et cette haute culture qui fait que tu m'es si cher.
Fam. , XVI, 15, 1-2.	Tiron	J'éprouve au sujet de ta santé une inquiétude extrême; si tu m'en délivres, je t'exempterai, moi, de tout souci. Je t'écrirais plus longuement, si je pensais que tu puisses à présent lire volontiers. Emploie ton intelligence, que j'estime si haut, à te conserver, pour moi comme pour toi; soigne-toi, je t'en prie et t'en supplie, bien attentivement....Je t'envoie Aegypta pour te tenir compagnie: il n'est pas sans culture, et il m'a semblé qu'il t'aimait bien; avec lui, un cuisinier, pour que tu l'aies à ton

		service.
--	--	----------

Tableau 2. Les marques d'amitié pour les affranchis

référence	nom de l'affranchi	marque d'amitié relevée dans cette lettre
Fam. , XIII, 21.	C. Avianius Hammonius	je te recommande instamment les gens de sa maison, qui se trouvent à Sicyone, ainsi que son patrimoine, et tout particulièrement C. Avianius Hammonius, son affranchi: c'est un homme que je te recommande aussi pour lui-même, car je l'apprécie pour son obligeance et sa loyauté exceptionnelles à l'égard de son patron, mais en outre il m'a rendu personnellement de grands services et, dans mes moments les plus pénibles, il s'est tenu à ma disposition avec la même loyauté et le même dévouement que s'il avait été affranchi par moi. Aussi je te demande deux choses pour cet Hammonius: de le protéger dans les affaires de son patron, en qualité d'intendant de la personne que je te recommande, et, à titre personnel, de lui témoigner de l'estime et de le compter au nombre de tes protégés. Tu reconnaîtras un homme d'honneur, serviable et digne de ton estime. Bonne santé.
Fam. , XIII, 16, 1-2.	ApolloniusDe son vivant déjà, j'avais beaucoup d'estime et de considération pour son affranchi Apollonius; car il était très attaché à Crassus et montrait de grandes dispositions pour les études excellentes auxquelles celui-ci se livrait; aussi Crassus lui portait-il une affection sans réserve. 2. Après la mort de son patron, cet homme, qui me paraissait avoir déjà des titres à ma protection et à mon amitié, m'en fournit un de plus: il estimait qu'il se devait d'entourer d'attentions et de respect ceux pour qui Crassus avait eu de la prédilection et à qui il avait été cher. Aussi est-il venu me rejoindre en Cilicie, où sa loyauté et sa clairvoyance m'ont été très utiles en bien des cas;
Fam. , VII, 25.	Apella	écoute cette confidence en secret, garde-la pour toi, n'en parle même pas à ton affranchi Apella:
Fam. , XIII, 2.	C. Avianius Evander	Je suis en relation suivie avec C. Avianius Evander, qui loge dans ta chapelle privée, en relation d'amitié très étroite avec son patron M. Emilius. Je te demande donc avec instance, pour autant que cela ne t'importune pas, de lui rendre service pour son logement; car, en raison de quantités d'oeuvres entreprises pour quantité de gens, il se trouve pris de court, s'il doit déménager le 1er juillet. La discrétion m'empêche de te solliciter plus longuement; et pourtant je ne doute pas que, si ton intérêt n'est aucunement ou guère en cause, tu ne sois dans les dispositions où je serais si tu me demandais quelque chose.
Fam. , III, 1, 2.	Cilix	c'est merveille comme il a su seconder par ses propos les intentions bienveillantes de ta lettre. J'ai eu grand plaisir à l'entendre me dire ce qu'étaient tes sentiments, dans quels termes chaque jour, tu parlais de moi. Bref, en deux jours il est devenu mon ami; ce qui n'empêche pas que Phanias va me manquer beaucoup.
Att. , V, 9,1.	T. Cecilius Eutychides	grâce aux présents qu'Araus et mon ami Eutychidès m'avaient apportés de ta part avec une prodigalité magnifique et charmante, des festins dignes des Saliens.

Fam. ,XIII , 69.	C. Curtius Mithres	C. Curtius Mithrès est, bien sûr, comme tu le sais, l'affranchi de Postumus, un de mes plus proches familiers, mais il m'entoure d'autant de respect et d'attentions que son patron lui-même. Chaque fois que je suis allé à Éphèse, j'ai été reçu chez lui comme chez moi et bien des événements m'ont fourni l'occasion d'éprouver son dévouement et sa loyauté à mon égard. Aussi, que moi-même ou l'un des miens ait besoin de quelque chose en Asie, régulièrement j'écris à cet homme, je recours à ses services et à sa loyauté, mais aussi à sa maison et à sa bourse, comme si c'étaient les miennes. Tout cela est un peu long, car j'ai voulu te faire comprendre que je ne t'envoyais pas un message banal ou intéressé, mais destiné à aider un ami intime, qui m'est uni par les liens les plus étroits.
Att. , IV, 15, 10.	Dionysius (M. Pomponius)	Donne, je te prie, le bonjour à Denys, et demande-lui de t'exhorter à venir le plus tôt possible, afin qu'il puisse instruire mon fils, - et moi-même.
Att. , IV, 18, 5.	Dionysius (M. Pomponius)	Et qu'y a-t-il d'étonnant que ton absence me pèse, quand je supporte si mal celle de Denys? Nous te le réclamerons, mon fils et moi, quand le moment sera venu.
Att. , IV, 19, 2.	Dionysius (M. Pomponius)	Bien le bonjour à Denys; je ne me suis pas contenté de lui réserver une place, j'ai fait bâtir pour lui. Que veux-tu? à la grande joie que me cause ton retour son arrivée mettra le comble. Le jour où tu viendras me voir il faut, si tu m'aimes, que tu demeures chez moi avec les tiens.
Att. , V, 3, 3.	Dionysius (M. Pomponius)	J'aime beaucoup Denys.
Att. , V, 9, 3.	Dionysius (M. Pomponius)	J'ai toujours quant à moi, tu le sais, eu de l'affection pour Denys: mais chaque jour je l'estime davantage, et c'est surtout, ma parole, parce qu'il t'aime et ne cesse de parler de toi.
Att. , VI, 1, 12.	Dionysius (M. Pomponius)	... Denys m'est extrêmement cher; mais les enfants disent qu'il a des colères folles. On ne peut en tout cas être plus savant ni plus vertueux ni nous aimer, toi et moi, davantage.
Att. , VII, 4.	Dionysius (M. Pomponius)	Denys brûlait de te revoir: je te l'envoie, non certes de bon gré, mais il a fallu s'y résoudre
Att. , VII, 7.	Dionysius (M. Pomponius)	En Denys j'ai apprécié, moi aussi, la plus grande honnêteté et la science la plus étendue avec un extrême attachement pour toi;
Att. , VII, 18.	Dionysius (M. Pomponius)	Quant à ce qu'il eût dû faire du moment que nous fuyions, et à ce qu'il eût été digne d'un homme instruit et d'un ami, qui surtout en était prié...
Att. , X, 16.	Dionysius (M. Pomponius)	peut-être en seras-tu étonné, mais sache que dans les immenses peines de nos vicissitudes actuelles, celle-ci est pour moi l'une des pires. Je voudrais que tu gardes son amitié; en formulant ce souhait, c'est la prospérité que je te souhaite; car elles auront la même durée.
Att. , XIII, 2b-3, 1 début.	Dionysius (M. Pomponius)	...Mon cher Dionysius se plaint amèrement-d'ailleurs à juste titre- d'être pendant si longtemps éloigné de ses élèves; il m'a écrit copieusement; à toi aussi, je crois. J'ai bien l'impression qu'il n'est pas près de revenir; et je le regrette, car il me manque fort.
Att. , IV, 15, 1.	T. Cecilius Eutychides et Dionysius (M. Pomponius)	je suis heureux de ce que tu me dis d'Eutychidès, qui, unissant ton ancien prénom à ton nouveau nom, s'appellera T. Cécilius, de même que Denys est devenu, en unissant

		mon nom au tien, M. Pomponius. Et je suis, pour le coup, extrêmement heureux qu'Eutychidès ait pu apprécier ce qu'était ton amitié pour moi, et apprendre que la sympathie qu'il m'a jadis témoignée dans mon affliction (exil) n'est pas restée alors ignorée de moi, ni, depuis, sans retour.
Fam. , XIII, 60, 1-2.	L. Livinėjus Tryphon	Mais il y a plus: j'aime Tryphon pour lui-même; Il m'a, en effet, rendu les plus grands services à cette époque toute récente de ma vie pendant laquelle j'ai pu si aisément reconnaître où étaient la vraie bonté et la loyauté. Je te le recommande comme on doit recommander quelqu'un qui vous a obligé, quand on a de la reconnaissance et de la mémoire. Tu me feras un plaisir extrême si tu lui donnes lieu de comprendre que, en s'exposant à mainte reprise pour mon salut, en naviguant plus d'une fois au coeur de l'hiver, il a, en raison de l'amitié que tu me portes, fait de toi aussi son obligé.
Fam. , XIII, 46.	L. Nostius Zořlus	Aussi mon message est-il double: sache, d'une part, qu'il existe un motif d'amitié entre lui et moi, d'autre part considère-le comme un honnête homme, puisqu'il a été honoré par le jugement de son patron.
Fam. , III, 1, 2.	Phanias	Bref, en deux jours il est devenu mon ami; ce qui n'empêche pas que Phanias va me manquer beaucoup. Quand tu le renverras à Rome, ce que, je pense, tu te disposes à faire promptement, donne-lui, je te prie, des instructions sur toutes les démarches, sur tous les soins que tu attendais de moi.
Fam. , XVI, 16, 2.	Statius	si la fidélité de Statius m'est si douce, combien dois-tu en apprécier les avantages chez ton affranchi, quand s'y ajoute le charme d'un lettré, d'un causeur, d'un esprit cultivé, toutes choses qui valent mieux que ces qualités même que j'apprécie chez le mien!
Fam. , XVI, 16, 1-2.	M. Tullius Tiron	Ce que tu as fait pour Tiron, mon cher Marcus, m'a été extrêmement agréable, aussi vrai que je souhaite vous revoir, toi et mon Cicéron, ma chère petite Tullia et ton fils: il ne méritait pas la condition où il était; par celle où il est maintenant, tu as voulu qu'il fût pour nous un ami et non plus un esclave. Oui, crois-moi, j'ai bondi de joie après avoir lu ta lettre et la sienne; je te remercie et te félicite.
Att. , VI, 7, 2.	M. Tullius Tiron	Tiron t'aurait écrit, s'il n'était à Issus, où je l'ai laissé très malade. Mais on m'annonce qu'il va mieux. Je me tourmente pourtant: car ce jeune homme est l'honnêteté et la conscience mêmes.
Fam. , XVI, 1, 1.	M. Tullius Tiron	Tullius salue mille fois son cher Tiron; avec moi mon fils Cicéron, mon frère et le fils de mon frère. je m'imaginais un peu plus supportable le regret de ton absence; mais je ne puis décidément le supporter; et, si fort qu'il importe à ma dignité de hâter mon arrivée à Rome, il me semble être en faute pour m'être séparée de toi.
Fam. , XVI, 2.	M. Tullius Tiron	Je ne puis, je n'en ai pas le coeur, t'écrire ce que je ressens; je t'écris seulement que la joie sera bien pleine pour moi comme pour toi, si je te vois au plus tôt tout à fait solide. ...À ton affection pour moi mesure ton effort pour te remettre en bonne santé; ou, mieux, à l'affection que tu sais que je te porte.

Fam. , XVI, 3, 1-2.	M. Tullius Tiron	<p>Tullius et Cicéron saluent leur cher Tiron, et avec eux les Quintus, père et fils. ...</p> <p>Dans un suspens anxieux, j'attends: toi d'abord, bien sûr; à ton défaut, Marion avec une lettre de toi. Tous nous désirons, moi surtout, te voir le plus tôt possible; mais, mon cher Tiron, te voir en bonne santé. Aussi, tu ne hâteras rien: j'aurai chaque jour suffisance à te voir, pourvu que tu sois en bonne santé. Des services que tu me rends, je puis me priver: mais ta santé, j'y tiens, pour toi d'abord, et puis pour moi, mon cher Tiron.</p>
Fam. , XVI, 4.	M. Tullius Tiron	<p>Tullius salue mille fois son cher Tiron; Cicéron aussi, Quintus son frère et Quintus le fils.</p> <p>J'ai été fort diversement affecté par ta lettre (apporté par Marion): bouleversé par la 1ère page, un peu réconforté par la seconde.....Quoi qu'il en soit, je lui écris de façon détaillée (au médecin), ainsi qu'à Lyson (hôte de Cicéron à Patras). Car ce brave Lyson, je le soupçonne d'être un peu négligent...</p> <p>J'ai écrit à Curius de te remettre ce que tu demanderais. Au médecin aussi je pense qu'il faut remettre quelque chose pour encourager son zèle....questeur Mescinius: il est fort cultivé et, à ce qu'il m'a semblé, t'aime bien ...rien ne me met en peine, sauf ton complet rétablissement. Tiens pour assuré, mon cher Tiron, que nul n'a d'affection pour moi qui n'en ait aussi pour toi, et que, si nous avons toi et moi le plus grand intérêt à ta santé, beaucoup d'autres en ont souci. Jusqu'ici, voulant ne me faire défaut en aucune occasion, jamais tu n'as pu affermir tout à fait tes forces; maintenant, rien ne t'en empêche: laisse tout, ne songe qu'à ton corps. Plus tu apporteras de diligence à te soigner, plus je penserai que tu as égard à moi.</p>
Fam. , XVI, 5.	M. Tullius Tiron	<p>Tullius et Cicéron et les 2 Quintus saluent mille fois le très gentil, l'excellent Tiron.</p> <p>Vois comme tu te fais chérir. Nous passions 2 heures à Tyrréum: notre hôte, Xénomènes, t'aime autant que s'il vivait avec toi; il est prêt à tout, disait-il, pour toi; et je pense qu'il tiendrait ses promesses ... Je voulais te renvoyer Marion, pour qu'il me revienne dès que ta santé serait un peu meilleure....J'ai tout espoir dans les soins diligents de Curius; il est comble de la gentillesse et de l'affection pour nous: remets-t'en tout à lui. ... Ne prends donc souci que de ta propre santé; je m'occuperai du reste.</p>
Fam., XVI, 7.	M. Tullius Tiron	<p>Nous nous inquiétons terriblement de ta santé, sans nous étonner de ne recevoir aucune lettre de toi: ...et, quand et ta santé et la saison te permettront de prendre la mer sans inconvénient, viens à nous, qui t'aimons tant. Personne ne nous aime qui n'ait affection pour toi: comme tu feras plaisir à tous en revenant après cette longue attente!</p>
Fam. , XVI, 9.	M. Tullius Tiron	<p>notre cher Tiron. Au médecin, à Curius, à Lyson j'ai écrit de toi dans le plus grand détail.</p>
Att. , VII, 5.	M. Tullius Tiron	<p>je vois que tu te soucies de Tiron. Bien qu'il me soit infiniment utile, quand il est en bonne santé, en toute espèce d'affaires ou de travaux, je souhaite sa guérison moins pour mon intérêt qu'à cause de la qualité de sa culture et de la</p>

		délicatesse de ses sentiments.
Fam. , XVI, 11, 1.	M. Tullius Tiron	Tullius et Cicéron, Térentia, Tullia, les deux Quintus saluent cent fois Tiron. Bien qu'en tous lieux je regrette le bienfait de ta présence et de tes services, c'est en songeant à toi plus qu'à moi que je souffre de ta maladie.
Fam. , XVI, 12, 6.	M. Tullius Tiron	Je t'ai abondamment recommandé à A. Varron, dont j'ai éprouvé et la vive amitié pour moi et l'attachement solide pour toi: je lui demande de s'occuper de ta santé, de ta traversée, et de t'épargner toute peine et tout tracas. Il n'y épargnera rien, j'en suis bien sûr: car il m'a reçu chez lui, et il s'est entretenu avec moi de la façon la plus gracieuse.
Att. , IX, 17.	M. Tullius Tiron	...J'aimerais savoir si Curius t'a parlé de Tiron dans une lettre; car Tiron lui-même m'a écrit en des termes qui m'inspirent de l'inquiétude sur son sort; et des gens qui viennent de là-bas évoquent un état des plus dangereux. Au milieu de mes graves soucis, celui-là aussi me tourmente réellement; car, dans ma condition présente, ses services et sa loyauté seraient très utiles.
Att. , VII, 2, 3.	M. Tullius Tiron	un jeune homme dont tu connais la conscience –et ajoute, si tu veux, 'de qualité': je n'ai jamais vu mieux. Aussi me manque-t-il durement, et, bien que le cas ne lui parût pas grave, je m'en inquiète fort;
Fam. , XVI, 9.	M. Tullius Tiron	Tullius et Cicéron saluent mille fois leur cher Tiron
Att., VII, 3, 12.	M. Tullius Tiron	... Je compte sur M'. Curius pour le rétablissement de Tiron; je lui ai écrit que tu lui en saurais le plus grand gré.
Fam. , XVI, 19	M. Tullius Tiron	Tullius à son cher Tiron, salut. J'attends une lettre de toi sur quantité de sujets, mais bien davantage ta personne. J'attends impatiemment une lettre.
Att. , XII, 19, 4.	M. Tullius Tiron	À propos de ta lettre à Tiron concernant Térentia, je t'en supplie, mon cher Atticus, prend toute l'affaire en main.
Fam. , XVI, 23	M. Tullius Tiron	Demain j'attends Lepta et (...) et, pour adoucir le vinaigre de ce dernier, j'ai besoin du miel de tes paroles.
Fam. , XVI, 25.	M. Tullius Tiron	à son cher Tiron, salut. ...pourtant un message de toi, si mince en soit le sujet, m'a toujours fait un immense plaisir.
Att. , XII, 48.	M. Tullius Tiron	je t'attends chez moi à Tusculum, d'autant que tu as écrit à Tiron que tu viendrais aussitôt, en ajoutant que cela te paraissait utile.
Fam. , XVI, 21.	M. Tullius Tiron	Cicéron fils à son très cher Tiron, salut. J'attendais tous les jours les courriers avec une vive impatience: ils ont fini par arriver 45 jours après nous avoir quittés. Leur venue combla mes souhaits les plus ardents; car, si j'avais déjà tiré une joie extrême de la lettre du plus aimable et du plus chéri des pères, ton message si charmant a mis le comble à mon allégresse.... Je ne doute pas que les bruits qui te parviennent sur mon compte soient conformes à ton gré et à tes souhaits, mon bien cher Tiron; je ferai mon possible et tous mes efforts pour que cette opinion naissante sur mon compte aille en grandissant sans cesse de jour en jour.
Fam. , XVI, 27.	M. Tullius Tiron	Q. Cicéron salue mille fois son cher Tiron. ... Toi, comme je l'ai déjà dit, je te porte dans mon coeur; je vous verrai le 30 et je couvrirai tes yeux de baisers, même si, à mon arrivée, je te vois en plein Forum. Garde-moi ton affection.

Fam. , XVI, 18.	M. Tullius Tiron	Cette formule ne convient pas? Moi, je trouve qu'elle convient, qu'il faut même ajouter 'son cher'.
Fam. , XVI, 20.	M. Tullius Tiron	Sur ma vie, mon cher Tiron, ta santé me préoccupe... Tu pourrais assister, le 1er du mois, au spectacle de gladiateurs, revenir le lendemain, et c'est ce que je te conseille; mais comme il te plaira.
Fam. , XVI, 26.	M. Tullius Tiron	Quintus salue bien des fois son cher Tiron.
Att. , V, 20, 9.	M. Tullius Tiron	Je suis heureux qu'Alexis ajoute si souvent un bonjour pour moi à tes lettres; mais pourquoi ne fait-il pas ce que mon Alexis (Cicéron désigne ainsi Tiron) fait pour toi, que ne m'écrit-il lui-même une lettre?

Tableau 3. Les marques d'amitié envers un dépendant esclave ou affranchi.

référence	nom de l'affranchi/ escl.	marque d'amitié relevée dans cette lettre
Att. , V, 20,9.	Alexis	Je suis heureux qu'Alexis ajoute si souvent un bonjour pour moi à tes lettres; mais pourquoi ne fait-il pas ce que mon Alexis (Cicéron désigne ainsi Tiron) fait pour toi, que ne m'écrit-il lui-même une lettre? On cherche une flûte pour Phémios. (sans doute un esclave musicien d'Atticus, désigné sous ce nom en souvenir d'Homère.)
Att. , VII, 7, 7.	Alexis	7. ... Dis, je te prie, mes compliments à ce jeune Alexis, si cultivé; mais sans doute, pendant mon absence, est-il entré dans l'adolescence: il semblait en prendre le chemin.
Fam. , VII, 20.	Rufio	Mais, je te le jure, ton cher Rufio est regretté comme s'il était l'un de nous; pour ma part, je ne te reproche pas de l'avoir emmené là où tu fais construire; car, si Vélia n'a pas moins de valeur que le Lupercal, je préfère néanmoins ton site urbain à tout ce que je vois ici.
Att. , XVI, 2, 6.	Salvius	... je t'envoie mon traité .De la gloire': garde-le en lieu sûr, s'il te plaît, comme d'habitude; qu'on marque seulement les 2 extraits que Salvius se propose de lire à des auditoires de qualité rencontrés dans un dîner: un point, c'est tout; ces deux passages ont ma faveur, mais j'aurais préféré la tienne...

Tableau 4. Les marques d'amitié envers un individu ingénu ou dépendant.

référence	nom de l'individu qui était peut-être un affr/escl.	marque d'amitié relevée dans cette lettre
Fam. XIII, 20.	Asclapon de Patras	je suis en relations familiales avec le médecin Asclapon de Patras et j'ai été séduit par les rapports que j'ai eus avec lui, mais surtout par son art, que j'ai éprouvé quand la santé de mes proches était en jeu; à cette occasion, je n'ai eu qu'à me louer de sa compétence d'abord, mais aussi de sa conscience et de son dévouement.
Att. , XV, 1.	Alexio	Quel dommage pour Alexio! On ne saurait croire à quel point je suis affligé, et nullement du côté où on l'imagine en général quand on me pose la question: 'à quel médecin vas-tu donc t'adresser?' Qu'ai-je à faire désormais d'un médecin? et, si j'en ai besoin, y a-t-il une telle pénurie? Son affection pour moi, son humanité et sa douceur, voilà ce que je regrette.
Att. , XV, 2.	Alexio	J'ai de la peine pour Alexio,...

Ad Br. , I, 6.	Achille et Glycon	Je te recommande avec la plus grande chaleur Glycon, le médecin de Pansa, qui a épousé la soeur de notre cher Achille. J'entends dire qu'il a encouru les soupçons de Torquatus à propos de la mort de Pansa et qu'il est détenu comme parricide. Rien n'est moins crédible; qui, en effet, a subi plus grand malheur de la mort de Pansa? En outre, c'est un homme rangé et honnête, que même l'intérêt n'aurait pas, semble-t-il, poussé au crime. Je te demande, et avec vigueur-car notre cher Achille est fort en peine, comme c'est normal- de l'arracher à sa prison et de le sauver.
Att. , XII, 10.	Athamas	Vraiment navrant, ce que tu me dis d'Athamas; cependant, s'il est humain que tu en éprouves de la douleur, tu dois tout faire pour la maîtriser. Il existe bien des moyens de consolation; mais le plus direct est celui-ci: obtenir par la raison le résultat que le temps ne manquera pas d'obtenir.
Fam. , XVI, 21, 3.	Cratippe	je suis uni à Cratippe par les liens les plus étroits, non pas comme un élève, mais comme un fils; car, si j'ai plaisir à l'écouter, je suis fort sensible aussi à son charme personnel; je passe avec lui mes journées entières et souvent une partie de la nuit, car j'obtiens de lui qu'il dîne très souvent avec moi. Depuis que cette habitude s'est introduite, il lui arrive souvent de se glisser, sans que je m'y attende, dans la pièce où je suis en train de dîner et de bannir l'austérité de la philosophie pour plaisanter très gentiment avec moi. Aussi arrange-toi pour rencontrer le plus tôt possible un homme d'une telle qualité, si agréable et si éminent.
Fam. , V, 6, 1.	Décus	Décus, le libraire, est venu me trouver et m'a demandé de m'employer à ce qu'on ne te donnât pas de successeur en ce moment bien que je le tinsse pour un honnête homme et pour ton ami, cependant, n'ayant pas oublié quelles lettres tu m'avais précédemment adressé, je n'ai guère cru, sur la foi de cet homme pourtant sérieux, que ton désir fut à ce point changé.
Fam. , VI, 8.	Largus	Largus, qui est plein d'ardeur pour toi; ici, la traduction française n'est pas des plus fidèles au texte latin: <i>Largus, homo tui studiosus</i>
Att. , VIII, 11b.	M. Tullius	Je t'envoie M. Tullius, mon ami ; ici, la traduction française n'est pas des plus fidèles au texte latin: <i>M. Tullium meum necessarium</i>
Q. fr. , III, 3, 4.	Péonius	ton Cicéron, qui est aussi le nôtre, est extrêmement attaché à Péonius, son maître de rhétorique, qui est, je crois, plein d'expérience et fort brave homme.
Fam. , VI, 1, 6.	Philargyrus	Si je t'écris cela, c'est que ton cher Philargyrus, en réponse à mes questions sur tout ce qui te concernait, m'a raconté, avec une loyauté parfaite, m'a-t-il semblé, que tu te faisais parfois trop de soucis...
Fam. , XV, 20.	Sabinus	J'ai confié mon 'Orateur' -C'est le titre que je lui ai donné- à ton cher Sabinus ; l'origine de cet homme m'a conduit à penser que le choix était bon; à moins qu'il n'ait usé, lui aussi, de la liberté donnée aux candidats, en s'appropriant soudain un surnom ? Pourtant sa physionomie réservée et son langage posé ont quelque chose qui semble bien venir de Cures. Mais en voilà assez sur ce Sabinus.

Bibliographie

I. Sources

CICÉRON. *Correspondance*. T. I : L. –A. CONSTANS, dir. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1934. 297 p. Coll. « Les Universités de France ».

CICÉRON. *Correspondance*. T. II. L. –A. CONSTANS, dir. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1963 (1935). 195 p. Coll. « Les Universités de France ».

CICÉRON. *Correspondance*. T. III. L. –A. CONSTANS, dir. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1960, (5ème édition). 271 p. Coll. « Les Universités de France ».

CICÉRON. *Correspondance*. T. IV. L. –A. CONSTANS et Jean BAYET, dir. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1967 (1964). 314 p. Coll. « Les Universités de France ».

CICÉRON. *Correspondance*. T. V. Jean BAYET, dir. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1967 (1964). 314 p. Coll. « Les Universités de France ».

CICÉRON. *Correspondance*. T. VI. Jean BEAUJEU, dir. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1993. 315 p. Coll. « Les Universités de France ».

CICÉRON. *Correspondance*. T. VII. Jean BEAUJEU, dir. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1980. 334 p. Coll. « Les Universités de France ».

CICÉRON. *Correspondance*. T. VIII. Jean BEAUJEU, dir. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1983. 358 p. Coll. « Les Universités de France ».

CICÉRON. *Correspondance*. T. IX. Jean BEAUJEU, dir. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1988. 319 p. Coll. « Les Universités de France ».

CICÉRON. *Correspondance*. T. X. Jean BEAUJEU, dir. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1991. 286 p. Coll. « Les Universités de France ».

CICÉRON. *Correspondance*. T. XI. Jean BEAUJEU, dir. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1996. 378 p. Coll. « Les Universités de France ».

CICÉRON. *Cicero's letters to Atticus Letters to Atticus*. ed. par D.R. Shackleton BAILEY. Cambridge, Engl. : Cambridge University Press, 1965. v. 6, Coll. « Cambridge classical texts and commentaries ».

CICÉRON. *Cicero: epistulae ad familiares*. ed. par D.R. Shackleton BAILEY. Cambridge, Engl. ,Cambridge University Press, 1977. 2 v. Coll. « Cambridge classical texts and commentaries », 16-17.

CICÉRON. *Cicero : Epistulae ad Quintum fratrem et M. Brutum* .Éd. par D.R. Shackleton BAILEY. Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1980. xi-274 p. Coll. « Cambridge classical texts and commentaries », 22.

CICÉRON. *Les devoirs. T. I.* Maurice Testard, dir. Paris, Les Belles Lettres, 4^e édition, (2009). 294 p. Coll. « des universités de France Série Latine ».

CICÉRON. *Les devoirs. T. II.* Maurice Testard, dir. Paris, Les Belles Lettres, 1965. 322 p. Coll. « des universités de France Série Latine ».

Corpus Inscriptionum Latinarum. Éd. R. Cavenaile, Wiesbaden, 1958.

Corpus Papyrorum Latinarum. ed. R. Cavenaile. Wiesbaden 1958.

PLUTARQUE. *Vies parallèles. T. XII: Démosthène-Cicéron*. Robert FLACELIÈRE et Émile CHAMBRY, éd. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1976 (1961). 163 p. Coll. « Les Universités de France ».

PLUTARQUE. *Vies parallèles*. François HARTOG, dir. Paris, Gallimard, 2001. 2291 p. Coll. « Quarto (Gallimard (Firme)).

II. Ouvrages et dictionnaire généraux

BELLEN, Heinz, BROCKMEYER, Norbert et al. *Bibliographie zur antiken Sklaverei / im Auftrag der Kommission für Geschichte des Altertums der Akademie der Wissenschaften und der Literatur (Mainz) ; herausgegeben von Heinz Bellen und Heinz Heinen ; neu bearbeitet von Dorothea Schäfer und Johannes Deissler ; auf Grundlage der von Elisabeth Herrmann in Verbindung mit Norbert Brockmeyer erstellten Ausgabe (Bochum 1983). Tome 1 : Bibliographie.* Stuttgart , Steiner, 2003. xiii-805 p. Coll. [Forschungen zur antiken Sklaverei. Beiheft](#).

Collectif, « Amicitia », *Thesaurus linguae latinae*, Munich : K. G. Saur; Horsham, PA, 2007. Consulté sur DVD le 13 juin 2009.

Collectif, « Fides », *Thesaurus linguae latinae*, vol. VI, Munich : K. G. Saur; Horsham, PA, 2007. Consulté sur DVD le 3 janvier 2010.

Collectif. *Le petit Larousse illustré*. Paris, Larousse, 1998. 1785 p.

FLOBERT, Pierre, dir. *Dictionnaire latin français; Gaffiot de poche*. Paris, Hachette, 2001 (7e édition). iv-820 p.

SANFAÇON, André. *La dissertation historique; guide d'élaboration et de rédaction*. Québec, les presses de l'Université Laval, 2000. xii-222 p.

III. Études

ANDREAU, Jean. « Les esclaves « hommes d'affaires » et la gestion des ateliers et commerces », dans Jean ANDREAU, Jérôme France et Sylvie PITTIA, dir. *Mentalités et Choix économiques des Romains*. Pressac, Ausonius, 2004. 257 p.

ANDREAU, Jean. « L'affranchi », dans: Andrea GIARDINA, dir. *L'homme romain*. Paris, Éditions du Seuil, 2002(1992). p. 227-255. Coll. « Points Histoire », H305.

BAILEY, David Roy Shackleton. *Cicero*. London, Duckworth, 1971. xii-290 p. Coll. “Classical Life and Letters.”

BRADLEY, Keith. « Animalizing the Slave : the Thruth of Fiction », *Journal of Roman Studies*, vol. 90, (2000), p. 110-125.

BRADLEY, Keith. *Slavery and society at Rome*. Cambridge,England ; New York, NY, USA, Cambridge University Press, 1994. 202 p.

BRADLEY, Keith. *Slaves and Masters in the Roman Empire: A Study in Social Control*. New York, Oxford University Press, 1987 (1984), 164 p.

CARCOPINO, Jérôme. *Les secrets de la correspondance de Cicéron*. Tome I : *La Correspondance de Cicéron contre Cicéron*. Paris, l'artisan du livre, 1947 (9e édition). 447 p.

CARCOPINO, Jérôme. *Les secrets de la correspondance de Cicéron*. Tome 2 : *La propagande impériale*. Paris, l'artisan du livre, 1947 (9e édition). 495 p.

CLAVEL-LEVEQUE, M. «Introduction», dans: M. CLAVEL-LEVEQUE, A. DAUBIGNEY et al. *Texte, Politique, Idéologie : Cicéron, pour une analyse du système esclavagiste : le fonctionnement du texte cicéronien*. Paris, Les Belles Lettres, 1976. Centre de recherches d'histoire ancienne, volume 20. p. 1 à 8.

CLAVEL-LEVEQUE, M. « Les rapports esclavagistes dans l'idéologie et la pratique politique de Cicéron: leurs représentations et leur fonctionnement d'après la Correspondance des années 50-49 av. J.-C. », dans: M. CLAVEL-LEVEQUE, A. DAUBIGNEY et al. *Texte, Politique, Idéologie : Cicéron, pour une analyse du système esclavagiste : le fonctionnement du texte cicéronien*. Paris, Les Belles Lettres, 1976. Centre de recherches d'histoire ancienne, volume 20. p. 235 à 302.

CROOK, John A. *Law and Life of Rome*. London, Thames and Hudson, 1967. 349 p.
Coll. "Aspects of Greek and Roman Life."

DELACAMPAGNE, Christian. *Histoire de l'esclavage; De l'Antiquité à nos jours*. Paris, Librairie Générale Française, 2002. 319 p. Coll. « Le Livre de Poche ».

DUMONT, Jean Christian. *Servus: Rome et l'esclavage sous la République*. École française de Rome, 1987. Coll. « de l'école française de Rome », no 103. 834 p.

EVANS-GRUBBS, Judith. "Marriage More Shameful Than Adultery: Slave-Mistress Relationships, "Mixed Marriages", and Late Roman Law" , *Phoenix*, vol. 47, no. 2, (Été 1993), p. 125-154.

FABRE, Georges. « *Libertus: recherches sur les rapports patron-affranchi à la fin de la République romaine* ». Tome 1. Thèse de doctorat. Bordeaux, Université de Bordeaux III, 1977 (1982). xvi-699 p.

FINLEY, Moses I. *Classical Slavery*. London, F. Cass , 1987. viii-122 p.

FINLEY, Moses I. *Esclavage antique et idéologie moderne*. Paris, Les Éditions de minuit, 1981. 212 p. Coll. « Le sens commun ».

FREYBURGER, Gérard. « Points de vue récents sur la *Fides* romaine », dans CHAMPEAUX Jacqueline et Martine CHASSIGNET, dir. *Aere perennius : en hommage à Hubert Zehnacker*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2006. p.185-195. Coll. « Roma antiqua. »

FREYRE, Gilberto. *The masters and the slaves = Casa Grande & Senzala, a study in the development of Brazilian Civilisation*. Berkeley, University of California Press, 1986.

537 p.

GARDNER, Jane F. « The Adoption of Roman Freedmen », *Phoenix*, vol. 43, no. 3, (Automne 1989), p. 236-257.

GARLAND, Andrew. « Cicero's *Familia Urbana* », *Greece & Rome, Second Series*, vol. 39, no. 2, (Oct. , 1992), p. 163-172.

GELZER, Matthias. *Cicero-ein biographischer Versuch*. Zweite Auflage, Wiesbaden, 1969.

GONFROY, Françoise. « Homosexualité et idéologie esclavagiste chez Cicéron ». *Dialogues d'histoire ancienne*, 4, 4(1978), p. 219-262.

GRAVER, Margaret R. *Stoicism and Emotion*. Chicago & London, The University of Chicago Press, 2007. 289 p.

GRIMAL, Pierre. *Cicéron*. Paris, Fayard, 1984.

HARRIS, W. V. « Demography, Geography and the Sources of Roman Slaves », *The Journal of Roman Studies*, vol. 89, (1999), p. 62-75.

JOSHEL, Sandra R. « Nurturing the Master's Child: Slavery and the Roman Child-Nurse », *Signs*, vol. 12, no. 1, (Automne 1986), p. 3-22.

KARRAS MAZO, Ruth. « Active/Passive, Acts/Passions: Greek and Roman Sexualities », *The American Historical Review*, vol. 105, no. 4, (Oct. 2000), p. 1250-1265.

LOVISI, Claire. « La peine de mort au quotidien », dans: François HINARD et Marie-Françoise LAMBERT éd. *La mort au quotidien dans le monde romain*. Paris, De Boccard, 1995. 257 p. Coll. « De l'archéologie à l'Histoire ».

MACMULLEN, Ramsay. « Personal Power in the Roman Empire », *The American Journal of Philology*, vol. 107, no. 4, (Hiver 1986), p. 512-524.

MCDERMOTT, William C. « M. Cicero and M. Tiro ». *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 21, 2(1972). p. 259-286.

MEIKSINS WOOD, Ellen. « Landlords and Peasants, Masters and Slaves: Class Relations in Greek and Roman Antiquity », *Historical Materialism*, vol. 10, no. 3, (2002). p. 17-69.

MESLIN, Michel. *L'homme romain; Des origines au 1er siècle de notre ère*. Bruxelles, Éditions complexe, 2001 (1978). 292 p. Coll. « Historiques ».

MÉTRAUX, Guy P. R. « Ancient Housing: *Oikos* and *Domus* in Greece and Rome », *The Journal of the Society of Architectural Historians*, vol. 58, no. 3, (Sept. 1999), p. 392-405.

MOATTI, Claudia. « Experts, mémoire et pouvoir à Rome, à la fin de la République », *Revue historique*, vol. 2, no. 626, (2003), p. 303-325.

MORABITO, Marcel. *Les réalités de l'esclavage d'après Le Digeste*. Paris, Les Belles Lettres, 1981. 367 p.

MORABITO, Marcel. « Droit romain et réalités sociales de la sexualité servile », *Dialogues d'histoire ancienne*, 12, 1(1986), p. 371-387.

MORFORD, Mark. *The Roman Philosophers, From the time of Cato the Censor to the death of Marcus Aurelius*. London, Routledge, 2002. xii- 292 p.

MOURIER, Pierre-François. *Cicéron : l'avocat et la République*. Paris, Éditions Michalon, 1996. 120 p. Coll. « Bien commun ».

NIELSEN, Hanne Sigismund. "Alumnus: a Term of Relation denoting Quasi-Adoption", *Classica & Mediaevalia*, 38(1987), p. 141-188.

NICHOLSON, John. « The Delivery and Confidentiality of Cicero's Letters », *The Classical Journal*, vol. 90, no. 1, (Oct. –Nov. 1994), p. 33-63.

PROST, François. « La philosophie cicéronienne de l'amitié dans le Laelius », *Revue de Métaphysique et de Morale*, vol. 1, no. 57, (2008), p. 111-124.

RAMIN, Jacques et Paul VEYNE, « Droit romain et société: les hommes libres qui passent pour esclaves et l'esclavage volontaire », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 30, 4 (1981), p. 472-497.

RAWSON, Beryl. *The Politics of Friendship; Pompey and Cicero*. Forest Grove, Oregon, Sydney University Press, 1978. vi-217 p. Coll. "Sources in Ancient History"

ROBERT, Jean-Noël. *La vie à la campagne dans l'Antiquité romaine*. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1985. 320 p. Coll. « Les Universités de France ».

ROTH, Ulrike. *Thinking tools : agricultural slavery between evidence and models*. London, Institute of Classical Studies, School of Advanced Study, University of London, 2007. 171 p.

SALLER, Richard. « Familia, Domus, and the Roman Conception of the Family », *Phoenix*, vol. 38, no. 4, (Hiver 1984), p. 336-355.

SALLER, Richard. *Personal patronage under the early Empire*. Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1982. x-222 p.

SALLER, Richard. "Slavery and the Roman Family", dans: M. Finley ed. *Classical Slavery*. London, F. Cass, 1987, p. 66-82.

SCHMIDT, Joel. *Vie et mort des esclaves dans la Rome antique*. Paris, Albin Michel, 2003. 284 p.

SMADJA, E. « Esclaves et affranchis dans la Correspondance de Cicéron : les relations esclavagistes », dans: M. CLAVEL-LEVEQUE, A. DAUBIGNEY et al. *Texte, Politique, Idéologie : Cicéron, pour une analyse du système esclavagiste : le fonctionnement du texte cicéronien*. Paris, Les Belles Lettres, 1976. Centre de recherches d'histoire ancienne, volume 20. p. 73 à 108.

SYME, Ronald. "No Son for Caesar?", *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, Vol. 29, 4 (1980), p. 422-437.

TAYLOR, Rabun. "Two Pathic Subcultures in Ancient Rome", *Journal of the History of Sexuality*, 7, 3 (Jan. 1997). p. 319-371.

THÉBERT, Yvon. « L'esclave », dans: Andrea GIARDINA, dir. *L'homme romain*. Paris, Éditions du Seuil, 2002(1992). p. 179-225. Coll. « Points Histoire », H305.

TREGGIARI, Susan. [*Roman marriage : iusti coniuges from the time of Cicero to the time of Ulpian*](#). Clarendon Press ; Oxford University Press, Oxford : New York ; Toronto : 1993, c1991. 578 p.

TREGGIARI, Susan. *Roman freedmen during the late Republic*. Oxford : Clarendon Press, 1969. xii-293 p.

VEYNE, Paul. « L'avortement à Rome », dans: Paul VEYNE, dir. *Sexe et Pouvoir à Rome*. Paris, Tallandier, 2005(1979). p. 179-186.

VEYNE, Paul. « Les Noces du couple romain », dans Paul VEYNE, dir. *Sexe et Pouvoir à Rome*. Paris, Tallandier, 2005 (1984). p. 156-171.

VEYNE, Paul. « L'homosexualité à Rome », dans: Paul VEYNE, dir. *Sexe et Pouvoir à Rome*. Paris, Tallandier, 2005(1981). p. 187-195.

VEYNE, Paul. « Rome antique: le suicide n'est pas obscène », dans: Paul VEYNE, dir. *Sexe et Pouvoir à Rome*. Paris, Tallandier, 2005 (1980). p. 109-115.

WHITTAKER, Charles Richard. « Le pauvre », dans: Andrea GIARDINA, dir. *L'homme romain*. Paris, Éditions du Seuil, 2002(1992). p. 349-384. Coll. « Points Histoire », H305.

WIEDEMANN, Thomas E. J. « The Regularity of Manumission at Rome », *The Classical Quarterly, New Series*, vol. 35, no. 1 (1985), p. 162-175.

WILLIAMS, Craig A. « Greek Love at Rome », *The Classical Quarterly, New Series*, vol. 45, no. 2, (1995). p. 517-539.